

**LES FILS**  
**DE**  
**CHARLES-QUINT**

**DRAME**

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu  
Comique, le 13 février 1861.

---

Imprimerie de **L. TOINON** et Cie, a Saint-Germain.

34/104

C

LES FILS

DE

# CHARLES-QUINT

DRAME EN CINQ ACTES

ET UN PROLOGUE EN DEUX TABLEAUX

PAR

VICTOR SÉJOUR



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 43

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864

Tous droits réservés

## PERSONNAGES

PHILIPPE II, roi d'Espagne. . . . .	MM. BEAUVALLÉ.
DON CARLOS. . . . .	TAILLADE.
JEAN DE HORNES, baron de Bostel. . . . .	CASTELLANO.
BIBARRAMBLA MANRIQUE. . . . .	FAILLE.
JUDAS TADEO. . . . .	OMER.
JULIANO. . . . .	DALBRET.
FERNAN. . . . .	REGNIER.
COSTA, marquis de Los Velez. . . . .	ADLER.
RUY GOMEZ DE SILVA, prince d'Eboli. . . . .	HOSTER.
LE COMTE DE GELVES. . . . .	
RIOSCO, capitaine des gardes. . . . .	BOSQUETTE.
PEREZ. . . . .	MORETTEAU.
SANTIAGO. . . . .	LAVERGNE.
GÉRONIMO. . . . .	JULES.
DONA MALEHA. . . . .	M <sup>lles</sup> ROUSSEIL.
BELFERADA. . . . .	PAULINE CICO.
ÉLISABETH DE VALOIS, reine d'Espagne. . . . .	GERMA.
BELFERADA ( <i>enfant</i> ). . . . .	SANSON.
PAVONE. . . . .	EUDOXIE LAURENT.
MENCIA. . . . .	MARIE LAMBERT.
MANUELA. . . . .	TESSIER.
LA CAMARERA MAYOR. . . . .	CLARA.
UNE DAME D'HONNEUR. . . . .	
UN PAGE. . . . .	

---

La scène se passe Espagne, le prologue en 1556, la pièce en 1568.

S'adresser pour la mise en scène à M. H. Lefebvre, directeur de la scène, et pour la musique à M. Alexandre Artus, chef d'orchestre au théâtre de l'Ambigu-Comique.

LES FILS  
DE  
CHARLES-QUINT

---

PROLOGUE

PREMIER TABLEAU

Le palais de dona Malcha à Madrid. Un petit salon mauresque ouvert sur une terrasse chargée de fleurs. Tapis de jones coloriés ; stores aux portes et aux fenêtres.

SCÈNE PREMIÈRE

MANUELA, COSTA, BIBARRAMBLA.

MANUELA, rangeant.

Quel désordre ici !...

COSTA, entrant par la gauche.

Oh ! un soleil d'Afrique.

BIBARRAMBLA, arrivant de droite.

Madrid est diablement échauffé, cette année. (Ils se jettent l'un sur l'autre.)

COSTA.

Monsieur, pardon, j'étouffe !

BIBARRAMBLA.

Seigneur cavalier, mille excuses. je suffoque !... (Ils s'asseyent.)

COSTA.

Je suis Juan Costa, marquis de los Velez, monsieur. Je viens

des corrides. C'est jour de taureaux. J'attends dona Maleha pour lui souhaiter sa fête.

BIBARRAMBLA.

J'arrive des Flandres, moi ; je suis Bibarrambla Manrique, le frère de lait de Jean de Hornes.

COSTA.

Dona Maleha était aux courses. Le premier taureau, en entrant dans l'arène, a commencé par éventrer la jument de Spada, et par culbuter le célèbre toréador à vingt pas de là.

MANUELA.

Spada a été tué ?...

COSTA.

Deux cornes aiguës lui effleuraient déjà les reins... mais quelle panthère a sa souplesse et sa vigueur!... Il roula sur lui-même, bondit comme un tigre, jeta en forme de défi à l'animal furieux un foudroyant éclat de rire et regagna fièrement la barrière aux battements frénétiques des mains, aux bruits de trente mille voix qui montaient dans l'air comme une seule et immense acclamation.

MANUELA.

Je le reconnais bien là !

BIBARRAMBLA.

J'ai beaucoup voyagé. J'ai fait comme un autre ma tournée de jeunesse à travers l'Europe. J'ai débuté voilà trois ans par le siège de Metz, en pleine France, et j'ai fini par l'abdication de Charles-Quint, à Bruxelles. C'était fort beau ; mais triste à voir au fond. Le vieux lion se survivait. Il avait la goutte. Pauvre grand homme!... tout s'use, même le génie.

COSTA.

Voilà son fils don Philippe, roi d'Espagne.

BIBARRAMBLA.

Oui, Philippe II. Les moines se frotteront les mains de joie.

COSTA, faisant un signe à Manuela.

Écoute donc ! (A demi-voix.) Spada est un aimable et galant cavalier, sais-tu ?

MANUELA.

On le dit,

COSTA.

Et ta maîtresse doit le penser. Elle a eu, tout le temps des courses, ses yeux ardents fixés sur lui; on eût dit une louve.

MANUELA.

Où est le mal ?

COSTA.

Pour de certaines gens, il y en a peut-être. Un homme qui se tenait à l'écart, la regardait d'un air sinistre.

MANUELA.

Judas Tadeo, n'est-ce pas ?

COSTA.

Si j'avais l'honneur d'être la camériste de dona Maleha, je lui conseillerais de s'observer aux corrides et de se défier de cet homme... un homme sans scrupule, qui voudrait redorer son ancienne opulence à la fortune de Jean de Hornes. (Lui tapant sur la joue.) Fais-en ton profit!... (Il va à Bibarrambla qui regarde des images dans un livre.) Vous aimez les images?... tenez, celle-ci est adorable.

BIBARRAMBLA, fermant le livre.

Je faisais tout ce que je pouvais pour ne pas entendre, monsieur.

COSTA.

Ah!... j'ai peut être parlé un peu haut, c'est vrai.

BIBARRAMBLA.

Votre secret méritait plus de mystère.

COSTA.

Nous serons trois à le garder, voilà tout.

BIBARRAMBLA.

Je suis l'ami de Jean de Hornes, monsieur.

COSTA.

Moi aussi, monsieur.

BIBARRAMBLA.

Qui le touche m'égratigne. Si vous avez calomnié sa maîtresse, je me verrai dans la nécessité...

COSTA.

De me tuer?... je vous remercie de m'en prévenir.

BIBARRAMBLA.

J'en serai fâché.

COSTA.

Et moi donc! — je vais mettre ma conscience en ordre. Dona Maleha, monsieur, n'était plus un enfant à treize ans. A dix-sept, elle était mère. Sa beauté est dans sa fleur. Elle a la peau égyptienne de Cléopâtre et l'âme d'Aspasie. L'amour chez elle est un orage, elle a fait un tourbillon de son cœur. Tout en elle est bizarre, même la maternité. Elle évite ses enfants, elle ne les aime pas de peur de se vieillir. Ah! dame, être belle, recherchée, adorée, dans sa vingt-cinquième année à peine, et avoir deux beaux garçons qui grandissent, deux jumeaux qui vous appellent : Ma mère!... c'est effrayant, morbleu, même pour une honnête femme. Du reste, bonne fille, de belles dents, brune comme une Andalouse et fière comme une Catalane. Que vous dirai-je encore?... Son père a été pendu. Bref, elle est affolée de Spada. Voilà ce que j'en sais, monsieur, et ce que j'affirme... Êtes-vous content ?

MANUELA, à part.

Cela se gâte !

BIBARRAMBLA.

Manuela !

MANUELA, s'approchant.

Monseigneur ?

BIBARRAMBLA.

Don Costa a-t-il dit vrai ?

MANUELA, à part.

Mais...

BIBARRAMBLA.

Tu es sous ma protection, ne crains rien. Oui ou non, doña Ma'eha est-elle la maîtresse de Spada ?

MANUELA.

Non.

BIBARRAMBLA, à Costa.

Dans deux heures à la porte de Madrid, monsieur ?

COSTA.

Enchanté de faire votre partie !

MANUELA, bas à Costa.

Je ne pouvais pourtant pas...



COSTA.

Tu es une une brave fille.

MANUELA.

Don Judas Tadeo. (Judas Tadeo entre. Ils se saluent.)

## SCÈNE II

LES MÊMES, JUDAS TADEO.

COSTA, bas à Manuela.

Une mine fatale, ou je ne m'y connais pas ?

MANUELA.

Il a l'air de porter le diable en terre.

COSTA.

Le diable, ce serait bien, mais il est homme à y conduire autre chose encore. Préviens ta maîtresse.

MANUELA.

Monseigneur le regarde comme un ancien ami.

COSTA.

Plus à présent.

MANUELA.

Vous me mettez à mon aise. (Haut.) Ah ! j'entends les grelots des mules. (Allant à la fenêtre.) Voici la senora avec sa petite cour accoutumée.

JUDAS TADEO, à part.

Je jouerai le tout pour le tout, cette femme m'aura servi à cela du moins.

UNE VOIX, au dehors.

Manuela !

MANUELA, à Costa.

Monseigneur a sans doute accompagné madame dans ses appartements ?

LA VOIX.

Manuela ! Manuela !

MANUELA.

Oui, monseigneur ! (Elle sort et entre tumultueusement plusieurs seigneurs.)

## SCÈNE III

LES MÊMES, RIOSCO, LE COMTE DE GELVES, SEIGNEURS.

RIOSCO, à Judas Tadeo.

On va bientôt proclamer, à Valladolid, don Philippe comme roi d'Espagne... Le saviez-vous, seigneur Tadeo?

JUDAS TADEO.

Non.

RIOSCO.

Le comte de Gelves en a reçu communication.

LE COMTE, à Tadeo.

Comme membre de la Contaduria-Mayor. (A Costa.) Vous serez sans doute aussi prévenu.

CÔSTA.

C'est probable, j'appartiens à la chancellerie de Valladolid.

JUDAS TADEO.

Vive Philippe II, morbleu ! Charles-Quint était moins espagnol que flamand.

RIOSCO.

Depuis sa fuite d'Insbruck son étoile avait pâli.

JUDAS TADEO.

Elle s'est éteinte au siège de Metz.

LE COMTE, bas à Bibarrambla.

Les insulteurs du passé.

BIBARRAMBLA.

Qui se recommandent déjà, par leur abaissement, à l'avenir.

CÔSTA.

Vous êtes sévères, messieurs, c'est un héros de moins.

JUDAS TADEO.

Il y a autre chose à faire qu'à subjuguier des peuples, il y a à conquérir des âmes.

BIBARRAMBLA.

Bravo ! le saint-office en campagne et ses familiers pour avant-garde. Ce n'est pas mon rêve ; j'aime mieux l'épée que le goupillon.

JUDAS TADEO.

Que vous le vouliez ou non, Philippe accomplira sa mission. Il mettra la main sur l'esprit de révolte. Il disciplinera la pensée. Il ne donnera pas longtemps ce scandale d'offrir au monde chrétien, pour vassales de l'Espagne, des provinces hérétiques comme les Flandres. Les Flandres seront liées à nous d'intérêts comme de croyance. S'il faut le bûcher et la garrotte pour les y amener, il s'en servira, et vous me direz ce que deviendront les hérétiques après. (Jean de Hornes est en scène depuis un moment.)

## SCÈNE IV

LES MÊMES, JEAN DE HORNES.

JEAN DE HORNES.

Oui, demandez au feu le bois qui l'alimente !

JUDAS TADEO, à part.

Jean de Hornes!... (Haut.) Je ne vous savais pas là.

JEAN DE HORNES.

Je suis Flamand, je ne le cache pas, Dieu merci. Mais c'est ainsi qu'on fait des martyrs, Tadeo. La cendre des suppliciés se confondra avec celle du bûcher, c'est bien ! mais un homme met plus de temps à brûler qu'on ne croit, il faut l'éternité pour le consumer. Il sortira toujours de cette chair informe un cri qui vous poursuivra sans cesse... Le cri de l'humanité persécutée !

JUDAS TADEO, secouant la tête.

L'humanité... l'humanité!...

JEAN DE HORNES.

Mais en faisant un bourreau de Philippe, qui vous dit que don Carlos, son fils, acceptera un jour ce farouche héritage? Qui vous dit que ce pâle et mélancolique enfant ne porte pas déjà en lui la condamnation de son père?... Vous ne presentez pas l'avenir.

BIBARRAMBLA.

Ah! c'est bien, frère, c'est bien!

JEAN DE HORNES.

Comment, toi, de retour?

BIBARRAMBLA.

J'avais toutes ces grandes choses sur les lèvres sans pouvoir les exprimer.

JEAN DE HORNES.

Mais embrasse-moi donc ! (Le présentant à ses amis.) Mon frère d'armes... mon ami d'enfance, messieurs ! Dona Maleha m'a chargé de vous prier à souper. Elle compte sur vous.

JUDAS TADEO, bas à Jean de Hornes.

J'ai à vous parler.

JEAN DE HORNES, à tous.

A ce soir donc, messieurs. (A Bibarrambla.) Va m'attendre au petit pavillon ?

BIBARRAMBLA.

Où ! impossible !... j'ai promis à don Costa de lui faire compagnie jusqu'à la porte de Madrid.

COSTA.

Et j'y tiens.

BIBARRAMBLA.

Tu l'entends ?... (A Costa ) Prenez donc mon bras ?

COSTA, lui prenant le bras.

Morbleu, vous devez être un bon compagnon.

BIBARRAMBLA.

On le dit, monsieur, on le dit. (A Jean de Hornes.) Je reviendrai. (Ils sortent en riant.)

## SCÈNE V

JUDAS TADEO, JEAN DE HORNES.

JUDAS TADEO, à part.

Je le dominerai par l'audace de mon dévouement. Nous verrons après.

JEAN DE HORNES.

Je vous écoute. Causons des anciens jours, Tadeo ; l'amitié gagne toujours à se retremper dans ses souvenirs.

JUDAS TADEO.

Oui.

JEAN DE HORNES.

Une parole amère ne nous désunira pas. Vous êtes plus pâle que de coutume, qu'avez-vous ?

JUDAS TADEO.

Je suis fatal à ceux que j'aime.

JEAN DE HORNES.

Idée, idée!

JUDAS TADEO.

Ne riez pas, derrière le sourire il y a souvent des larmes.

JEAN DE HORNES, tressaillant.

Vous me l'avez déjà dit.

JUDAS TADEO.

Deux fois.

JEAN DE HORNES.

La première, à cette même place, en m'annonçant la mort de ma pauvre mère!

JUDAS TADEO.

Plus tard, encore à cette place...

JEAN DE HORNES.

Ne me rappelez pas ce souvenir.

JUDAS TADEO.

S'il le fallait pourtant?...

JEAN DE HORNES.

Vous insultiez dona Maleha.

JUDAS TADEO.

J'affirmais qu'elle ne vous aimait plus.

JEAN DE HORNES.

Je ne vous ai pas cru.

JUDAS TADEO.

Vous m'avez même chassé.

JEAN DE HORNES.

Pourquoi êtes-vous revenu?

JUDAS TADEO.

Pour vous le prouver.

JEAN DE HORNES.

Tenez, monsieur, nous avons nos épées, finissons-en.

JUDAS TADEO.

Je ne suis pas votre rival!

JEAN DE HORNES.

Tadeo !

JUDAS TADEO.

Votre rival n'est même pas digne de croiser le fer contre vous.

JEAN DE HORNES.

Tadeo!... Tadeo!...

JUDAS TADEO.

C'est un drôle qu'il faut simplement tuer, et que je tuerai.  
(Lui donnant une lettre.) Lisez.

JEAN DE HORNES.

Une lettre?...

JUDAS TADEO.

Achetée à prix d'or au laquais de Spada.

JEAN DE HORNES, après avoir lu.

Elle me trahissait!...

JUDAS TADEO.

Je ferai de leur dernier rendez-vous une chose terrible, reposez-vous sur moi!

JEAN DE HORNES.

Ils devaient bientôt se revoir?...

JUDAS TADEO.

Tout à l'heure, à l'Angelus.

JEAN DE HORNES.

Et j'ai des enfants de cette femme!

JUDAS TADEO, prenant l'arme que Jean de Hornes porte à sa ceinture.  
Donnez-moi ce poignard!

JEAN DE HORNES.

Non, pas de sang!

JUDAS TADEO.

Vous pardonneriez en vain.

JEAN DE HORNES.

Je n'ai ni à pardonner ni à punir, cet homme n'était pas mon ami.

JUDAS TADEO.

Je ne veux pas qu'on rie de vous.

JEAN DE HORNES.

Me charger d'un meurtre malgré moi?

JUDAS TADEO.

Ce meurtre, je le prends!

JEAN DE HORNES.

De quel droit ?

JUDAS TADEO.

Du droit que j'ai de vous venger... moi, votre ami!... (On entend de grands éclats de rire.) Tenez, c'est elle!... elle rit!... Elle rit de vous peut-être!... Par le ciel, il y aura du sang!... Ris, ris, misérable!... oui, du sang si elle ose franchir la porte de cet homme! (Il sort. Arrive dona Maleha, elle est suivie de Manuela.)

## SCÈNE VI

JEAN DE HORNES, DONA MALEHA, MANUELA.

DONA MALEHA, entrant en riant.

Ah! ah! ah!... Que te disais-je, Manuela?... Le voilà en fuite, regarde!... Ah! ah! ah!

JEAN DE HORNES.

Je ne vous ai jamais vue si gaie.

DONA MALEHA.

Manuela me recoiffait. Dieu, comme je m'ennuie!... m'écriai-je tout à coup. « Le seigneur Judas Tadeo est en bas, répondit Manuela; il désespère sans doute monsieur, et cela vous gagne... » Attends, je vais le mettre en fuite... et je me suis mise à rire aux éclats... mon rire gagna Manuela... Nous descendîmes en riant, et vous voyez, Judas Tadeo a disparu. Ah! l'homme sinistre. On sourit, il s'échappe... on chante, il s'évanouit. (A Manuela en s'asseyant.) Achève ma coiffure. (Minaudant devant son miroir.) Aurons-nous vos amis ce soir?

JEAN DE HORNES.

Oui.

DONA MALEHA, à Manuela.

Ma résille à filet d'or ?

MANUELA.

Je l'ai, madame. (Elle la lui pose sur la table.) C'est fait.

DONA MALEHA, à Jean de Hornes.

Comment me trouvez-vous ?

JEAN DE HORNES.

Très-bien.

DONA MALEHA, à Manuela.

Ma mantille. (Manuela sort.)

## SCÈNE VII

DONA MALEHA, JEAN DE HORNES.

JEAN DE HORNES.

Vous sortez ?

DONA MALEHA.

Je vais inviter dona Florinde à souper.

JEAN DE HORNES.

Je peux y aller ?

DONA MALEHA.

Non, merci.

JEAN DE HORNES.

Avez-vous embrassé vos enfants ?

DONA MALEHA.

Oui... Pourquoi cela ?

JEAN DE HORNES.

On doit pouvoir échapper au mal quand on a de ces petits êtres à aimer.

DONA MALEHA.

Vous dites ?

JEAN DE HORNES, ouvrant la fenêtre.

Ils sont dans le jardin ? Regardez-les un peu au moins.

DONA MALEHA.

Ah ! Juliano qui grimpe à un arbre !... Quel démon ! J'étais ainsi.

JEAN DE HORNES.

Il peut se tuer.



DONA MALEHA, criant.

Voulez-vous bien descendre, monsieur!... Il ne m'entend pas... (S'en allant.) Grondez-le, je vous en prie..

JEAN DE HORNES, à lui-même.

Malheur aux mères dont le cœur n'est pas à leurs enfants!

DONA MALEHA, s'arrêtant.

Comment ?

JEAN DE HORNES.

Rien.

DONA MALEHA.

Vous ne comprenez pas que je sorte, n'est-ce pas?... Croyez-vous me mener à la bague comme une petite fille?... Je sors parce que je veux sortir, voilà tout. Je suis libre; je ne suis pas votre femme.

JEAN DE HORNES.

Heureusement !

DONA MALEHA.

Insultez-moi. Allez-vous encore me reprocher mon passé?... Eh bon Dieu! il fallait être là pour assurer ma vie, et que je ne fusse pas née d'une lavandière mauresque qui avait de la misère à revendre à tous vos vagabonds d'Espagne! J'ai eu des amants?... Eh bien, après?... J'ai dépensé mon cœur comme j'ai pu. Serais-je ici sans cela?

JEAN DE HORNES.

Pour prévenir un reproche, vous vous dégradez.

DONA MALEHA.

Notre première aventure a été charmante surtout, vous en souvenez-vous?... J'en ai ri parfois et souvent pleuré. J'étais dans la vallée de Lécrin, près du bosque où s'écoula ma première jeunesse. La nuit tombait lentement; tout à coup un cheval passe: il venait de renverser son cavalier. Je parie de le dompter. On l'arrête, je monte, il part! L'éclair était moins rapide: il m'entraînait comme dans un rêve. Soudain la porte d'un château s'ouvre devant nous; mon cheval s'y précipite en hennissant et s'arrête dans la seconde cour. Un homme me tend en souriant la main pour descendre... cet homme, c'était vous. J'étais fatiguée... je suis restée, quo demandez-vous de plus?

JEAN DE HORNES.

Rien.

DONA MALEHA.

Quant à mon amour, vous vous en êtes soucié comme de cela ! (Elle veut s'éloigner.)

JEAN DE HORNES.

Croyez-moi, ne sortez pas.

DONA MALEHA.

Encore ?

JEAN DE HORNES.

La vie d'un homme dépend de vous.

DONA MALEHA.

De moi ?..

JEAN DE HORNES.

Oh ! ne souriez pas... oui, de vous. Si vous sortez, cet homme est mort.

DONA MALEHA.

Vous me faites trembler !... quel est son nom ?

JEAN DE HORNES.

Son nom ?

DONA MALEHA.

Ouf, oui ?

JEAN DE HORNES.

Spada.

DONA MALEHA, enlevant sa mantille.

Spada !... oh ! alors !... (Elle se ravise et replace sa mantille sur ses épaules, à part.) C'est un piège !

JEAN DE HORNES.

Eh bien ?...

DONA MALEHA, à part.

J'allais me trahir comme une sottise ! (Haut.) Je ne vois pas ce qu'il y a de commun entre ce toréador et moi.

JEAN DE HORNES.

Ah ! prenez garde !

DONA MALEHA.

L'existence d'un homme est attachée au mouvement de mes

pieds, oui... Si je bouge, il expire... Ah! le beau conte bleu à endormir les enfants. Allons! dites que vous êtes jaloux de Spada, je comprendrai?

JEAN DE HORNES.

' Je ne suis plus jaloux de personne!

DONA MALEHA.

De quoi vous mêlez-vous alors?... (L'Angelus sonne. A part.) Ah! l'Angelus!... (Haut.) Vous n'êtes pas jaloux, vous faites bien, adieu. (Elle sort.)

## SCÈNE VIII

JEAN DE HORNES, seul.

Oui, adieu!... adieu à tout, même à tes enfants!... Ses enfants! elle ne les a même pas regardés de peur de se distraire de sa honte. Ah! comme elle m'a fait souffrir! Une bonne parole pour eux, une larme de repentir, et j'aurais tout pardonné, tout oublié peut-être!... C'est fini!... mon bonheur s'est écroulé sur lui-même comme ces temples foudroyés par l'orage! Ah! je suis seul désormais!... (Entre Bibarrambla.)

## SCÈNE IX

JEAN DE HORNES, BIBARRAMBLA.

BIBARRAMBLA, sans voir Jean de Hornes.

Ce pauvre garçon, j'ai failli le tuer comme une mouche. J'ai une diable de botte qui ne manque jamais son effet, aussi. (Apercevant son ami Jean de Hornes et courant à lui.) Qu'as-tu donc ?

JEAN DE HORNES, se levant.

Un moment de faiblesse. J'ai payé ma dette à la douleur. Puis-je compter sur toi?

BIBARRAMBLA.

Si tu en as douté un moment, tu n'es pas mon ami.

JEAN DE HORNES.

Tu as une sœur dans le royaume de Fez?..

BIBARRAMBLA.

Oui, à Velez-de-Gomère; elle se nomme Juana.

JEAN DE HORNES.

Une autre à Almenar?

BIBARRAMBLA.

Almenar en Valence, c'est l'ainée, elle s'appelle Antonia.

JEAN DE HORNES.

Tu peux compter sur elles?

BIBARRAMBLA.

Comme sur moi.

JEAN DE HORNES.

Rien ne te retient à Madrid?

BIBARRAMBLA.

Non.

JEAN DE HORNES.

Tu vas partir sur l'heure. Tu emmèneras avec toi Fernan et Juliano. Tu conduiras Fernan à Velez-de-Gomère chez Juana, et Juliano à Almenar en Valence chez Antonia. Tu donneras à chacune d'elles mille ducats.

BIBARRAMBLA.

Bien.

JEAN DE HORNES.

Elles diront que ce sont tes fils... Oh! pas un mot. Tu es libre de refuser pourtant?

BIBARRAMBLA.

Continue.

JEAN DE HORNES.

Je vais régler mes affaires. Tout vendro pour être plus maitre de mes mouvements; tu me rejoindras dans trois mois au Bosque de Lécrin, ma petite maison de plaisance, près du pont de la Trablate, tu sais?

BIBARRAMBLA.

Oui.

JEAN DE HORNES.

Va!

BIBARRAMBLA.

Je vais tout préparer pour le voyage et...

JEAN DE HORNES.

Non, emmène-les sur-le-champ... la mère peut revenir, ils ne doivent plus se revoir.

BIBARRAMBLA.

C'est prudent.

JEAN DE HORNES.

J'ai la parole de gentilhomme que tu exécuteras mes ordres à la lettre ?

BIBARRAMBLA.

A la lettre.

JEAN DE HORNES.

Embrasse-les pour moi !

BIBARRAMBLA.

Au revoir!... (Il sort.)

JEAN DE HORNES.

Le dernier fil qui pouvait me rattacher à cette femme est rompu. Je me sens plus à l'aise vis-à-vis de ma destinée. Elle ne disputait à mon pays. O Flandres, je vous appartiens tout entier désormais ; ô patrie, je peux mourir pour toi sans regrets. (Entre Judas Tadeo.)

## SCÈNE X

JEAN DE HORNES, JUDAS TADEO.

JUDAS TADEO.

C'est moi... on ne m'a pas vu... C'est fait !

JEAN DE HORNES, avec horreur.

Oh !

JUDAS TADEO.

Le sang seul lave de certains affronts !

JEAN DE HORNES.

Le sang a coulé!... et que viens-tu faire ici?... que peux-tu espérer ?

JUDAS TADEO.

Votre pardon ?...

JEAN DE HORNES.

Le misérable !

JUDAS TADEO.

Mon unique pensée a été de vous venger.

JEAN DE HORNES.

Ne cherche pas l'excuse de ton crime dans le dévouement, ni en moi un complice reconnaissant ; ton crime te tient, garde-le tout entier, je te répudie !

JUDAS TADEO.

Jean de Hornes !...

JEAN DE HORNES.

Tu me fais horreur, va-t'en !

JUDAS TADEO, à part.

Mes calculs d'avenir se retournent encore contre moi !

JEAN DE HORNES.

Qu'attendez-vous ?

JUDAS TADEO.

C'est là votre dernier mot ?

JEAN DE HORNES.

Le dernier.

JUDAS TADEO.

C'est bien ! (Pause.) Ne me laissez pas partir ainsi ?

JEAN DE HORNES.

Cette main ne doit serrer que des mains loyales et sans tache !...

JUDAS TADEO.

L'orgueil de la vertu !... eh bien, je serai l'orgueil du crime. Je voue à toi et aux tiens une haine éternelle ; je suis ton plus implacable ennemi désormais ! (Il sort.)

JEAN DE HORNES.

Oh ! j'accepte !... Ta haine me relève à mes propres yeux, elle me réconcilie avec moi-même. La seule complicité que tu peux attendre de moi, c'est le silence... et c'est beaucoup ! (Entre dona Maleha.)

## SCÈNE XI

DONA MALEHA, JEAN DE HORNES.

DONA MALEHA.

Ah! vous voilà!... vous êtes un homme odieux, savez-vous?... un homme abominable!... Ah! vous avez des assassins à gages maintenant!... Ah! vous me laissez sortir en souriant quand je devais le retrouver mort!... Est-ce croyable, mon Dieu!... Ah! vous êtes bien infâme... Vous n'avez même pas la pâleur de votre crime... Oui, infâme, infâme, infâme!

JEAN DE HORNES, froidement.

Vous allez ameuter vos laquais!...

DONA MALEHA.

Et cela se dit gentilhomme!... Parbleu! vous mentez!... Dans un moment de colère, de jalousie, on tue, c'est bien; mais dans l'ombre, assassiner froidement, par la main des autres, c'est misérable!... Et qu'y gagnerez-vous?... Je ne l'en aimerai pas moins. Ah! je vous hais!... Non, je vous méprise, je vous maudis, je vous chasse, sortez!

JEAN DE HORNES.

Vous êtes chez moi.

DONA MALEHA.

Chez vous!... vous avez raison. Où sont mes enfants?

JEAN DE HORNES.

Les femmes comme vous n'en ont pas.

DONA MALEHA.

Souvenez-vous que vous me chassez. Je me vengerai. Je vous dénoncerai au roi, à l'inquisition : vous avez été l'ami de Luther, voilà pour le saint-office; vous êtes dévoué aux grands seigneurs flamands, voilà pour Philippe II... le châtiment ne se fera pas attendre!... Où sont mes enfants?

JEAN DE HORNES.

Vous ne les reverrez plus.

DONA MALEHA.

Des menaces!... je m'y attendais. Vous croyez peut-être m'effrayer de mon désespoir? Vous me faites pitié, tenez! vous

avez fait de ma vie une imprécation éternelle contre vous. Ceci dit, finissons, ma place n'est plus ici, je veux mes enfants.

JEAN DE HORNES.

Aussi vrai que Dieu m'entend, vous pouvez en prendre le deuil, ils sont morts pour vous.

DONA MALEHA.

Je ne vous crois pas.

JEAN DE HORNES.

Vous pâlissez pourtant ?

DONA MALEHA.

Pour me les prendre, il faudra me tuer, je vous en prévient. Je dirai que vous n'êtes pas leur père. Vous ne les avez pas reconnus heureusement.

JEAN DE HORNES.

Vous allez pleurer, prenez garde, les larmes eulaidissent.

DONA MALEHA, à part.

Ah ! que se passe-t-il en moi ?... (Haut.) Vous comptez sur ma douleur pour me briser, eh bien, non !

JEAN DE HORNES.

Tant mieux.

DONA MALEHA.

Je m'en consolerais, je ne les aime pas tant.

JEAN DE HORNES.

Je le sais.

DONA MALEHA, dans un sanglot.

Ah ! mon cœur se fond, mon âme éclate !... Eh bien, oui, je les aime, monsieur, ayez pitié de moi !

JEAN DE HORNES.

Trop tard.

DONA MALEHA.

Ah ! c'est impossible !... (Criant.) Juliano !... Fernan !... Ils doivent être là haut !... (Elle sort en criant et en criant les noms de ses fils. Jean de Hornes reste immobile comme une statue. Moment de silence. On entend un grand cri et dona Maleha reparait plus pâle qu'elle n'était, au comble du désespoir.) Ils n'y sont plus !... Je suis condamnée !... (Tombant assise dans un fauteuil.) C'est une vengeance.



JEAN DE HORNES.

Dicu le veuille.

DONA MALEHA, à elle-même.

Je ne les reverrai plus!...

JEAN DE HORNES.

Les revoir?...

DONA MALEHA.

Ah! mon Dieu!

JEAN DE HORNES.

Pour en faire les compagnons de vos amants, n'est-ce pas?...

DONA MALEHA.

On peut pourtant penser cela de moi!

JEAN DE HORNES, éclatant.

Cela et autres choses encore!... Mais ce Spada a donné ce matin une fleur à Juliano. Mais vous avez dit à cet enfant : « Remercie ton ami. » — Son ami, votre amant, l'homme qui me volait mon bonheur!... Ah! comment Dieu donne-t-il des fils à des femmes comme cela!... des filles, ce serait encore pis : elle les vendrait!... Ah! tenez, vous n'avez de refuge contre vous-mêmes qu'en répudiant, aussitôt né, le fruit de vos entrailles. vos âmes sont faites de volupté, allez aux voluptés; mourez dans le plaisir comme vous y avez vécu, et laissez le fardeau de la maternité aux honnêtes femmes!...

DONA MALEHA, tombant à ses pieds.

Ah! rendez-les-moi, je ne croyais pas tant les aimer!... Je serai une bonne mère, cette épreuve m'a purifiée; je me sens meilleure; je vivrai pour eux, monsieur, pour eux seuls, rien que pour eux, je vous le jure?...

JEAN DE HORNES.

Je leur épargne le supplice de rougir un jour de leur mère.

DONA MALEHA.

A force de dévouement, j'obtiendrai peut-être leur pardon?... ne m'enlevez pas cette espérance!... Écoutez!... oh! je vous en prie, ne vous en allez pas. Je souffre bien, allez. Je ne vauz rien, mais vous êtes bon, vous... vous aurez pitié de cette créature tombée... La bonté est une vengeance aussi, elle ressemble tant au dédain. Je me repens enfin. Qu'est-ce que cela peut vous faire de rendre à cette pauvre mère ses enfants?... Laissez-moi les embrasser une dernière fois, au moins?

JEAN DE HORNES.

Non!

DONA MALEHA.

Je comprends, je mérite un châtimeut. Eh bien!... je l'accepte. Laissez-moi les voir une fois encore, de loin, de très-loin, si vous le voulez, je me résignerai après?

JEAN DE HORNES.

Je suis de bronze comme vous étiez de marbre tout à l'heure.

DONA MALEHA, se traînant à ses pieds.

Vous les faites orphelins, monsieur!...

JEAN DE HORNES.

Tant mieux!

DONA MALEHA.

Monsieur!... monsieur!...

JEAN DE HORNES.

Jamais!... (Il veut sortir, dona Maleha se relève d'un bond et se jette entre la porte et lui.)

DONA MALEHA.

Oh! vous ne sortirez pas... j'ai assez prié, vous m'avez assez torturée comme cela!

JEAN DE HORNES.

Madame!

DONA MALEHA.

Il y a du monde à Madrid, on viendra!... (Criant.) A moi!... au secours... On m'a volé mes enfants!

JEAN DE HORNES, la retenant.

Malheureuse!

DONA MALEHA, se dégageant de ses mains.

Oh! vous me tuerez plutôt. (Courant à la fenêtre.) L'assassin de Spada est ici... à moi!... à moi!

JEAN DE HORNES.

Elle ne m'aura épargné aucune torture...

DONA MALEHA, à Jean de Hornes.

C'est affreux ce que vous avez fait là!

JEAN DE HORNES.

Pas même le scandale public de sa honte!

DONA MALEHA, criant.

A moi!... à moi!...

JEAN DE HORNES.

Oui, crie tes impudeurs, tu as besoin d'une rougeur de plus au front!... (Il va pour sortir et recule devant un alguazil et des gardes qui paraissent au fond. L'alguazil tient à la main un poignard et une petite baguette noire dont le bout est en ivoire blanc.)

## SCÈNE XII

LES MÊMES, L'ALGUAZIL.

DONA MALEHA, apercevant l'alguazil.

Ah!

JEAN DE HORNES, à l'alguazil.

Que demandez-vous?

L'ALGUAZIL.

Reconnaissez-vous ce poignard?

JEAN DE HORNES.

C'est le mien.

DONA MALEHA.

Monsieur, monsieur, il s'agit de mes deux fils qu'on m'a enlevés et que je veux ravoir.

L'ALGUAZIL, touchant Jean de Hornes de sa baguette.

Au nom du roi, je vous arrête!

JEAN DE HORNES.

Moi?

L'ALGUAZIL.

Spada a été assassiné, cette arme a été retirée de sa blessure.

JEAN DE HORNES.

Mais...

L'ALGUAZIL.

Vous vous défendrez devant vos juges. (Aux gardes.) Faites votre devoir.

JEAN DE HORNES, à dona Maleha.

Êtes-vous contente, madame?

DONA MALEHA, à part.

Ah! qu'ai-je fait?

---

## DEUXIÈME TABLEAU

Une vallée, aux environs de Dureal, près du pas de la Trablato. Au fond un ravin profond et escarpé, sur lequel est jeté un pont qui relie la vallée aux Alpojarras.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

PAVONE, PEREZ, CARMEN, DELFERADA, LES COMÉDIENS.  
Ils arrivent entassés dans une façon de carriolo enrubannée, criant, gesticulant, tapant des castagnettes et agitant leurs tambourins.

PEREZ.

Nous y voilà... mais taisez-vous donc... nous ne sommes pas à la Saint-Jean !

PAVONE, sautant de la voiture.

Non, mais l'heure de la sieste va sonner, c'est quelque chose.

PEREZ.

Et l'heure du diner est venue, c'est mieux. (Montrant deux dos teurs qui cuisinaient déjà au lever du rideau.) Je vais donner un coup d'œil à la cuisine, occupe-toi du couvert.

PAVONE.

Un couvert royal !... Et où le mettra-t-on ?

CARMEN, montrant la cantonade.

Tiens, là-bas, sur le gazon.

PAVONE.

Une nappe filée par le printemps !... (Déballant de vieilles assiettes écornées, de vieux couteaux ébréchés, et de vieilles tasses en guise de verres.) Allons, notre vaisselle d'argent... nos couteaux de vermeil... nos fines coupes de cristal... nos verres de Bohême... (Montrant une tasse.) Bohême, s'il en fût !... Qu'on dise après cela que nous ne faisons pas d'économies... (Arrive Santiago.)

## SCÈNE II

LES MÊMES, SANTIAGO.

SANTIAGO.

Tout notre monde n'est pas encore au rendez-vous!... Nous sommes pourtant bien dans la vallée de Lécrin et au pont de la Trablate?...

CARMEN.

Ah ! un pont !

PAVONE.

Une ruine, tu veux dire, une mouche le ferait trembler. (Elle parle bas à Carmen.)

SANTIAGO, à Belferada.

Venez ici, senorita?... Nous avons assez mal dansé hier, savez-vous ?

BELFERADA, s'en allant.

Ta, ra, ta, ta !

SANTIAGO, riant.

Comment ! ta, ra, ta, ta?... Est-elle gentille !

BELFERADA, à part.

Comme elles se parlent. . . Qu'est-ce qu'elles peuvent bien se dire ? (Elle va à pas de loup vers Pavone et Carmen qui se parlent bas et écoute.)

PAVONE, se retournant.

Eh bien ?

BELFERADA.

Ah ! tu m'as fait peur !

PAVONE.

Cette petite a toujours un pied sur vos talons et une oreille dans tout ce qui se dit.

BELFERADA.

Où est le mal ?

PAVONE.

Fi, la curieuse !

CARMEN.

Oh ! oui !

BELFERADA.

Curieuse?... il n'y a qu'à ne pas avoir de secrets pour moi, je ne le serai plus.

SANTIAGO.

Avez-vous entendu parler de la folle ?

TOUS.

Une folle ?...

SANTIAGO.

Je viens de la rencontrer du côté du Bosque de Lécrin, (montrant le ravin) vous savez si la Barranca est profonde?... Eh bien, elle y a regardé deux ou trois fois sans avoir le vertige.

CARMEN.

Elle a fait cela ?

SANTIAGO.

Elle l'a fait.

PAVONE.

Rien que d'en parler, la tête me tourne déjà, moi.

PEREZ.

Pour les fous comme pour les enfants, il y a un Dieu.

PAVONE.

Qu'elle s'aventure près du pont, vous m'en direz des nouvelles.

SANTIAGO.

Je te crois; la pente est plus roide et l'herbe plus humide là qu'ailleurs.

PAVONE.

Il en serait d'elle comme de la chèvre.

BELFERADA.

Quelle chèvre ?

PAVONE.

Elle était bien légère pourtant; elle venait du pas de la Trablata, elle s'était à peine aventurée sur le pont que, tout à coup, la patte lui tourne... et bonsoir !... Elle avait disparu dans la Barranca.

## SCÈNE III

LES MÊMES, JEAN DE HORNES, COSTA, GERONIMO.

PAVONE, bas en montrant la cantonade.

Ah ! le seigneur du Bosque de Lécrin.

PEREZ.

Jean de Hornes ?... Je le croyais en prison ?

PAVONE.

Son innocence a été reconnue.

SANTIAGO.

Parbleu !... mais l'un de nous aurait été pendu d'abord.

PEREZ.

Allons, le diner est prêt. (Ils emportent leur diner ; arrivent Jean de Hornes et Costa par la droite ; puis Geronimo par les hauteurs à gauche.)

JEAN DE HORNES, à Costa.

La maison est au bout de ce chemin. Elle est connu dans le pays sous le nom du Bosque de Lécrin. Dona Maleha y est née. Geronimo va vous y conduire. (Jean de Hornes bas à Geronimo.) Bibarrambla n'est pas de retour ?

GERONIMO.

Non, monseigneur.

JEAN DE HORNES, à Costa.

Je vous attendrai ici. C'est une petite merveille, vous verrez.

COSTA.

Pourquoi vous en défaire alors ?...

JEAN DE HORNES.

Quelle sûreté a-t-on désormais en Espagne ?... J'ai déjà été arrêté comme assassin, c'est assez.

COSTA.

Une grande infamie !...

JEAN DE HORNES.

Convaincu de mon innocenco l'on m'a retenu prisonnier ; et mon nom a été livré aux scandales d'un procès public... le nom des Hornes !... Ah ! Philippe, Philippe, tu viens d'allumer une de ces haines dont les siècles parleront !

COSTA.

Philippo n'est pas éternel.

JEAN DE HORNES.

Prédestiné pour le mal, il vivra longtemps. Ma place, d'ailleurs, est en Flandre.

COSTA, lui tendant la main.

Vous laisserez en Espagne un ami dévoué, une âme sympathique aux nobles idées que vous allez défendre là-bas.

JEAN DE HORNES.

Ce sera une lutte terrible.

COSTA.

J'aime ce petit peuple que le colosse espagnol n'effraye pas.

JEAN DE HORNES.

Il est des nations comme des hommes, pour les transformer, il suffit d'une généreuse et grande idée. On ne compte plus alors par la force des muscles, mais par l'abnégation et la virilité de l'âme. Les Flandres entrent dans les vues de Dieu. Elles ne sont à cette heure qu'une chétive province de l'Espagne mais elles ont charge de liberté : elles entraîneront tôt ou tard l'Espagne à leur remorque et le monde avec elle ! (On entend des cris au loin.)

GERONIMO.

Ah ! mon Dieu !

JEAN DE HORNES.

Qu'est-ce ?

GERONIMO.

Un cheval qui s'emporte !

COSTA.

Le cavalier lutte en vain !

JEAN DE HORNES.

Ils vont rouler dans la Barranca !... Ah ! courons ! (Bibarrambla paraît ; il porte une arquebuse pendue à sa bandoulière.)

BIBARRANBLA.

Vous arriveriez trop tard. (Il prend vivement son arquebuse et tire.)



## SCÈNE IV

LES MÊMES, BIBARRAMBLA, puis JUDAS TADEO.

COSTA, à Bibarrambla.

Tudieu, quel coup d'œil, le cheval est tué ! (A Jean de Hornes.)  
 Mon meilleur ami depuis le coup d'épée que j'ai reçu de lui.  
 (Arrive Judas Tadeo.)

JUDAS TADEO.

Vous avez bien fait d'abattre cette vilaine bête. Je vous dois  
 la vie, seigneur.

JEAN DE HORNES.

Judas Tadeo !

JUDAS TADEO, se retournant.

Jean de Hornes ! (Moment de silence. Bas à Jean de Hornes.) Je  
 sens que je peux encore ne pas vous haïr, voulez-vous me ser-  
 rer la main ?

JEAN DE HORNES.

Moins que jamais ! (Mouvement de colère de Judas Tadeo)

BIBARRAMBLA, à part.

Je crois que j'ai mal fait de ne tuer que le cheval.

JUDAS TADEO.

Dieu vous garde, messieurs ! (Il sort.)

JEAN DE HORNES, aux autres.

Il est sans doute en mission secrète de ce côté, il appartient  
 à la police du roi.

COSTA.

Un gentilhomme ! (A Geronimo.) Allons, viens, mon vieux cicé-  
 ronc. (Jean de Hornes et Bibarrambla reconduisent Costa jusqu'à la montée.  
 arrive Belferada.)

## SCÈNE V

JEAN DE HORNES, BIBARRAMBLA, BELFERADA.

BELFERADA à elle-même.

Ils m'ont taquinée, je les ennuierai à mon tour. Où me  
 cacher ?

JEAN DE HORNES, sans voir Belferada à Bibarrambla en redescendant la scène.

Eh bien ?

BIBARRAMBLA, posant son arquebuse dans un coin.

J'arrive. Les enfants sont en lieu sûr.

JEAN DE HORNES.

Notre secret sera bien gardé ?

BIBARRAMBLA.

Fidèlement !

BELFERADA, à part.

Oh ! une histoire ! (Elle se cache derrière une pierre.)

JEAN DE HORNES.

Ils se portent bien ?

BIBARRAMBLA.

Dieu merci la connaissance s'est vite faite là-bas. A mon départ d'Almenar tout le monde se tutoyait déjà ; et c'était de même quand j'ai quitté Velez-de-Gomère. Juliano était adoré d'Antonia, sa tante, et Juana idolâtrait Fernan, son neveu.

JEAN DE HORNES.

Ils t'ont parlé de leur mère ?

BIBARRAMBLA, ému.

Une seule fois.

JEAN DE HORNES.

Ils ont pleuré ?

BIBARRAMBLA.

Beaucoup... Je boirais bien, je meurs de soif.

JEAN DE HORNES.

Tout à l'heure.

BIBARRAMBLA,

Ils m'ont aussi parlé de toi.

JEAN DE HORNES.

Ah !

BIBARRAMBLA.

Ils t'ont appelé mon oncle.

JEAN DE HORNES.

D'eux-mêmes ?

BIBARRAMBLA.

D'eux-mêmes. J'ai voulu savoir pourquoi ; ils m'ont répondu en pleurant : Puisque tu es notre père ! — Il fait bien chaud !

JEAN DE HORNES.

Pleure, morbleu, si tu as envie de pleurer, mais cessons cette comédie !

BIBARRAMBLA.

Je n'aurais peut-être pas agi autrement que toi, je le sais. Mais ces pauvres petits... ah !

JEAN DE HORNES.

Ils ne sont pas seuls au monde puisque nous sommes là.

BIBARRAMBLA.

Au fait, nous remplacerons bien une mère à nous deux.

JEAN DE HORNES.

Tu m'as écrit que dona Maleha les croyait morts ?

BIBARRAMBLA.

Encoré un agréable souvenir que tu me rappelles !

JEAN DE HORNES.

Avoue que tu me blâmes ?

BIBARRAMBLA.

Non, je me plains du courage que j'ai eu de la tromper.

JEAN DE HORNES.

Tu en as eu pitié ; elle ne devait jamais les revoir ?

BIBARRAMBLA.

Sans être méchant, comme on peut être cruel, pourtant. Je me dirigeais vers Velez-de-Gomère. Non loin d'ici nous fûmes surpris par un orage. La nuit venait. Nous nous arrêtâmes chez un riche fermier de la vallée ; nous nous couchâmes. A peine endormis, la foudre tomba sur la ferme et mit le feu aux foins. Nous nous réveillâmes au milieu des flammes ; et au bruit du toit qui s'écroulait, ceux qui s'étaient réveillés du moins, car deux jeunes garçons furent retirés des décombres méconnaissables et sans vie. Une idée horrible me saisit ; je savais que dona Maleha me poursuivait alors : je fis éloigner Juliano et Fernan. Il était temps, Maleha arrivait. Elle me demanda ses enfants ; je lui montrai les deux victimes. Je la vois encore : elle promenait ses regard désespérés de l'un à l'autre ; son visage était livide, ses lèvres tremblaient sans pouvoir proférer une parole ; enfin,

elle poussa un cri sourd et tomba comme foudroyée!... Oh ! ce cri, je l'entendrai éternellement. C'est une vilaine action que j'ai faite là!... mais notre secret l'exigeait. Le lendemain elle avait disparu. Est-elle morte?... S'est-elle consolée?... Je l'ignore. Mais morte ou vivante, que Dieu la prenne en miséricorde, car elle a bien souffert !

JEAN DE HORNES.

Elle les aura oubliés; que n'oublie-t-elle pas, cette femme !

BIBARRAMBLA.

C'est possible.

JEAN DE HORNES.

N'en parlons plus. Je pars dans une heure pour les Flandres.

BIBARRAMBLA.

Me veux-tu pour compagnon ?

JEAN DE HORNES.

Je vais à de grands dangers ?

BIBARRAMBLA.

Ils me distrairont. (Costa revient.)

## SCÈNE VI

LES MÊMES, COSTA, puis PEREZ, PAVONE, LES COMÉDIENS.

COSTA.

La maison me plaît.

JEAN DE HORNES.

Marché conclu alors. Partons.

BIBARRAMBLA.

Un instant ! (Il traverse le théâtre, pour aller chercher son arquebuse. Arrivent Pavoue, Santiago, Perez et les comédiens cherchant et furetant partout.)

PAVONE, en entrant.

Elle passe sa vie à nous taquiner, cette petite !

PEREZ.

Où peut-elle être ?...

PAVONE, à Bibarrambila.

Ah ! pardon, mousigneur...

BIBARRAMBLA, à part.

La belle créature!

PAVONE.

Vous n'auriez pas rencontré par hasard une petite fille de huit à neuf ans, nommée Belferada?

BIBARRAMBLA.

Non... mais écoute... si jamais tu perds ton cœur, donnes-en avis au capitaine Bibarrambla, il te le rapportera avec le sien?...

PAVONE.

Vous n'êtes pas gêné.

BIBARRAMBLA.

Jamais avec mes amis. (Il sort.)

## SCÈNE VII

PAVONE, BELFERADA, SANTIAGO, CARMEN, PEREZ,  
LES COMÉDIENS.

PAVONE.

Où s'est-elle fourrée?

BELFERADA.

Ne cherche plus, me voilà!

PAVONE.

Ah! c'est heureux!

PEREZ.

Tu veux donc nous rendre fous?... Et que faisais-tu là?

BELFERADA.

Rien. (A part.) Les vilains hommes qui enlèvent aux mères leurs enfants!

PAVONE, prenant Belferada par la main.

Viens!

BELFERADA.

Oh! la jolie fleur rouge... je la voudrais bien?

PAVONE.

Ce sera pour demain.

BELFERADA.

Ma bonne Pavone!

TOUS, avec terreur.

La folle!...

PAVONE.

Entends-tu, c'est la folle?... Je vais lui dire comme tu es mauvaise, elle t'emportera loin d'ici et te mangera dans un coin... (La prenant par la main.) Allons, sauvons-nous!

BELFERADA, se débattant.

Non, elle me mangera si elle veut.

PAVONE, avec colère.

Eh! viens, viens donc!

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, DONA MALEHA.

DONA MALEHA.

Pourquoi cette violence?... Vous n'êtes donc pas sa mère?

TOUS.

Sa mère?

DONA MALEHA, écoutant.

Chut!... non, on ne la poursuit plus!... c'est fini!... (Allant à eux.) C'était une mauvaise mère aussi. Ah! elle a été bien punie.. elle a été condamnée à courir après les âmes de ses enfants qui voletaient devant elle comme des oiseaux. (A elle-même.) Où est mon chemin?... Ah! là haut!... (Elle se retourne et aperçoit Belferada, allant à elle.) Que demandais-tu?...

PAVONE.

Une fleur... qu'on ne pourrait cueillir qu'en s'exposant à une mort certaine. C'est une méchante!

DONA MALEHA.

Oh! la mort... L'épouvantail des gens heureux!

BELFERADA.

Tu n'es donc pas heureuse, toi?

DONA MALEHA.

Oh! si, je vois des anges dans mes rêves parfois.

BELFERADA.

Tiens, c'est comme moi... avec de grandes ailes blanches?...

DONA MALEHA.

Et grimant dans les arbres.

BELFERADA.

Des anges?... Pourquoi faire ?

DONA MALEHA.

Ils sont dans le jardin. Ils savent bien qu'ils effrayent leur mère. C'est cruel, les enfants; il y a aussi des mères qui pensent à autre chose qu'à eux.

BELFERADA.

Les mauvaises mères !...

DONA MALEHA.

Et Dieu les châtie !

BELFERADA.

Qu'as-tu donc ?

DONA MALEHA.

Tu es belle !

BELFERADA.

Je n'ai pas eu peur de toi, j'ai vu tout de suite que tu étais bonne.

DONA MALEHA.

Tu pleurais tout à l'heure ?..

BELFERADA.

Oui, pour une fleur rouge.

DONA MALEHA.

Rouge?... une larme de sang peut-être !

BELFERADA, riant.

Mais non... mais du tout !... C'est une vraie fleur, regarde... regarde bien... là-haut, au pied de l'arbre, tout près du pont... la vois-tu ?

DONA MALEHA.

Et tu la veux ?

BELFERADA.

Oh ! plus à présent, il y a danger de mourir.

DONA MALEHA.

Je vais te la chercher.

BELFERADA.

Non, tu vas te faire du mal !

DONA MALEHA.

N'en dis rien à personne.

BELFERADA.

Tu me feras de la peine si tu y vas !

DONA MALEHA.

Je reviendrai tout de suite. (Elle fait quelques pas.)

PAVONE, l'arrêtant.

C'est à une mort certaine que vous courez !

DONA MALEHA.

Ils sont si près du bon Dieu, ces pauvres petits, qu'il faut faire ce qu'ils désirent, allez !

PAVONE.

Non, vous n'irez pas !

TOUS.

Non .. non !

DONA MALEHA.

Ah ! faites-moi place !

TOUS.

Mais...

DONA MALEHA.

Place... place!... (On s'écarte d'elle avec épouvante. — D'une voix douce et d'un air souriant.) L'enfant attend. (Elle monte vers le pont. — Anxiété générale. — Elle pose le pied sur le pont qui s'écroule dans l'abîme avec fracas ; elle se retient à une branche de l'arbre, cueille la fleur et redescend. — Présentant la fleur à Belferada.) Tiens, la voilà. (Belferada n'ose la prendre.)

PAVONE, bas aux autres.

Mais voyez donc, elle n'a plus le même air ?...

PEREZ.

Une forte secousse ramène quelquefois à la raison.

PAVONE.

Comme ses yeux s'adoucissent en regardant Belferada !

DONA MALEHA, à Belferada.

Prends donc ?... (Elle prend la fleur.)

PAVONE.

La pauvre femme !... s'il fallait brûler un cierge pour aider à sa guérison, je le ferais bien, moi.



CARMEN.

Et moi aussi.

PAVONE.

L'église est ici près, allions-y ?...

CARMEN.

C'est cela !

PAVONE.

Du seuil l'un de nous veillera sur Belferada. (Ils sortent.)

## SCÈNE IX

DONA MALEHA, BELFERADA.

DONA MALEHA.

Es-tu contente ?

BELFERADA.

Ah ! oui. Je n'ai pas eu peur de toi, j'ai vu tout de suite que tu étais bonne. (On entend sonner les cloches de l'église.)

DONA MALEHA, tressaillant.

Des cloches !... comme c'est triste. (Repoussant Belferada.) Encore !... pourquoi sonne-t-on ainsi ?...

BELFERADA.

C'est l'Angelus !

DONA MALEHA.

Oui, l'Angelus !... N'entre pas, il y a du sang !... C'est lui !... il est mort !... on l'a tué !... Où sont mes enfants ?... (Tombant à genoux.) Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu !... (Se bouchant les oreilles.) Oh ! ces cloches !

BELFERADA.

Les vilaines cloches !... (Les cloches cessent de sonner. Avec joie.) Ah ! (A dona Maleha.) N'aie plus peur... Elles ne sonnent plus. — Tu n'es donc pas chrétienne ?

DONA MALEHA.

Pourquoi cela ?

BELFERADA.

On prie à l'Angelus.

DONA MALEHA.

Qui ?

BELFERADA.

Le bon Dieu! (S'agenouillant près d'elle.) Je vais prier avec toi. Croise tes mains... comme ça... et dis : Mon Dieu, si j'ai péché, ayez pitié de moi. — Dis donc... tu me regarderas après? — Tu peux prier tout bas... aussi bas que l'on veut, le bon Dieu entend toujours. — Allons, dis?

DONA MALEHA, priant.

Mon Dieu, si j'ai péché, pardonnez-moi!

BELFERADA, priant.

Si elle a péché, pardonnez-lui, mon Dieu!

DONA MALEHA.

Ayez pitié, Seigneur...

BELFERADA.

Seigneur, ayez pitié! (A dona Maleha.) Cela suffit, le bon Dieu sait ce qu'il te faut maintenant. Fais le signe de la croix et viens t'asseoir. (Elle la conduit à une pierre.)

DONA MALEHA.

Quel charme dans la voix de ces petits anges... Quelle innocence dans leurs yeux! (Elle s'assied.)

BELFERADA, s'agenouillant près d'elle.

Je savais bien ce que je faisais, va! Un jour j'avais entendu raconter qu'un petit enfant avait rappelé une pauvre femme à la raison en lui parlant tout doucement. C'est ce que j'ai fait pour toi.

DONA MALEHA, l'écoutant avec ravissement.

Oh! parle! parle!

BELFERADA.

Et que l'enfant avait commencé par la faire prier. — Voilà pourquoi je t'ai fait dire ta prière.

DONA MALEHA.

Parle encore, parle toujours!

BELFERADA.

Et que j'ai prié avec toi. — Tu m'as donné une fleur, je te devais bien cela.

DONA MALEHA, l'embrassant.

Ah! j'entends... je comprends!...

BELFERADA.

As-tu des enfants ?

DONA MALEHA, tressaillant.

Des enfants?... (Pleurant.) Ah! je me souviens !

BELFERADA.

Tu pleures?... Je m'en veux bien de l'avoir parlé d'eux s'ils sont morts. Pardonne-moi ?

DONA MALEHA.

Morts?... Oui, écrasés, défigurés!...

BELFERADA.

Oh!

DONA MALEHA.

Sous des décombres!... je les ai vus!

BELFERADA.

Des décombres?... On t'a trompée, ne pleure plus!

DONA MALEHA.

Tu ne me consoleras pas, pauvre petite !

BELFERADA.

Cachée derrière cette pierre, j'ai tout entendu. On me dit toujours : « Fil la curieuse! » Ça peut servir, tu vois?...

DONA MALEHA.

Qu'as-tu appris?

BELFERADA.

Toute une histoire que deux hommes se racontaient là, il y a un instant. Le feu, disait l'un, avait pris à une ferme...

DONA MALEHA.

Oui...

BELFERADA.

Le toit s'est écroulé...

DONA MALEHA.

Oui... oui...

BELFERADA.

Et deux enfants...

DONA MALEHA.

Ah! tais toi!... mes deux fils!... Tu vois bien qu'ils sont morts.

BELFERADA.

Comment les as-tu reconnus puisqu'ils étaient défigurés ?

DONA MALEHA.

C'est vrai !

BELFERADA.

On s'est moqué de toi... Les enfants morts appartenait à un étranger.

DONA MALEHA.

Et mes fils sont vivants ?

BELFERADA.

J'en suis sûre !

DONA MALEHA.

Où les a-t-on conduits ?

BELFERADA.

Je ne sais.

DONA MALEHA.

Et où sont allés ces hommes, quel chemin ont-ils pris ?

BELFERADA.

Celui-ci.

DONA MALEHA.

Depuis quand ?

BELFERADA.

Une heure à peine.

DONA MALEHA.

A pied?...

BELFERADA.

A pied!...

DONA MALEHA.

J'ai pleuré et l'on a ri de mes larmes... le désespoir a troublé ma raison, et l'on n'a pas eu pitié de mon malheur, c'est bien... Si je pleure désormais, je ne pleurerai pas seule!... Mes mauvais instincts qui se réveillent... Mes enfants me fuiraient ; ils seraient peut-être les premiers à me maudire!... (Pavone et ses amis reviennent.)

## SCÈNE X

LES MÊMES, PAVONE, SANTIAGO, PEREZ, CARMEN, LES COMÉDIENS.

PAVONE.

Allons, Belferada, vite, nous allons nous remettre en route.

BELFERADA.

Oh! ne fais donc pas tant de bruit, elle n'est plus folle, tu vois bien! (A Maleha.) Je vais te quitter, adieu!

DONA MALEHA.

Non, attends.—La raison c'est l'âme. Dieu a choisi une fleur et un enfant, les deux plus pures innocences de ce monde, pour me rendre la mienne. Enfant, tu es l'emblème du foyer, le reproche vivant du berceau où tant de joie me souriait et que j'ai fui comme un malheur; et toi, chaste fleur, tu es le symbole de l'âme que j'aurais dû garder... que je dois avoir!... J'ai compris, mon Dieu!... et la main étendue sur cette enfant et sur cette fleur, je vous atteste que je serai désormais une honnête femme!... Oui, je le jure!... et si mon âme s'élève par le repentir, si mon cœur se purifie par l'expiation, si dans votre justice, mon Dieu, vous me croyez digne un jour d'embrasser mes enfants, pour toute pitié vous me les rendrez... Vous me les rendrez, n'est-ce pas, mon Dieu?

BELFERADA.

Oh! oui, il te les rendra... il ne serait pas le bon Dieu, sans cela.

DONA MALEHA, avec une résignation profonde.

J'attendrai!

PAVONE, bas à Perez.

Fais avancer la voiture! (A dona Maleha.) Nous allons vous reconduire, où voulez-vous aller?

DONA MALEHA.

Où allez-vous vous-mêmes?

PAVONE.

Nous ramenons cette petite à ses parents... dans un pays où il y a bien des malheureux... des enfants surtout.

DONA MALEHA.

Des enfants?... (Après un moment de réflexion.) Conduisez-moi vers eux! (A Belferada.) Viens, viens! (Elle monte dans la voiture et pose Belferada sur ses genoux. Pavone et Carmen prennent place à côté d'elles; les autres entourent la voiture.)

PAVONE, dans la voiture en agitant son tambourin.

A Higuera!

TOUS.

A Higuera!

---

---

## ACTE PREMIER

Au village d'Andarax près de Madrid. Une cour intérieure. L'hôtellerie des Vignes à droite; au fond, un petit pavillon mauresque.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

MENCIA, PAVONE.

Mencia est en train de laver la vaisselle, arrive Pavone.

PAVONE.

Dépêchons, Mencia, dépêchons!

MENCIA, essuyant une assiette.

Déjà levée, notre maîtresse?

PAVONE.

Dame, pour avoir l'œil à tout. L'hôtellerie des Vignes ne doit pas déchoir de ce que mon oncle me l'a laissée en héritage. Il est mort à temps, le cher homme! J'avais assez de la vie d'artiste. Je me suis vite rangée, vite mariée, j'ai été tout de suite veuve, et je suis tranquille maintenant.

MENCIA.

Oh! j'ai eu bien peur pour cette nuit... J'ai rêvé que le roi me faisait brûler à petit feu.

PAVONE.

Le capitaine Bibarrambla ne manque de rien?

MENCIA.

Oh! non. Il s'entend à se faire servir, celui-là. Depuis bientôt un mois qu'il est ici...

PAVONE.

Veille à son déjeuner.

MENCIA.

On s'en occupe. Il avait l'air tout chose ce matin. Il m'a demandé trois ou quatre fois en une minute si on lui avait apporté des lettres.

PAVONE.

Ah!

MENCIA, à part.

Tiens, ça a l'air de la chagriner.

PAVONE, à part.

C'est absurde... vais-je être jalouse de son passé, à présent?...  
(Belferada paraît sur le balcon du petit pavillon.)

## SCÈNE II

LES MÊMES, BELFERADA.

BELFERADA.

Bonjour, Pavone.

PAVONE.

Ah! c'est toi? comme tu es belle ce matin, tu es fraîche comme une goutte de rosée. As-tu bien dormi?

BELFERADA.

Très-bien. — Tends ta jupe?...

PAVONE.

Pourquoi?

BELFERADA.

Et ferme les yeux.

PAVONE, tendant sa jupe et fermant les yeux.

Ça y est! (Belferada lance une grenade dans sa jupe.) Une grenade!...  
Oh! que tu es bonne!... (Belferada disparaît, à Mencia.) Donne-moi un couteau!

MENCIA.

Voilà!... J'en ai déjà l'eau à la bouche.

BELFERADA, sertant du pavillon.

Est-elle mûre?

PAVONE, montrant les deux morceaux.

Oh! parfaite!... on dirait un écrin de rubis, vois donc!... Le pays qui produit d'aussi beaux fruits doit-être bien beau.



MENCIA, ramassant les graines qui sont restées sur la table et les mangeant.

Et d'aussi bons, on doit bien l'aimer !

BELFERADA.

C'est un cadeau de la dame d'Aceça.

MENCIA.

La dame d'Aceça ?

BELFERADA.

Cette Mencia est si étourdie qu'elle oublie même les noms que tout le monde connaît et vénère. (A Mencia.) Oui, la dame d'Aceça... la providence des pauvres... la mère dévouée des orphelins.

PAVONE.

Tu lui as donc fait dire que tu étais ici ?

BELFERADA.

Du tout. Mais j'irais m'enfuir dans les Indes qu'elle me découvrirait.

MENCIA.

Elle vous aime donc bien ?

BELFERADA.

Comme je l'aime !

PAVONE.

Vous ne vous voyez pas souvent pourtant.

BELFERADA.

L'absence n'a de prise que sur les égoïstes. Tous les ans, à cette même époque, elle m'envoie un panier de grenades en souvenir des grenadiers qui étaient en fleurs quand nous nous sommes rencontrés pour la première fois. C'était au pas de la Trablate. J'étais tout enfant. Il y a bientôt douze ans.

PAVONE.

Eh ! oui, douze ans !

MENCIA.

Je peux lui porter votre réponse, si vous voulez ?

BELFERADA.

J'accepte. J'irai lui cueillir un bouquet que je ferai bénir à mon tour et que je lui enverrai avec ma lettre.

MENCIA.

Voilà de quoi écrire. (Elle pose ce qu'il faut sur la table.)

BELFERADA.

Tout à l'heure. (Elle parle bas à Pavone. Arrive don Carlos; il est vêtu de noir; il se dirige vers le pavillon et s'arrête en apercevant Belferada.)

## SCÈNE III

LES MÊMES, DON CARLOS.

DON CARLOS, à part.

Belferada!... maudites gens qui ne la quittent jamais. (Il s'éloigne par le sentier.)

## SCÈNE IV

BELFERADA, MENCIA, PAVONE.

MENCIA, à part.

Oh! le cavalier noir!... il ne se sauverait pas si Belferada était seule.

PAVONE, élevant la voix.

T'a-t-on au moins prévenue que la reine t'attendait ce soir au château de Valsain?

BELFERADA.

Oui. (A elle-même.) Je croyais ne plus danser.

PAVONE.

Tu rougis de ton état?

BELFERADA.

Oh! non!... Mais...

MENCIA.

Mais à présent que vous êtes chrétienne, cette vie de gitana ne vous convient plus, je comprends cela!

BELFERADA.

Je ne suis pas de race païenne, Dieu merci!... j'ai été baptisée dans ma douzième année, voilà tout.

MENCIA.

Et grâce à la reine, pas vrai?

BELFERADA.

Devant qui j'ai dansé à Roncevaux le jour de ses noces, et qui a voulu être ma marraine.

MENCIA.

Quel honneur!...

BELFERADA.

J'avais déjà une renommée. Depuis longtemps les curieux me suivaient en se criant d'une rue à l'autre : « C'est la Belferada ! » Et on accourait de toutes parts pour me voir danser.

MENCIA.

Ça devait bien vous flatter ?

PAVONE.

Oh ! pas toujours.

BELFERADA.

J'étais toujours heureuse, du moins c'était mon pain et celui de mes vieux parents que je gagnais. J'ai bientôt perdu cette consolation. De cinq que nous étions, la mort m'a seule épargnée, je suis tombée malade à mon tour. On m'a envoyée à Andarax pour guérir, et je me suis vite rétablie grâce au bons soins de Pavone.

PAVONE.

Les médecins lui avaient conseillé ce voyage, pour se débarrasser d'elle, je parie.

MENCIA, souriant.

Il se peut bien.

PAVONE.

Ils n'en font jamais d'autres. Mais ils avaient compté sans le soleil, ce doux et gai médecin qui guérit sans bruit et ne fait pas payer ses visites.

BELFERADA.

Je me sauve. Dans dix minutes j'aurai mon bouquet, Mencia, et tu seras en route, si tu es prête. (Elle sort accompagnée par Pavone et Mencia ; arrive Judas Tadeo, il est enveloppé jusqu'aux oreilles dans son manteau.)

## SCÈNE V

MENCIA, JUDAS TADEO, puis PAVONE.

JUDAS TADEO, à part.

Cet envoyé flamand, c'était lui... Jean de Hornes.

MENCIA, revenant.

Ah ! un voyageur.

JUDAS TADEO.

Après douze ans!...

MENCIA, à part.

Si celui-là s'enrhume jamais !...

JUDAS TADEO.

Il est peut-être l'âme du complot qui s'organise ?...

MENCIA, le suivant.

Monseigneur veut-il une chambre ?

JUDAS TADEO, à part.

Et il a parlé secrètement à don Carlos...

MENCIA, le suivant.

Si monsieur veut souper, nous avons en ragoût de la viande de bouquin, des olives, de la pâte frite entourée de miel et une cruche de vin à lui offrir ?

JUDAS TADEO, à part.

Bibarrambla est ici, il viendra. (A Mencía.) Cache-moi.

MENCIA.

Hein ?

JUDAS TADEO, écartant son manteau.

Au nom de Sa Majesté.

MENCIA.

Ciel ! le camérier du roi !

PAVONE, revenant.

Quoi donc ?

JUDAS TADEO, bas.

Pas un mot !

PAVONE.

Eh bien ?

MENCIA.

Un voyageur qui demande une chambre. (A part.) C'est plus fort que moi, rien qu'au nom du roi, je tremble !... (A Judas Tadeo.) Venez, monsieur ! (S'arrêtant, à part.) Ah ! non, j'allais le conduire dans ma chambre !... (Haut.) Par ici... par ici !... (Ils sortent.)

## SCÈNE VI

PAVONE, puis MENCIA.

PAVONE.

Mencia avait l'air tout ahuri ?... Oh ! elle est toujours ainsi, cette tête éventée qui s'effarouche au moindre bruit. Mais Bibarrambla ne descend pas. C'est pourtant l'heure de son goûter.

MENCIA, revenant.

Des lettres pour le capitaine !

PAVONE.

Ah ! (Bibarrambla paraît sur le seuil de l'auberge.)

MENCIA.

Oh ! pour un capitaine affairé, c'en est un. (Montrant l'une des deux lettres qu'elle tient à la main.) Celle-ci vient d'Atmenaz, en Valence... et cette autre, de plus loin encore, de Vélez-de-Gomère, dans le royaume de Fez.

PAVONE, à part.

Des lettres d'anciennes maîtresses, peut-être ! (Haut.) Donne, j'vais les lui porter.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, BIBARRAMBLA, puis JEAN DE HORNES, en pèlerin.

BIBARRAMBLA, prenant les lettres.

Heureux de vous éviter cette peine !

PAVONE, à Mencia.

Laisse-nous.

MENCIA, à part.

Elle va le quereller !... Oh ! si je voulais parler, comme on gloserait aux environs. (Elle sort.)

BIBARRAMBLA, à part, après avoir lu.

Enfin !

PAVONE, à part.

Il soupire !... ce doit être des billets doux. (Haut, en essayant de prendre les lettres.) Peut-on voir ?

BIBARRAMBLA, retirant sa main.

Voir ?

PAVONE.

Non, n'est-ce pas ?... je comprends, des messages d'amour.

BIBARRAMBLA.

Aveugle jalousie !... On m'annonce l'arrivée de deux amis.

PAVONE.

Qu'on vous expédie de Valence et de Vélez-de-Gomère ?...

BIBARRAMBLA.

Pourquoi non ?

PAVONE.

Vous êtes un monstre!

BIBARRAMBLA.

Je te jure...

PAVONE.

Montrez-moi ces lettres, ce serait moins long ?...

BIBARRAMBLA.

Voyons... comprends donc...

PAVONE.

Je comprendrai mieux quand j'aurai lu ?...

BIBARRAMBLA.

Ce secret ne m'appartient pas.

PAVONE.

Je suis discrète!

BIBARRAMBLA.

Je suis homme d'honneur avant tout. (Il met les lettres dans sa poche.)

PAVONE, pleurant.

Ah! vous me rendez bien malheureuse!

BIBARRAMBLA.

Bon! elle pleure!... Ma bien-aimée!...

PAVONE.

Laissez-moi!

BIBARRAMBLA.

Ange de ma vie!...

PAVONE, brusquement.

Ah! on m'en a dit de belles sur votre compte. Du reste, j'avais cela sur le cœur! Vous avez fait autrefois beaucoup de peine à une pauvre femme, à ce qu'il paraît?... Vous avez donc eu des maitresses?

BIBARRAMBLA, révolté.

Des maitresses!... moi!... je ne me suis jamais occupé que de toi.

PAVONE.

Je ne suis pas votre dupe, vous avez voulu embrasser la voisine ce matin.

BIBARRAMBLA.

Je pensais à toi.

PAVONE.

Et vous avez pu me dire un instant après que vous m'aimiez ?

BIBARRAMBLA.

Je pensais à el...

PAVONE.

Comment ?

BIBARRAMBLA, vivement.

A toi !

PAVONE.

C'est heureux.} Enfin, cette femme, cette femme malheureuse, qu'est-ce que c'est ?

BIBARRAMBLA.

On m'a calomnié.

PAVONE.

Elle avait deux enfants... Vous avez donc des enfants ?

BIBARRAMBLA.

Oh !... Je n'ai que moi, Pavone.

PAVONE.

Vous ne me ferez pas rire.

BIBARRAMBLA.

Écoute...

PAVONE.

Du tout !

BIBARRAMBLA.

Je suis prêt à t'épouser ?

PAVONE.

Toi ?

BIBARRAMBLA.

En personne !... mais plus de questions !..

PAVONE.

Je serai ta femme ?

BIBARRAMBLA.

Ma petite femme... mais le passé ?...

PAVONE.

Mort et enterré!

BIBARRAMBLA.

A tout jamais?...

PAVONE.

A tout jamais!

BIBARRAMBLA.

Tu seras baronne de Bibarrambla. (A part.) A la guerre comme à la guerre, j'aurai menti pour la première fois.

PAVONE.

Mais je veux être maîtresse chez moi?...

BIBARRAMBLA.

Tu le seras:

PAVONE.

Oh! je m'entends; tu as quelqu'un dans ta vie, qu'on ne voit pas, et qui te mène par le nez.

BIBARRAMBLA.

Par le nez!... l'expression est vive.

PAVONE.

Pourrais-tu le nier?... Mais il y a trois jours encore, un pèlerin...

BIBARRAMBLA.

Un service qu'il me demandait.

PAVONE.

Et vous vous êtes sauvé au plus vite pour pouvoir le lui rendre. Je le vois encore...

BIBARRAMBLA.

Une belle barbe blanche...

PAVONE.

La capuche sur le nez... (Un pèlerin paraît dans le fond et se dirige vers Bibarrambla.)

BIBARRAMBLA, continuant.

Il me touche sur l'épaule... (Le pèlerin lui touche l'épaule en se retournant.) Je me retourne... (Le pèlerin lui remet un papier) stupéfait, je te montre un billet qu'il m'avait glissé entre les doigts. (Il lui montre la lettre du pèlerin.)



PAVONE.

Vous l'avez conservé?...

BIBARRAMBLA, montrant le pèlerin.

Hélas!

PAVONE.

Encore!... (A part.) Mais il est donc d'une confrérie!

BIBARRAMBLA, après avoir lu.

Rassure-toi, je te reste, on me prie de ne pas bouger. Mes deux amis repartiront dès leur arrivée. As-tu des chevaux?

PAVONE, sèchement.

J'ai quatre mules.

BIBARRAMBLA.

Combien de bonnes?

PAVONE.

Huit, car chacune en vaut deux.

BIBARRAMBLA.

Ta mauvaise humeur ne te fait pas perdre la tête au moins. Je les prends.

PAVONE.

Pour aller où?

BIBARRAMBLA.

Ma chère, voilà une question de trop.

PAVONE.

On peut me tuer mes bêtes. (Le pèlerin donne une bourse à Bibarrambla.)

BIBARRAMBLA, remettant la bourse à Pavone.

On te les paye d'avance.

PAVONE.

Je n'ai plus rien à dire. Je vais donner des ordres. (Elle sort. Le pèlerin laisse tomber son capuchon, c'est Jean de Hornes.)

## SCÈNE VIII

BIBARRAMBLA, JEAN DE HORNES.

BIBARRAMBLA.

Toi?... sous ce déguisement?... serais-tu en danger?

JEAN DE HORNES.

Non... je m'entoure de mystère, moins pour moi que pour lui que je viens chercher. Nous sommes bien seuls?...

BIBARRAMBLA.

Parfaitement. Tu devais m'attendre à Flessingue où j'avais à te ramener tes fils; pourquoi en es-tu parti?

JEAN DE HORNES.

Demande au lion pourquoi il sort de sa tanière en entendant de certains bruits dans l'air.

BIBARRAMBLA.

Tu ne sais donc pas ce qui se passe? Le comte de Hornes, ton parent, et le comte d'Egmont...

JEAN DE HORNES.

Sont arrêtés.

BIBARRAMBLA.

Et le baron de Montigny...

JEAN DE HORNES.

A été jeté dans les cachots de Simancas.

BIBARRAMBLA.

Eh bien?

JEAN DE HORNES.

Et leurs têtes tomberont si elles sont encore à cette heure sur leurs épaules, et les Flandres saignent sous la main de Philippe, et le fer, le feu, la corde fonctionnent là-bas où les bourreaux ont plus de besogne que les soldats... Oui, je sais tout cela, et c'est parce que je le sais que je suis venu.

BIBARRAMBLA.

Imprudent!

JEAN DE HORNES.

Tu vois devant toi l'envoyé secret des révoltés flamands.

BIBARRAMBLA.

Vers qui?

JEAN DE HORNES.

Tu es bien sûr de cette hôtellerie, n'est-ce pas?

BIBARRAMBLA.

Oui...

JEAN DE HORNES.

Vers don Carlos!

BIBARRAMBLA.

Qu'oses-tu espérer?

JEAN DE HORNES.

L'impossible, j'en conviens. Mais l'impossible pour l'homme est la chose coutumière de Dieu. Ah ! si le fils pouvait être le châtiment du père... si don Carlos pouvait venger le monde de Philippe II. Pourquoi pas, d'ailleurs ? Don Carlos n'est-il pas persécuté ? Son père ne l'a-t-il pas écarté de son cœur ? Ne le hait-il pas enfin ?... Où est donc l'impossible alors ? .. Qui peut sonder l'impénétrable justice du destin !... Si Dieu ne voulait pas châtier le père par le fils, aurait-il pétri leurs cœurs de sentiments opposés ?... Il donne à l'aigle l'aiglon, à la lionne le lionceau, et à Philippe II don Carlos, l'ange au bourreau, la clémence à la cruauté, la loyauté à la ruse, l'amour de la liberté à la passion de la tyrannie... Non, non !... Dieu sait ce qu'il fait quand il permet à la nature de s'égarer. S'il a tiré du même sang ces deux étrangers, renfermé sous le même toit ces deux ennemis, rivé à la même chaîne ces deux forçats qui se repoussent, c'est qu'il condamne Philippe dans son œuvre, c'est qu'il lui attache d'avance un justicier à l'âme pour venger l'humanité persécutée !...

BIBARRAMBLA.

Tu m'effrayes !

JEAN DE HORNES.

Je ne dissimule pas le péril que j'apporte avec moi, tu peux éviter ma destinée.

BIBARRAMBLA.

Voilà des paroles qu'un homme de cœur ne devrait jamais rencontrer.

JEAN DE HORNES, lui tendant la main.

Quand il parle à un homme comme toi, tu as raison. — Et mes fils ?

BIBARRAMBLA.

Ils sont en route, ils seront ici avant une heure. Les deux frères s'embrasseront aujourd'hui pour la première fois.

JEAN DE HORNES.

Et ils connaîtront leur père !

BIBARRAMBLA, tristement.

Leur vrai père, oui.

JEAN DE HORNES.

Voilà douze ans que je ne les ai vus.

BIBARRAMBLA.

Et voilà douze ans qu'on croit à Valence que Juliano est mon fils et à Vélez-de-Gomère que je suis le père de Fernan. Je m'étais habitué à ces doux noms. Je vais être forcé de leur dire que je ne suis pour eux qu'un étranger.

JEAN DE HORNES.

S'ils sont dignes de moi, et je l'espère, ami, mon premier baiser rachètera le passé. Ils auront un nom, une fortune, la place à laquelle ils ont droit. Mais si le sang de leur mère parle trop haut en eux...

BIBARRAMBLA.

Eh bien ?

JEAN DE HORNES.

Ce seront deux aventuriers de plus.

BIBARRAMBLA.

Je suis tranquille.

JEAN DE HORNES.

Ah! merci! — Sont-ils beaux?...

BIBARRAMBLA.

Ah! certes!... beaux... (En souriant.) comme moi.

JEAN DE HORNES.

Braves?

BIBARRAMBLA.

Comme ton épée!

JEAN DE HORNES.

Tu n'as jamais entendu parler de leur mère?

BIBARRAMBLA.

Jamais.

JEAN DE HORNES.

Elle les croit morts et elle ne m'a jamais demandé où était leur tombe pour y apporter une fleur!... De quel boue est-elle donc pétrie?... Et moi, pendant douze ans, que le remords a torturé, moi qui m'échappais dans l'exil pour éviter ses larmes; qui disparaissais dans l'oubli pour fuir son désespoir!... oh! pauvre sot.  
(Pavone revient.)

## SCÈNE IX

LES MÊMES, PAVONE.

PAVONE.

Les mules sont prêtes.

BIBARRAMBLA, à Jean de Hornes.

Montons dans ma chambre. (Bas à Pavone, en lui jetant un baiser.)  
Trésor de beauté!... (Ils sortent.)

## SCÈNE X

PAVONE, puis BELFERADA.

PAVONE, seule.

Est-il charmant!... Un homme, du reste, était nécessaire  
dans la maison. J'ai moins peur la nuit.

BELFERADA, entre la jupe relevée et remplie de fleurs.

Me voilà!

PAVONE.

Tu as été longue!

BELFERADA, montrant ses fleurs.

Mais regarde aussi... un vrai pillage! (Elle s'assied et fait un bouquet. Pavone lui passe les fleurs après les avoir préparées.)

BELFERADA.

Je suis allée jusqu'aux ruines d'Andarax. La dame d'Aceça y  
était.

PAVONE.

Ah!

BELFERADA.

Elle faisait sa tournée. Si tu veux, nous irons ce soir lui porter  
ce que nous destinons à ses orphelins?

PAVONE.

Et de là, nous nous rendrons à Gétafe pour voir passer la  
châsse de saint Eugène... Qu'en dis-tu?

BELFERADA.

Je le veux bien.

PAVONE.

On dit que ce sera superbe. La chasse contient le vrai corps du saint. C'est un cadeau de roi de France.

BELFERADA.

Oui, de Charles IX.

PAVONE.

Je vous demande un peu s'il n'aurait pas mieux fait d'envoyer une jolie robe à la reine.

BELFERADA, refusant la fleur qu'elle lui présente.

Non, une autre!

PAVONE.

La reine sera à Gétafe, nous la verrons en même temps.

BELFERADA.

La reine?

PAVONE.

Et toute la cour.

BELFERADA.

Moins le roi, cependant, qui est parti pour Tolède.

PAVONE.

Et moins don Carlos qui évite la cour. Tu connais le prince?

BELFERADA.

Je ne l'ai jamais vu. Toutes les fois que j'ai été au palais il était en voyage ou souffrant.

PAVONE.

On dit qu'il est colère. Il a donné un jour un soufflet à Judas Tadeo presque en présence du roi. Quand il a été malade à Alcalá, tu sais, Alcalá de Hénarès? il s'était engagé, en cas de guérison, à offrir à Notre-Dame-de-Monserrate quatre fois son poids en or et sept fois son poids en argent... et il ne pesait pas lourd, à ce qu'il paraît : trois arrobes et une livre. Il a guéri, et le roi a refusé d'accomplir son vœu. Le roi n'aime donc pas son fils?

BELFERADA.

Je n'en sais rien.

PAVONE, frissonnant.

Oh! le roi... Je suis comme Mencia, rien que d'en parler, il

me vient de la chair de poule. N'a-t-il pas voulu te mettre en religion?...

BELFERADA.

Oui, au couvent de Belen. Mais je me suis vite sauvée. Je cours encore. (Elle se lève.)

PAVONE.

Je te crois. Tu te serais plutôt jeter dans les bras du jeune homme d'Almenar.

BELFERADA.

Quel jeune homme ?

PAVONE.

Douce ville qu'Almenar!... un peu loin d'ici, mais le cœur rapproche les distances.

BELFERADA.

Tu es railleuse ce matin.

PAVONE.

Nous y étions en pèlerinage. Je n'avais pas encore hérité. Ce jeune homme est la première personne à qui tu t'es adressée, t'en souviens-tu ?

BELFERADA.

De ce qu'on parle à un étranger...

PAVONE.

Il se nommait Juliano... un joli nom; plus vingt ans et de beaux yeux. Comme il te regardait, hein?...

BELFERADA.

Mais ce n'est pas une raison, Pavone...

PAVONE.

Vous vous êtes rencontrés le lendemain dans une église.

BELFERADA.

Ose dire que ce n'était point par hasard ?

PAVONE.

Il était adossé à l'un des piliers, semblait se recueillir, et te regardait en dessous.

BELFERADA.

Tu as seule vu cela.

PAVONE.

Une dernière fois enfin...

BELFERADA.

Oh! il nous tournait le dos, tu ne diras pas qu'il avait les yeux sur moi, au moins?

PAVONE.

Oh! non... c'était toi, cette fois, qui le regardais.

BELFERADA.

Méchante!

PAVONE.

Trois rencontres, deux de trop, si tu dois l'aimer.

BELFERADA.

Cela ne sera pas, je ne veux pas que cela soit!

PAVONE.

Tiens, tiens, le cavalier noir lui a déjà fait tant de tort dans ton esprit?... Il ne me plairait pourtant pas, à moi.

BELFERADA.

N'en dis pas de mal, il a l'air si malheureux.

PAVONE.

Oh! si c'est de la pitié!...

BELFERADA.

Je me sens attirée vers lui par la tristesse même qui l'entoure.

PAVONE.

Il ne t'a jamais dit son nom?

BELFERADA.

Jamais! il m'a suivi un soir après vêpres. Il m'aborde chaque jour inquiet, sombre, désespéré même, mais le calme de ma conscience gagne bientôt la sienne et il s'en retourne souvent consolé. C'est une âme troublée. On dirait un aigle dans une cage d'osier, trop étroite pour ses ailes, trop humble pour ses regards qui cherchent le soleil (Don Carlos a reparu au fond.)

PAVONE.

Iras-tu au prochain auto-da-fé? (Mouvement de don Carlos.)

## SCÈNE XI

LES MÊMES, DON CARLOS.

BELFERADA.

Ah! tais-toi!... Comment, tu oserais?...



PAVONE.

Je suis bonne catholique. Je dis que l'hérésie gagne déjà l'Espagne et que la sainte Inquisition...

DON CARLOS, d'une voix fiévreuse.

Sainte inquisition, saint échafaud, saint bûcher... ne t'arrête pas en chemin!

PAVONE, à part.

Le cavalier noir!

DON CARLOS.

Le bourreau n'a que faire aux choses de l'âme. Dieu voit ce que nous pensons, il suffit.

PAVONE.

Voulez-vous bien vous taire!... Mais le saint-office a une main et des oreilles partout. Au dernier auto-da-fé j'ai vu sous le san benito un homme qui n'avait pas tant dit que vous.

DON CARLOS.

C'est bien, c'est bien!...

PAVONE.

On lui a fait grâce du feu avec peine. Quant aux autres...

DON CARLOS.

Les autres ont été brûlés, consumés, réduits en cendres!... Où sont allées leurs âmes, le sais-tu?... (A Belferada.) Au nom du ciel, dites à cette femme de se taire!

BELFERADA, à Pavone.

Retire-toi!

PAVONE.

Où allons-nous, si on a pitié des hérétiques maintenant!  
(Elle sort.)

## SCÈNE XII

BELFERADA, DON CARLOS.

BELFERADA.

Calmez-vous.

DON CARLOS.

Je suis chrétien, je suis bon catholique, croyez-le bien!

BELFERADA.

Elle n'a pas mauvais cœur.

DON CARLOS.

Ah! ces pauvres gens qu'on livre au feu parce qu'ils ne pensent pas comme nous!... Vous n'avez jamais vu cela, n'est-ce pas?

BELFERADA.

J'en serais morte!

DON CARLOS.

Non, on vit. L'homme est ainsi fait. On en garde une vision terrible, voilà tout. On tremble la fièvre comme moi; on devient fou comme j'ai failli l'être; mais on vit. Comment une femme ose-t-elle parler de cela!... Ah! les malheureux qui se lamentent sur le bûcher... qui se tordent dans le feu... qui agitent leurs bras consumés à travers les flammes... Si je suis si pâle, c'est de cela, Belferada!

BELFERADA.

Oh! taisez-vous!

DON CARLOS.

On portait derrière Caçalla et ses frères les ossements de leur mère, dona Leonora de Vivero, qu'on avait arrachés de la tombe pour les livrer aux flammes avec eux. Vingt autres suivaient. Tout cela éclairé de lueurs sinistres. On eut dit des damnés, et c'étaient des hommes; les clameurs féroces de la foule se mêlaient aux imprécations du bûcher, c'était horrible!... j'y suis resté dix heures. Sont-ce des choses à montrer aux enfants, dites?... Votre père ne vous y a pas contrainte, vous, votre père n'a pas attaché ce monstrueux souvenir à votre enfance, votre père a eu pitié de vous, votre père vous aime, vous n'êtes pas la fille de Philippe II!

BELFERADA.

Qui êtes-vous donc?

DON CARLOS.

Qui je suis?... Tu ne me devines pas à mes souffrances?... Eh bien, descends au fond de ce royaume... cherche parmi les plus misérables un être aussi déshérité que moi... cherche un corps aussi frêle... cherche un cœur aussi découragé... Si tu ne le trouves pas; c'est que je suis don Carlos, c'est que je suis le fils du roi!

BELFERADA, tombant à ses pieds.

L'Infant!

DON CARLOS.

Oh! relève-toi!... Oui, l'Infant!... Et sais-tu ce que c'est que d'être l'Infant d'Espagne?... C'est être le fils de Philippe II; c'est avoir un visage de marbre qui vous regarde, des lèvres blêmes qui vous sourient; un cœur éteint, des yeux éteints qui vous épient. On étouffe. C'est un geôlier. On vit parmi des moines, votre chambre est un tombeau, on se sent enseveli, les amis qu'on vous laisse vous trahissent, vos laquais sont des espions. La reine elle-même est suspecte. Pauvre femme!... je suis encore plus à plaindre. Ma mère est morte en me donnant le jour. personne ne m'aime, mon père me hait, oh! plains-moi... plains-moi!...

BELFERADA.

Voyons, Altesse!...

DON CARLOS.

Oui, Altesse!... J'ai trouvé!... en naissant, dans mon berceau ou à mes pieds, les royaumes des Espagnes, les seigneuries d'Italie, de Flandre, les îles de la Méditerranée et les terres fermes de la mer Océane... Et, quand Dieu m'atout donné, il permet à la nature marâtre de me marchander ma chair, et mon sang!... Cet homme qui doit porter un monde, regarde-le, Belferada! Débile et grêle; ses muscles sont usés. Implacable moquerie du sort!... S'il faut des géants pour régner, pourquoi ce nain sur les marches du trône?... Si j'avais l'âme de mon aïeul, mon père m'aimerait, il continuerait son ambition en moi. Mais non, j'aime mieux sa haine; il se rapetisse ainsi à ma taille. Charles-Quint foudroyait, Philippe II étouffe; Charles-Quint flamboyait, Philippe II est lugubre, voilà tout!

BELFERADA.

Au nom du ciel, Votre Altesse, parlez moins haut!

DON CARLOS.

Tu vois, tu trembles. Devrait-on trembler pour le fils qui parle de son père?

BELFERADA.

Monseigneur!...

DON CARLOS.

Un père?... non, un roi. Parler mal du roi, c'est un crime. Si quelqu'un nous écoutait, dis-le vite... Aussi vrai que Dieu est Dieu et que le misérable me dénoncerait, je le tuerais!

BELFERADA.

Non, nous sommes seuls !

DON CARLOS.

Je souffre !... (Pause.) Vous ne m'aimez donc jamais, Belferada ?

BELFERADA.

S'il fallait donner ma vie pour vous, je n'hésiterais pas, monseigneur.

DON CARLOS.

Mais, vous ne pouvez m'aimer ?

BELFERADA.

Monseigneur !...

DON CARLOS.

Vous n'aimez personne, au moins ?

BELFERADA.

Personne !

DON CARLOS.

C'est toujours cela !... (Après une pause.) Je suis donc bien laid ?

BELFERADA.

Votre œil s'enflamme, vous allez vous fâcher.

DON CARLOS.

Non !... je me ferai un bonheur de votre pitié. Mon père vous eût ordonné de l'aimer, lui. Ah ! c'est ainsi, sa fantaisie d'abord. (Se jetant aux pieds de Belferada.) Ah ! n'aimez personne, Belferada, vous me tueriez !...

BELFERADA.

On peut venir, relevez-vous !

DON CARLOS.

Jurez-le-moi ?...

BELFERADA.

Monseigneur...

DON CARLOS.

Non, pas avant.

BELFERADA.

On approche... je vous le jure... Relevez-vous... relevez-vous !...

MENCIA, au dehors.

As-tu vu Pavone ?

UNE VOIX.

Non !

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, MENCIA, puis PAVONE.

MENCIA.

Oh ! pardon !... Vous n'avez pas vu, Pavone ?

BELFERADA :

Elle doit être chez elle.

PAVONE, arrivant.

Me voilà. (A Belferada.) Tu vas sortir ?

BELFERADA.

Je vais faire bénir mon bouquet. (Bas à don Carlos.) Si monseigneur le permet?...

DON CARLOS.

Je vous accompagnerai.

BELFERADA.

L'église est assez loin, j'y resterai quelques temps, j'ai à dire mes prières.

DON CARLOS.

J'attendrai. (Ils sortent.)

## SCÈNE XIV

MENCIA, PAVONE.

MENCIA, les suivant des yeux.

Tous les deux !... Eh bien !... ça va faire joliment jaser le village.

PAVONE.

Que me voulais-tu ?

MENCIA.

Ah ! c'est vrai !... Eh bien !... voilà que je l'ai oubliée... (se rappelant.) Ah ! non !... (Lui donnant une lettre.) C'est encore une lettre pour le capitaine. (Elle remonte.)

PAVONE, décachetant la lettre.

Oh ! pour cette fois ! (Après y avoir jeté les yeux.) Une note à payer !

MENCIA, regardant la cantonade.

Ah! des cavaliers qui arrivent à toute bride... et des deux côtés encore !

PAVONE.

Les amis du capitaine sans doute. (Entre Juliano et un écuyer d'un côté, et de l'autre un écuyer et Fernan.)

## SCÈNE XV

LES MÊMES, JULIANO, FERNAN, LES ÉCUYERS.

JULIANO.

L'hôtellerie des Vignes ?

MENCIA.

C'est ici, seigneur cavalier.

FERNAN.

Nous sommes à l'hôtellerie des Vignes ?

PAVONE.

Pour vous servir. (A part.) Prévenons Bibarrambla. (Elle entre dans l'auberge.)

FREMIER ÉCUYER, bas à Juliano en lui remettant une moitié de sequin.

Vous suivrez l'homme qui vous remettra l'autre moitié de ce sequin.

DEUXIÈME ÉCUYER, bas à Fernan en lui remettant aussi une moitié de sequin.

La personne qui vous remettra la seconde moitié de cette pièce d'or, vous la suivrez. (Les deux écuyers sortent chacun de son côté.)

JULIANO, à part, en regardant sa moitié de sequin.

Une pièce d'or coupée en deux...

FERNAN, de même.

Cette moitié de sequin...

JULIANO.

Je n'ai pas besoin de comprendre !

FERNAN.

Va pour le mystère !

JULIANO, frappant sur la table avec sa cravache.

Holà, quelqu'un !

FERNAN, de même.

Quelqu'un !

MENCIA, s'approchant.

Me voilà, messeigneurs.

FERNAN.

Vite, mon cheval à l'écurie.

JULIANO.

Le mien, d'abord.

FERNAN, se retournant.

D'abord?... et de quel droit ?

JULIANO, avec hauteur.

Hein ?

MENCIA.

Oh! vous vous fâchiez en pure perte, je n'aurai aucune préférence. (A part.) Pas de barbe au menton et la tête déjà si près du bonnet... ça fera de beaux cavaliers... (Elle sort.)

## SCÈNE XVI

JULIANO, FERNAN.

FERNAN.

L'arrogance messied à de jeunes hommes comme nous. Prenez ce conseil en passant, monsieur.

JULIANO.

Je ne ramasse jamais, monsieur ; je porte une épée parce qu'on me croit digne de m'en servir.

FERNAN.

Vous êtes hautain.

JULIANO.

Comme le roi.

FERNAN.

Si vous étiez roi, que feriez-vous donc ?

JULIANO.

Je serais modeste.

FERNAN.

Voilà un mot qui vous ramène mon estime. Quel âge avez-vous ?

JULIANO, sèchement.]

Vingt et un ans.

FERNAN.

Tiens, j'ai accompli aujourd'hui ma vingt et unième année.

JULIANO.

Moi de même.

FERNAN.

Bah !

JULIANO.

C'est étrange!... le même âge... le même costume... et presque la même façon de voyager?

FERNAN.

On m'a remis une moitié de sequin, il serait singulier que vous eussiez l'autre.

JULIANO.

Voyons!... (Ils cherchent à ajuster [les deux] moitiés de sequin.) Ce n'est pas cela!

FERNAN.

Tant pis!

JULIANO.

Pourquoi ?

FERNAN.

Vous m'auriez peut-être appris le nom de ma mère.

JULIANO.

Vous l'ignorez?... Nous avons encore ce point de ressemblance.

FERNAN.

Votre mère vous est inconnue!

JULIANO.

A peu près.

FERNAN.

Vous l'avez vue?

JULIANO.

Il y a longtemps.

FERNAN.

Vous en souvenez-vous?...



JULIANO.

Oh! oui! Elle était bien belle. Elle avait de l'or dans les cheveux. Je la reconnaîtrais à sa beauté surtout.

FERNAN.

La mienne m'apparaît, à moi, comme une ombre vague à travers des nuages. Elle se montre quand j'y pense le moins et se dérobe dès que je veux me souvenir.

JULIANO.

J'ai éprouvé cela aussi. Tenez, comme c'est bizarre, je me souviens pour la première fois que j'avais un compagnon d'enfance.

FERNAN.

Moi aussi!... Un frère sans doute?

JULIANO.

On ne nous aurait pas séparés.

FERNAN.

Il est mort peut-être?

JULIANO.

Je n'ai jamais vu de maison en deuil.

FERNAN,

Ni moi non plus!

JULIANO.

Je pourrai donc un jour le revoir?

FERNAN.

Pourquoi l'appeler puisque je suis là?

JULIANO.

Vous?

FERNAN.

Vous ne me voulez pas pour ami?

JULIANO.

Je ne dis pas cela.

FERNAN.

Ce compagnon que vous regrettez, supposez que ce soit moi : je me sens disposé à vous aimer comme un frère et à mourir pour vous s'il le fallait?

JULIANO.

Les paroles que vous dites, je les avais sur les lèvres, vos

sentiments, je les sens dans mon cœur!... Comment vous nommez-vous ?

FERNAN.

Fernan.

JULIANO.

Mon nom est Juliano. (Lui tendant la main.) Nous sommes amis désormais.

FERNAN.

Vous m'appellerez frère, et si jamais je deviens indigne de ce nom sacré, vous me chasserez ?...

JULIANO.

J'atteste Dieu qu'il faudra m'atteindre pour te frapper !

FERNAN.

Je le jure aussi !

JULIANO.

Unis et liés à jamais !

FERNAN.

A jamais ! (Depuis un instant Bibarrambla est en scène.)

## SCÈNE XVII

LES MÊMES, BIBARRAMBLA.

‡ BIBARRAMBLA.

Les braves enfants !

JULIANO et FERNAN, se retournant.

Ah ! mon père !...

JULIANO.

Votre père ?

FERNAN.

Ton père ?...

JULIANO.

Nous sommes donc frères ?

FERNAN.

Ah ! Dieu est bon ! (Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre et restent embrassés.)

BIBARRAMBLA.

Oui, vous êtes frères et vos âmes s'étaient devinées !

TOUS LES DEUX, l'embrassant.

Oh ! cher père !

BIBARRAMBLA, suffoqué par son émotion.

Oh ! pour cela, c'est autre chose, mes enfants... Je l'aurais bien voulu. . j'aurais été si fier de vous... mais... vous ne m'en aimerez pas moins, n'est-ce pas?... Enfin, je ne suis pas votre père...

TOUS LES DEUX.

Comment ?...

BIBARRAMBLA.

Comment?... Votre père est là, il va vous le dire.

TOUS LES DEUX.

Ici ?

BIBARRAMBLA.

Il vous attend.

TOUS LES DEUX.

Pourquoi n'est-il pas dans nos bras ?

BIBARRAMBLA.

Parbleu, il ne demande que cela, venez, venez!... (Ils vont pour sortir, Belferada et don Carlos entrent suivi de Mencia qui les épie.)

## SCÈNE XVIII

LES MÊMES, BELFERADA, DON CARLOS.

JULIANO, à part.

Belferada !

BELFERADA, à part.

Juliano !

JULIANO, à part.

Au bras d'un homme !...

BELFERADA, à part.

Que va-t-il penser ?

DON CARLOS, à part.

Ils ont pâli tous deux !

BIBARRAMBLA, à part.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MENCIA, à part.

Tiens ! tiens ! tiens !

FERNAN, bas à Juliano.

Tu connais cette jeune fille ?

JULIANO.

Je l'aime !

DON CARLOS, bas à Belferada.

Vous connaissez ce jeune homme ?

BELFERADA.

Très-peu.

DON CARLOS.

Vous êtes émue pourtant ?

BELFERADA.

Son Altesse se trompe..(A part.) Ah ! j'étouffe ! (Elle entre dans le pavillon.)

JULIANO, à part.

Elle ne m'a même pas regardé !

BIBARRAMBLA, à part.

Il y a de l'amour sous jeu.

JULIANO, à Fernan.

Viens, frère !

BIBARRAMBLA, à Mencia.

Monte-nous à boire !

MENCIA.

Où, capitaine ! (Ils entrent dans l'auberge, Judas Tadoo paraît au fond, don Carlos est profondément absorbé.)

## SCÈNE XIX

DON CARLOS, MENCIA, JUDAS TADEO.

MENCIA, se ravisant.

Ah ! le vin qu'il préfère est dans le pavillon.

JUDAS TADEO, l'arrêtant à voix basse.

Attends, je vais te le chercher. (Il entre dans le pavillon.)

MENCIA, à part.

Il fait mon service maintenant... et sans demander de gages?... Ah! s'il n'était pas de la maison du roi... c'est tout de même bien drôle. (Tadeo revient portant un plateau chargé de flacons.)

JUDAS TADEO, donnant le plateau à Mencia.

Prends. Rien n'y manque, pas même de l'orangeade.

MENCIA.

Merci, monseigneur.

JUDAS TADEO.

Tu viendras me retrouver dans deux heures aux ruines d'Andarax, j'aurai à te parler.

MENCIA.

Dans deux heures?... mais je veux aller voir passer le cortège de saint Eugène, moi?...

JUDAS TADEO.

Tu y seras toute portée ; les reliques du saint traverseront l'ancien couvent pour se rendre à Gétafe.

MENCIA.

Mais...

JUDAS TADEO.

Dans deux heures.

MENCIA.

Bien, monseigneur. (Elle entre dans l'auberge.)

JUDAS TADEO, à part.

Dans chaque flacon deux ou trois gouttes d'un certain élixir... ils s'endormiront... et des hommes endormis se laissent fouiller sans résistance. Ah! si l'on m'avait dit vrai; si Jean de Hornes avait sur lui l'acte des Douze!... (Il se retourne et aperçoit don Carlos.) Quel est cet homme?

DON CARLOS, s'asseyant.

Ils s'aiment!...

JUDAS TADEO.

Don Carlos!... quand je pense que cet homme a osé... un soufflet!... à moi!... Ah! s'il n'était pas l'Infant d'Espagne!... Silence! (Il sort.)

## SCÈNE XX

DON CARLOS, seul.

Ils s'aiment ! personne ne m'aimera donc jamais, moi ?... Non, on évite ma tendresse, on me rejette sans cesse mon cœur que les tentations de l'orgueil trouvent inoccupé. Leur indifférence me rendra méchant, vous verrez !... Oh ! cette Belferada ! — On ne me craint même pas. J'ai du sang des Habsbourg pourtant ; cette race hautaine n'a pas dégénéré en moi ; j'ai pour aïeul Charles-Quint, si ma volonté parlait, le monde tremblerait ! (Jean de Hornes est en scène depuis un moment.)

## SCÈNE XXI

DON CARLOS, JEAN DE HORNES.

JEAN DE HORNES.

Il applaudirait !

DON CARLOS.

On m'écoutait !... un traître peut-être !

JEAN DE HORNES.

Le plus dévoué de vos serviteurs !

DON CARLOS.

Jean de Hornes !

JEAN DE HORNES.

Non, monseigneur, l'envoyé des Flandres qui n'espèrent qu'en vous !

DON CARLOS.

Ne me parlez plus de cela !

JEAN DE HORNES.

Elles tendent leurs bras suppliants vers vous... Ah ! sauvez les Flandres, monseigneur, sauvez-les ?...

DON CARLOS.

Je suis le fils de l'homme qui les a condamnées.

JEAN DE HORNES.

Son fils ?... levez les mains vers le ciel et dites : « J'accepte cet héritage sanglant, » je vous croirai...

DON CARLOS.

Vous feriez de moi un rebelle.

JEAN DE HORNES.

Non, un libérateur!

DON CARLOS.

Un parricide!

JEAN DE HORNES.

Ce n'est pas Philippe II, c'est le duc d'Albe qui est là-bas. Tout un peuple vous appelle. Vous affranchiriez avec lui la conscience humaine. Délivrée par vous, elle serait invincible. Elle est déjà une force; voyez plutôt : après Luther, des multitudes de penseurs; après Calvin, des légions; avec les Flandres, de toutes parts la conscience de l'humanité violée se soulève. L'idée survit à la mort; le canon ne tue que les hommes; Dieu est contre les tyrans. Vous êtes appelé à une gloire plus impérisable que celle de Charles-Quint. Les peuples affranchis seront aux pieds de leur sauveur; ils le béniront; cet homme aimé, cet élu peut être vous?...

DON CARLOS.

Ah! pourquoi suis-je son fils?...

JEAN DE HORNES.

« Pourquoi suis-je son père? » Philippe a dû souvent se le dire, car vous n'êtes que le fils de sa chair. Qu'a-t-il répondu à don Carlos de Sesse que l'on conduisait au bûcher?... « Si mon fils vous ressemblait, j'apporterais moi-même le bois pour le brûler... »

DON CARLOS.

J'étais présent, je l'ai entendu...

JEAN DE HORNES.

Et don Carlos de Sesse, en matière de foi, pensait comme Votre Altesse!

DON CARLOS.

Je le sais.

JEAN DE HORNES.

Vous n'avez pu réprimer un mouvement d'horreur, c'était trop.

DON CARLOS.

C'est vrai!

JEAN DE HORNES.

Votre émotion vous dénonçait : votre pitié était un crime.

DON CARLOS.

Je l'ai senti !

JEAN DE HORNES.

Qu'attendez-vous ?

DON CARLOS.

Le roi m'a serré le lendemain dans ses bras, son cœur ne battait plus.

JEAN DE HORNES.

Il a fait de votre fiancée sa femme.

DON CARLOS.

Oui.

JEAN DE HORNES.

Il n'aime que sa fille, vous ne régnerez pas.

DON CARLOS.

Il me tuerait ?

JEAN DE HORNES.

Il n'y songe pas s'il le dit.

DON CARLOS.

Je dormais un jour sur un banc dans les jardins d'Aranjuez. J'étouffais dans mon sommeil, comme si une main pesait sur ma poitrine. J'ouvris les yeux ; Philippe était penché sur moi, il était terrible !

JEAN DE HORNES.

Au besoin, il vous ferait passer pour fou.

DON CARLOS, avec une émotion fébrile.

Il y travaille, je le sais bien !... Ah ! c'est ce que je crains !... Regardez-moi !... j'ai toute ma raison, vous l'attesterez !... ce n'est pas inutile, croyez-moi !... on prépare l'opinion en dessous. Je vous assure que demain on répétera tout haut ce qu'on balbutie tout bas aujourd'hui. Je les entends : « Pauvre jeune homme, un mal secret le dévore ; il s'en va, le pauvre prince ! » Et puis : « Mais à seize ans Philippe, son père, était investi par Charles-Quint du gouvernement des Espagnes ; don Carlos en a vingt-trois, comment n'a-t-il pas la direction des Flandres ?... — Il est fou. — Mais les cortès d'Aragon, de Catalogne et de Va-



leuce ne l'ont pas encore reconnu comme héritier présomptif, pourquoi?... — Il est fou!... — Mais on craint donc de perpétuer pour lui la race royale puisqu'on ne le marie pas? On le chasse du conseil, on l'exile du pouvoir, on le déshérite de la juste influence qui lui est due, pourquoi cela?... — Il est fou!... il est fou! »

JEAN DE HORNES.

On doit le penser.

DON CARLOS.

N'est-ce pas?... ah! les misérables!... moi, un fou! et l'on m'enfermerait peut-être!... Ah! la mort, la mort plutôt!... J'ai pris mes précautions, du reste!... j'ai des armes plein ma chambrel... Un fou!... un fou!...

JEAN DE HORNES.

Prouvez au monde par un coup de tonnerre que vous êtes bien l'héritier de Charles-Quint.

DON CARLOS.

En affranchissant les Flandres, je sauve l'Espagne; d'ailleurs où en sont nos finances, par exemple?... (A lui-même.) Ah! je suis fou!... (A Jean de Hornes.) Nos finances sont aux abois. Et nos dettes, les connaissez-vous? Nous devons aux Fugger deux millions et demi de ducats; trois millions aux factoreries d'Espagne et de Flandre, aux colporteurs forains, aux marchands de Bruges et de Séville; à la flotte des Indes confisquée quatre millions quatre cent mille ducats. Ajoutez les dépenses de la maison royale, celles des Infants, des ambassadeurs, des espions, des conseillers... Total, douze millions neuf cent quatre-vingt-dix mille ducats. J'ai l'air d'un fou, n'est-ce pas?... Et quelles sont nos ressources?... rien. Les ventes et les taxes ordinaires sont engagées; le monopole du débit des cartes à jouer vendu. Nos mines d'argent sont épuisées; l'impôt murmure; la *cruzada* seule rapporte. Bref, à cette heure, de déficit net: neuf millions six cent soixante-sept mille ducats, en vérité, c'est le raisonnement d'un fou. Et cette plaie, ce cancer, cette lèpre nous ronge, gangrène notre sang et nous tue. Mais c'est un fou qui parle! Il est dangereux le fou, il voit clair, il plaint le peuple. En prison le fou... au cachot, au cachot!

JEAN DE HORNES.

Votre Altesse l'aura bien voulu.

DON CARLOS.

Eh bien; non!... pour sauver l'Espagne, je commencerai par les Flandres, je suis des vôtres.

JEAN DE HORNES, tirant un parchemin de son pourpoint.

Voici l'acte des Douze... l'engagement suprême des Douze chefs... un acte signé par des hommes sur lesquels peut compter Votre Altesse.

DON CARLOS.

Donnez!

JEAN DE HORNES.

Votre Altesse n'en peut prendre connaissance qu'après l'avoir approuvé et signé.

DON CARLOS, avec hauteur.

Comment?

JEAN DE HORNES.

J'ai juré qu'il en serait ainsi, Altesse! (Il va à la table, prend une plume qu'il présente silencieusement à don Carlos.)

DON CARLOS.

Votre audace me plait, cet excès de prudence me rassure. Mais qui me répond de vous?

JEAN DE HORNES, appelant.

Bibarrambla!

BIBARRAMBLA, paraissant sur l'escalier de l'anberge.

Je suis à tes ordres.

JEAN DE HORNES.

Fais descendre Juliano et Fernan. (Bibarrambla rentre dans l'anberge.)

DON CARLOS.

Pas de témoignages, des preuves?

JEAN DE HORNES.

J'offre mieux que cela. (Entrent Juliano et Fernan conduits par Bibarrambla.)

## SCÈNE XXII

LES MÊMES, BIBARRAMBLA, JULIANO, FERNAN, puis MENCIA.

JEAN DE HORNES.

Voici mes fils. Celui des deux que désignera Votre Altesse signera l'acte des Douze et la suivra comme otage.

DON CARLOS.

Je serai sans pitié, prenez garde?

JEAN DE HORNES.

Je l'entends ainsi.

DON CARLOS.

Je m'explique, et retenez bien mes paroles : A la première hésitation de votre part, à l'apparence d'une trahison, la tête de l'otage tombera.

JEAN DE HORNES.

J'accepte.

DON CARLOS, désignant Juliano.

Vous!

JEAN DE HORNES, à Juliano qui va pour signer.

Tu sais à quoi tu t'exposes ?

JULIANO.

Le danger qui peut résulter d'une trahison de vous n'existe pas, mon père. (Il signe.)

DON CARLOS, après avoir signé.

Prenez l...

JEAN DE HORNES.

Son Altesse n'a pas daigné lire. Elle doit prendre connaissance des engagements qu'elle accepte et des dangers qu'elle peut courir... puis sceller de sa propre main et de ses armes l'acte des Douze... (Il lui présente l'acte ; don Carlos lit.)

BIBARRAMBLA, à Mencia qui est dans l'auberge.

Mencia!

MENCIA, de l'auberge.

Capitaine ?

BIBARRAMBLA.

Un flambeau ?...

MENCIA, de l'auberge.

Oui, capitaine!... (Arrivant avec une chandelle de cire.) Voilà... voilà!... (Bibarrambla lui fait signe de poser la lamière sur la table. Don Carlos cachète l'acte des Douze, le scelle avec son anneau, puis le remet à Jean de Hornes.)

JEAN DE HORNES, bas.

On se réunit cette nuit aux ruines d'Andarax.

DON CARLOS.

L'heure ?

JEAN DE HORNES.

Huit heures!...

DON CARLOS.

J'y seraj. (A Juliano.) Venez! (Ils sortent.)

JEAN DE HORNES, à Bibarrambla.

Eh bien ?

BIBARRAMBLA.

Parbleu, tu es le diable!

JEAN DE HORNES.

Je commence à espérer. Aux ruines d'Andarax maintenant!  
(Ils sortent.)

MENCIA, les suivant des yeux.

Aux ruines d'Andarax?... Eux aussi?... Nous y serons en compagnie, alors.

---

## ACTE DEUXIÈME

Au fond, sur le versant du coteau, les ruines d'un ancien convent de chartreux.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

JUDAS TADEO, RIOSCO, MENCIA.

Riosco est au fond ; sur le devant de la scène, Judas Tadeo et Mencia se parlant bas.

MENCIA, à part.

Pourquoi me questionne-t-il ainsi?...

JUDAS TADEO.

Eh bien?

MENCIA.

Je vous l'ai dit, ils sont partis sans avoir même effleuré les flacons des lèvres... excepté don Fernan pourtant qui a bu quelques gorgées d'orangeade... Ah!... le pèlerin a quitté l'auberge en cachant une lettre sous son pourpoint.

JUDAS TADEO, à part.

C'est l'acte des Douze !

MENCIA.

Et en disant d'un air radieux au capitaine Bibarrambla et à Fernan : « Aux ruines d'Andarax. »

JUDAS TADEO.

Aux ruines d'Andarax?... ils vont donc venir?...

MENCIA.

Ils ne doivent pas être loin.

JUDAS TADEO.

Le pèlerin ne s'est pas arrêté en chemin?

MENCIA.

Non.

JUDAS TADEO, à part.

Il a encore sur lui l'acte des Douze ! (A Mencía.) Le cavalier noir a-t-il signé la lettre ?

MENCIA.

Je ne l'ai pas vu.

JUDAS TADEO, appelant.

Riosco ! (Bas à Riosco.) Douze hommes résolus de l'autre côté des ruines !...

RIOSCO.

Oui, monseigneur.

JUDAS TADEO.

Je les commanderai moi-même. (Riosco sort. A part.) Je voulais éviter une lutte, la fatalité en décide autrement. Le roi attend une preuve de leur trahison, cette preuve, c'est l'acte des Douze, il l'aura ! (A Mencía.) Nous ne nous sommes pas vus, tu ne m'as pas parlé.

MENCIA.

J'ai été aveugle, je serai muette.

JUDAS TADEO.

Je suis content de toi. (Jean de Hornes, Bibarrambla et Fernan paraissent sur les hauteurs.) Jean de Hornes ! (Il sort.)

MENCIA.

J'aurais mieux fait de ne pas venir. (Arrivent en courant Perez, Carmen, des paysans, des paysannes.)

## SCÈNE II

JEAN DE HORNES, BIBARRAMBLA, FERNAN, MENCIA,  
PEREZ, LES PAYSANS, LES PAYSANNES, CARMEN.

PEREZ, appelant.

Eh ! là-bas, dépêchons... le cortège va venir... nous sommes en retard, les meilleures places vont être prises.

MENCIA, aux femmes.

Moi, je vais à Gétafe où sera la reine.

PLUSIEURS FEMMES.

Nous allons avec vous, alors !...

PÉREZ.

Venez, vous autres ! (Ils sortent, les uns à droite les autres à gauche.)

FERNAN, à son père.

Cette procession est la curiosité du moment. (Montrant la cantonade.) De ces hauteurs on la verrait parfaitement se dérouler dans la vallée.

JEAN DE HORNES.

Et tu voudrais augmenter le nombre des curieux?... Ne t'en défends point, c'est de ton âge. Vas-y.

BIBARAMBLA.

Je t'accompagne !

FERNAN, à part.

Ah ! qu'est-ce que j'éprouve ?

BIBARRAMBLA.

Qu'as-tu ?

FERNAN.

Ce n'est rien.

BIBARRAMBLA, à Jean de Hornes.

Nous reviendrons pour le rendez-vous. (Ils sortent.)

JEAN DE HORNES, suivant Fernan des yeux.

Ah ! cher enfant !... l'âme s'attache vite où Dieu veut qu'elle soit liée. (Arrivent par la droite, Belferada, Pavone, Perez, des paysans et des paysannes, puis, un instant après, Mencia et ses amies auxquelles elle parle vivement.)

### SCÈNE III

LES MÊMES, BELFERADA, PAVONE, PÉREZ, MENCIA,  
PAYSANS, PAYSANNES, BOHÉMIENS.

PAVONE, arrivant.

C'est à ne pas y croire. Mon médecin m'aurait droguée au moins six semaines, lui

MENCIA, à ses amies.

Je me suis égarée. (A Pavone.) Le chemin le plus court pour aller à Gétafe, je vous prie ?

PAVONE, se retournant.

Tout droit !

MENCIA, la reconnaissant.

Tiens, c'est vous, notre maîtresse. Vous ne venez donc pas à Gétafe saluer les reliques du saint ?...

PAVONE.

Tout à l'heure. (Aux autres, en reprenant sa conversation.) Ce qu'elle vient de faire pour ce pauvre malade, n'est-ce pas un miracle, enfin ?

MENCIA.

Qui donc ?

PAVONE.

La dame d'Aceça.

MENCIA.

Ah ! oui, un pauvre petit qu'elle a sauvé des convulsions ?

PAVONE.

Et avec lui une jeune fille atteinte du mal de Saint-Jean.

PEREZ.

Tout lui réussit. On voit bien que le bon Dieu est avec elle.

PAVONE.

C'est pourtant vrai, ça.

PEREZ.

Je me souviendrai toujours de ce qu'elle a fait pour la gardeuse de chèvres de la métairie du Vieux-Loup. La pauvre avait été abandonnée par tout le monde dans sa maladie, même par son père et par sa mère qui avaient peur de la contagion. La dame d'Aceça n'a fait honte à personne ; elle est entrée seule dans la maison maudite ; elle y est restée huit jours. On n'entendait aucun bruit. On voyait seulement, les nuits, de la lumière qui allait de chambre en chambre, et on se disait : « Voilà la dame d'Aceça qui cherche ses herbes. » Ou bien : « La dame d'Aceça allume le feu. » Et c'était tout. Personne ne croyait au retour de l'enfant à la vie, et l'enfant a vécu pourtant.

JEAN DE HORNES, s'approchant.

Vous connaissez une pareille femme ?...

PAVONE.

Oh ! oui !... et nous en sommes frères !... Vous pourriez la voir, elle est encore dans le village.

JEAN DE HORNES.

Mais, c'est une charité, c'est une providence.



## BELFERADA.

Tout cela, et encore plus, monsieur. Elle a bâti de ses deniers une maison d'asile pour les orphelins. Quand elle rencontre un de ces petits êtres, elle s'en empare avec joie et l'emporte comme une expiation. Ses ressources ne suffisent pas toujours à sa charité. Son dévouement y supplée alors, et chaque année, comme les frères quêteurs, elle descend de ses montagnes d'Aceça, parcourt les vallées, passe de bourg en bourg, de village en village, mendiant et priant, et sa récolte d'aumônes faite, elle s'en revient à tire d'ailes vers le nid où sa petite couvée de malheureux l'attend. Il faut entendre le gazouillement de bonheur qui l'accueille ! ils se sentent moins seuls les pauvres parias ; ils se pressent autour d'elle avec des cris d'allégresse, baisent le bas de sa robe, et de leurs petites mains toutes frémissantes, levées vers le ciel, bénissent la bonne mère que la pitié leur a donnée ! (Dona Maleha est en scène depuis un moment ; elle a la tête enveloppée dans sa mantillo.)

## SCÈNE IV

## LES MÊMES, DONA MALEHA.

DONA MALEHA, à part, avec une joie profonde.

Une bonne mère !

PAVONE.

Oh ! c'est bien une sainte, allez !

PEREZ.

La sœur des pauvres !

BELFERADA.

Le cœur, comme la main, toujours ouvert aux malheureux !

DONA MALEHA, très-émue, en s'approchant.

Non... je n'accepte qu'un seul de vos éloges : Une bonne mère, voilà tout !

TOUS.

Ah ! c'est elle !... (Ils tombent tous à ses pieds.)

DONA MALEHA, les relevant.

Oh ! relevez-vous !... Pour me ressembler, il ne faut que penser un peu aux autres, mes enfants. (A part.) Une bonne mère !... Ce n'est pas moi qui l'ai dit, mon Dieu !... (Écrasée par son émotion.) Ah ! cette parole m'a fait du mal et du bien à la fois !... (Elle se laisse tomber sur un banc.)

TOUS.

Qu'avez-vous?

DONA MALEHA.

Rien... oh! rien!... des souvenirs!

JEAN DE HORNES, s'approchant.

La charité est la maternité des grandes âmes, madame.

DONA MALEHA, à part, n'osant pas le regarder.

Ah! mon Dieu!... est-ce un rêve?...

JEAN DE HORNES.

On m'a dit que le bien que vous faisiez surpassait vos ressources. Permettez-moi de prendre une part dans vos bonnes œuvres? (Il lui présente une bourse.)

DONA MALEHA, à part.

C'est Jean de Hornes! (Bas aux autres.) Laissez-nous!... laissez-nous!... (Tout le monde sort.)

## SCÈNE V

DONA MALEHA, JEAN DE HORNES.

JEAN DE HORNES.

Mon offrande en passant par vos mains portera peut-être bonheur aux espérances que je nourris!

DONA MALEHA, prenant la bourse.

Mais c'est une fortune!

JEAN DE HORNES.

On ne donne jamais assez.

DONA MALEHA.

Qui vous dit que ma bonté n'est pas une expiation?

JEAN DE HORNES.

Quel que soit votre passé, vous l'avez racheté, purifié, ennobli.

DONA MALEHA.

Ah! prenez garde, monsieur, il y a de certains hommes, et vous êtes de ceux-là, que la loyauté et l'honneur ont placé si haut dans l'estime publique, qu'une parole d'eux est un arrêt ou une réhabilitation?

JEAN DE HORNES, à part.

Je connais cette voix!

DONA MALEHA.

Vous ne répondez pas ?

JEAN DE HORNES.

Une larme de repentir rachète bien des fautes, le dévouement à autrui les efface toutes.

DONA MALEHA.

C'est du fond de votre cœur que vous me jugez ?...

JEAN DE HORNES.

Dans ma justice, oui !

DONA MALEHA.

Ah ! Jean de Hornes !

JEAN DE HORNES.

Qui donc êtes-vous ?

DONA MALEHA.

Une femme qui vous a bien fait souffrir !...

JEAN DE HORNES, relevant sa mantille.

Maleha ?

DONA MALEHA.

Non, la dame d'Aceça !

JEAN DE HORNES.

Maleha !

DONA MALEHA.

Non, la mère dévouée des orphelins !

JEAN DE HORNES, avec horreur.

Maleha !!!

DONA MALEHA.

Non, ne m'appellez pas ainsi, vous ne me rendriez pas mes enfants !... Oh ! écoutez !... pour avoir été une mauvaise mère je me dévoue depuis douze ans aux enfants des autres. J'ai pleuré des nuits entières. Dieu seul voyait mes larmes, c'était lui qu'il fallait désarmer d'abord. Ah ! j'ai bien souffert, allez !... Figurez-vous qu'on m'a montré deux pauvres enfants écrasés et qu'on m'a dit que c'étaient les miens. J'en suis devenue folle. Ma vie depuis a été une expiation !... il faut bien que je vous le dise, car vous pourriez ne pas me pardonner. Un soir, dans une église, je regardais à travers des cierges un enfant Jésus. Il a été crucifié, me disais-je, mais il avait une mère, et ceux qui

n'en ont pas sont crucifiés chaque jour. Je sortis avec cette pensée. Une orpheline passa, elle pleurait ; je compris ma tâche ; je la pris par la main : le sourire sécha les larmes et elle ne pleura plus depuis. Bien d'autres ont aussi trouvé cette providence en moi. Je m'essayais à la maternité. Mes fils peuvent maintenant m'appeler leur mère, je vous assure, monsieur, que j'ai mérité ce nom !

JEAN DE HORNES.

Ah ! pauvre femme !

DONA MALEHA.

Vous me pardonnez ?...

JEAN DE HORNES.

Dieu seul devrait châtier, pouvant seul connaître le cœur des coupables !

DONA MALEHA.

Vous me croyez digne d'embrasser mes enfants ?

JEAN DE HORNES.

Je les crois dignes de vous aimer.

DONA MALEHA.

Vous me les rendrez ?

JEAN DE HORNES.

Oui, oh ! oui !

DONA MALEHA.

Je les reverrai ?...

JEAN DE HORNES.

Oui... oui !...

DONA MALEHA.

Oh ! ne me dites pas encore où ils sont... je les ai rencontrés ce matin... sur des routes opposées... ils se dirigeaient vers l'hôtellerie des Vignes ?...

JEAN DE HORNES.

C'étaient eux !

DONA MALEHA.

Mon cœur ne m'avait pas trompée !... ah ! comme ils sont beaux !... et quand les reverrai-je, monsieur ?

JEAN DE HORNES.

Ici, dans deux heures !

DONA MALEHA, lui baisant les mains,

Oh ! merci... merci!... (Folle de joie.) Je les reverrai !... Ah ! monsieur !... dans deux heures, n'est-ce pas ?... Ce n'est pas un rêve !... Oh ! j'aurai des ailes pour revenir !... A bientôt, dans deux heures, tout à l'heure !... (Elle sort.)

JEAN DE HORNES.

Mon cœur est moins lourd, j'ai pu pardonner !... mes fils n'hésiteront plus à me parler de leur mère. Si je meurs, ils auront pour exemple une grande âme, pour consolation un grand amour ! (Arrivent don Carlos et Juliano.)

## SCÈNE VI

JEAN DE HORNES, DON CARLOS, JULIANO.

DON CARLOS, à Jean de Hornes.

Le ciel vous conduise !... je me suis fait accompagner par Juliano pour ne pas donner l'éveil au soupçon.

JEAN DE HORNES.

Les autres vont venir.

DON CARLOS.

J'ai donné l'ordre de me procurer six cent mille ducats. Nous quitterons l'Espagne dès que j'aurai cette somme. (Il lui prend familièrement le bras ; ils remontent la scène et disparaissent en se parlant bas. Du côté opposé, arrivent Belferada et Pavone.)

## SCÈNE VII

JULIANO, BELFERADA, PAVONE.

JULIANO, absorbé.

Don Carlos lui a envoyé des fleurs ce matin !... ils s'aiment donc ?

BELFERADA, à Pavone, en arrivant.

Elle nous a presque évitées. Elle n'était plus reconnaissable, une joie céleste éclatait dans ses yeux.

PAVONE.

Très bien, mais il faut nous hâter maintenant !

BELFERADA.

Le cortège doit aussi passer à Andarax ?

PAVONE.

Oui, mais la reine est à Gétafe.

BELFERADA.

Tu la verras une autre fois.

PAVONE.

Tu vas danser ce soir à la cour, tu peux attendre, mais moi!...  
(L'entraînant.) Allons, allons, en route, belle paresseuse!...

BELFERADA.

Juliano!...

JULIANO, se retournant.

Belferada!... — Vous ici?...

BELFERADA, à part.

Ah! comme mon cœur bat! (Haut.) Nous allons à Gétafe.

JULIANO.

J'ai pris la liberté de vous parler, pardonnez-moi!

BELFERADA.

Vous n'êtes pas un étranger.

JULIANO.

Adieu!

PAVONE, à part.

Il s'en va... pour tout de bon... (Courant à lui et le ramenant.)  
Ah! mais non... mais non!... (A Belferada.) Tu le laisses partir  
ainsi?... (A tous les deux.) Vous vous boudez donc?...

BELFERADA.

Pavone!...

JULIANO.

Que voulez-vous dire?

PAVONE.

Oh! ce ne sera pas long... vous vous aimez, vous vous rendez  
malheureux, et vous n'avez pas le sens commun comme tous les  
amoureux!...

JULIANO.

Mais. .

BELFERADA.

Je...

PAVONE, à Belferada:

Dis que c'est une vision?... (A Juliano.) Ou dites que c'est u

chimère?... (Pronant la main de Belferada, puis celle de Juliano.) Alors, si j'ai dit vrai — et si je n'ai pas monté — donnez-vous la main et demandez-vous pardon! (Elle leur met les mains l'une dans l'autre.)

JULIANO.

Belferada!

BELFERADA.

Juliano!

PAVONE.

Allons donc!... (A part.) Si Bibarrambla était là, au moins!

JULIANO.

Un mot vous dira tout ce que j'ai souffert : je suis jaloux de don Carlos.

BELFERADA.

Pourquoi de lui plutôt que d'un autre ?

JULIANO.

Pourquoi?... je vous aurais envoyé des roses ce matin, auriez-vous choisi la plus belle pour orner votre corsage?... Des fleurs qu'une main princière a touchées peuvent s'épanouir aux douces pulsations de votre cœur, c'est le moins qu'on doive à une Altesse, même quand elle n'est pas adorée.

BELFERADA, lui donnant la fleur.

La voulez-vous?...

JULIANO, tombant à ses pieds.

Oh ! Belferada ?

BELFERADA.

Au revoir !

JULIANO, couvrant ses mains de baisers.

Vous m'aimez!... vous m'aimez! (Don Carlos et Jean de Hornes reviennent.)

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, JEAN DE HORNES, DON CARLOS.

DON CARLOS, les apercevant.

Dieu !

JULIANO, se relevant.

Don Carlos!

BELFERADA, à part.

Ciel!

DON CARLOS, portant la main à son poignard.

Ma fleur !

JEAN DE HORNES.

Quoi donc, prince? (Moment d'hésitation de don Carlos.)

DON CARLOS, à Belferada.

Laissez-nous!

PAVONE, à Belferada.

Il m'a fait trembler... viens, viens!... (Elles sortent.)

## SCÈNE IX

DON CARLOS, JULIANO, JEAN DE HORNES.

DON CARLOS, à Jean de Hornes.

Emmenez votre fils, je ne le veux plus pour otage.

JEAN DE HORNES.

La raison, Altesse...

DON CARLOS.

C'est mon rival. Je pourrais souhaiter que vous me trahissiez pour me venger, emmenez-le, emmenez-le!

JEAN DE HORNES.

Moins que jamais, prince.

DON CARLOS.

Ah ! ne me tentez pas !

JEAN DE HORNES.

Vous êtes et vous serez au-dessus de ces lâchetés-là. (Moment de silence.)

DON CARLOS, à Juliano.

Retournez au château de Valsain, je vous retrouverai ce soir au bal que donne la reine. (Juliano sort.)

## SCÈNE X

DON CARLOS, JEAN DE HORNES.

DON CARLOS.

Vous y êtes aussi invité?



JEAN DE HORNES.

Grâce à Votre Altesse, nous y serons tous.

DON CARLOS.

On est souvent plus isolé dans un bal que dans ces solitudes. Croyez-vous aux rêves ?

JEAN DE HORNES.

Non, prince.

DON CARLOS.

Les incrédules ne fondent rien. J'ai fait un rêve étrange cette nuit. Le ciel était sombre et rayé de bandes rouges. « Signe de sang ! » a dit une vieille en passant. « Le sang féconde, Jésus est mort sur la croix ! » répondit un moine. « Le sang, c'est la gloire, Charles-Quint a conquis le monde ! » repartit un soldat. Puis les uns et les autres s'enfoncèrent dans les ténèbres. Moi, j'étais livide. Les bandes rouges m'éclairaient. J'étais dans l'enfancement d'un grand projet, le nôtre sans doute. Alors, une bohémienne passa en secouant son tambourin. Les grelots du tambourin étaient des têtes. Ces têtes parlaient en s'entre-choquant, et l'une d'elles me dit : « Les reliques de saint Eugène traversent l'Espagne ; celui des Habsbourg qui saluera et touchera le premier les reliques du saint, pourra tout entreprendre, et tout ce qu'il concevra réussira ! » Et toutes les têtes répétèrent : « réussira ! » et la bohémienne disparut en répétant aussi : « réussira ! » Ce n'est qu'un rêve, pourquoi êtes-vous si pâle, puisque vous n'y croyez pas ?

JEAN DE HORNES.

Votre Altesse m'a troublé sans me convaincre.

DON CARLOS.

Vous êtes ému parce qu'il y a là un avertissement. (Marchant à grands pas.) Oui, un avertissement!... (Arrivent des conjurés.)

JEAN DE HORNES.

Nos amis ne se font pas attendre.

DON CARLOS, à part.

Un avertissement... un avertissement!... (Les conjurés arrivent les uns après les autres, tous enveloppés dans leur manteau et masqués. La nuit est venue.)

## SCÈNE XI

LES MÊMES, LES CONJURÉS.

PREMIER CONJURÉ, à Jean de Hornes.

Don Carlos continuera Charles-Quint.

JEAN DE HORNES.

Dévouement à don Carlos.

PREMIER CONJURÉ, soulevant son masque à demi.

Le comte de Gelves.

JEAN DE HORNES, le présentant à don Carlos.

Le comte de Gelves.

DON CARLOS.

Vous avez votre épée ?

LE COMTE, écartant son manteau.

Oui, prince.

DEUXIÈME CONJURÉ, à Jean de Hornes.

Don Carlos continuera Charles-Quint.

JEAN DE HORNES.

Dévouement à don Carlos. (Il le présente à don Carlos, arrivent Bibarrambla et Fernan.)

## SCÈNE XII

LES MÊMES, BIBARRAMBLA, FERNAN, puis COSTA.

JEAN DE HORNES, à Fernan.

Veille à ce que nous ne soyons pas surpris !

FERNAN.

Je me tiendrai sur le monticule.

JEAN DE HORNES.

Tu es pâle... souffres-tu ?

FERNAN.

Non... je ne sais seulement ce que j'éprouve... je tremble par moments, et mon cœur...

JEAN DE HORNES.

Ce n'est pas de la peur au moins ?

FERNAN.

Ah ! mon père !

JEAN DE HORNES.

Ne te fâche pas. A ton poste !

FERNAN, à part.

Encore cette défaillance !... pourvu que mes forces ne me trahissent pas. (Il sert.)

DON CARLOS, à don Costa qui arrive.

Sans masque?... Vous êtes audacieux.

COSTA.

Oh ! du tout... on nous prendra pour de simples curieux qui viennent voir passer les reliques de saint Eugène.

DON CARLOS.

De saint Eugène?... Où cela?... comment cela?...

COSTA.

Je les précède de quelques instants.

DON CARLOS.

Elles viennent ?

COSTA.

En grande pompe.

DON CARLOS, à part.

C'est une invitation de Dieu ! (On entend au loin un chœur de jeunes filles qui chantent l'hymne : *Vexilla regis prodeunt*, etc.)

COSTA.

Les voilà. (Le chant se rapproche peu à peu.)

DON CARLOS, à part.

Ma destinée va s'accomplir !... (Le cortège arrive par la gauche et traverse le théâtre par la galerie du couvent ; en tête, des jeunes filles vêtues de blanc ; le prieur d'Atocha et des moines suivent ; puis la châsse toute d'or et enrichie de pierreries, puis les confréries religieuses, bannières au vent ; des deux côtés du cortège, des halberdiers ; enfin des hommes, des femmes, des enfants ; plusieurs gentilshommes, enveloppés dans leur manteau et de gros cierges à la main, accompagnent la châsse ; l'un d'eux, debout près de la châsse, le dos tourné au public, est dans une attitude profondément recueillie. Don Carlos, après un moment d'hésitation, arrête le cortège d'un geste impérieux.)

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, UN INCONNU, LE CORTÈGE.

DON CARLOS.

Arrêtez !... arrêtez !...

TOUS.

L'Infant !

DON CARLOS.

Oui, votre Infant ! (S'adressant à l'un des moines.) Ouvrez la chässe ! (Mouvement ; au prier d'Atocha.) Oh ! rassurez-vous... ce n'est pas un sacrilège qui parle. (Au moine.) Par le ciel, ouvrez, ouvrez !... (Au prier.) Je suis bon catholique... je crois en Dieu... je veux saluer et toucher pieusement les reliques du saint. (On ouvre la chässe.) A genoux, vous tous ! (Tout le monde s'agenouille, s'approchant de la chässe.) Saint Eugène, je suis le premier Habsbourg qui te salue sur la terre d'Espagne... le premier Habsbourg qui touche à ton corps sacré !... (Il pose la main dans la chässe en s'agenouillant.)

L'INCONNU, se retournant, en écartant son manteau.

Après moi, don Carlos. (On aperçoit la pâle figure de Philippe II éclairée par le cierge qu'il tient à la main.)

DON CARLOS, reculant.

Le roi !

TOUS.

Le roi !... (Philippe II promène son regard froid et impassible sur les conjurés, puis il fait un geste et le cortège se remet en marche ; les chants reprennent avec force et s'éteignent peu à peu dans l'éloignement ; les dernières notes se mêlent à la scène qui suit.)

## SCÈNE XIV

DON CARLOS, JEAN DE HORNES, COSTA, BIBARRAMBLA,  
LES CONJURÉS.

DON CARLOS, à part.

Il a peut-être fait le même rêve que moi !... (Aux conjurés.) Approchez !... (À part.) Le même rêvel... n'importe, je ne reculerai pas. (Aux conjurés.) L'engagement que nous allons prendre en tous point est sacré... c'est celui de douze hommes de cœur se liant librement, de conscience à conscience, d'honneur à honneur !... Jurons ce que nous avons dans l'âme ?

JEAN DE HORNES,

Oui !... — Vous venez de voir Philippe, un cerge à la main et parmi des moines. Vous avez vu ce spectre, cet œil monacal qui nous enveloppait. Eh bien, nous appartenons à cet homme... marionnettes stupides aux mains d'un despote !... L'Europe elle-même remue que par sa volonté : derrière Charles IX, Catherine de Médicis qu'il conseille ; derrière l'empereur d'Allemagne, les archiducs qu'il domine ; en Espagne, le cardinal-inquisiteur ; en Italie, les vice-rois ; et derrière chaque homme un œil ouvert, et sur chaque tête une main étendue, et les sbires qui vont, et le saint-office qui écoute, et l'échafaud qui agit ; et derrière tout cela, au centre de cette immense toile d'araignée, l'impassible remueur d'hommes, Philippe II !... C'est à cette terreur qu'il faut échapper, c'est ce monstre qu'il faut abattre. Haine donc, haine et mort à Philippe !...

TOUS.

Haine et mort à Philippe !

DON CARLOS.

Non, paroles impies pour des hommes qui songent à bien faire !

TOUS.

Que dites-vous ?...

DON CARLOS.

Vous avez déjà un rebelle parmi vous.

TOUS.

Un traître !

DON CARLOS.

Oui, moi !... Si c'est la haine contre un homme qui vous anime cherchez un autre chef. Je m'attendais à mieux. Ce n'est pas Philippe que je condamne, c'est son œuvre, cette œuvre fatale qu'il léguera à ses enfants, et qui réduirait l'Espagne à n'être que l'instrument de la servitude humaine... Voilà ce qu'il faut haïr ! et nous serions les geôliers de l'Europe, des bourreaux portant des épées ; et pour tuer une âme on nous désignerait ; et pour bâillonner les esprits on choisirait nos mains ; et l'on ferait de nous les espions du Vatican ; et le monde effaré plierait sous nos genoux alourdis par les pieds du saint-office qui pèseraient sur nos têtes... Voilà, voilà ce qu'il faut haïr !... Et les peuples assujettis, et la conscience humaine aux abois, ne sont-ce pas là des haines ?... Et le Brabant qu'on égorge, et les Flandres qui s'age-

nouillent dans leur propre sang pour mieux attester leur croyance, que faut-il de plus pour haïr !... Qu'est-ce qu'un homme à côté de cela ?... une ombre dans l'éternité. C'est l'œuvre qu'il faut détruire. Philippe serait moins redoutable s'il n'était qu'un homme. On lui laisserait le temps de mourir, voilà tout. Mais c'est une idée... idée farouche qui subjugué le monde et qu'il faut anéantir. Elle est faite de nos larmes. Chaque homme boit ce qu'il lui faut de soleil pour vivre ; l'âme a son soleil aussi, c'est la foi, on ne doit pas lui marchander la lumière !

TOUS.

Non, non !

DON CARLOS.

L'intolérance a soulevé les Flandres, soyons du côté des martyrs !

JEAN DE HORNES.

Nous vaincrons, ou nous mourrons !

TOUS.

Oui !...

DON CARLOS, étendant son épée.

Jurez !

TOUS, étendant les mains.

Nous le jurons ! (Fernan accourt.)

## SCÈNE XV

LES MÊMES, FERNAN.

FERNAN.

Alerte !... des hommes douteux circulent dans l'ombre... alerte !... alerte !

DON CARLOS.

Masques aux visages !... (Ils se masquent. Judas Tadeo et ses hommes se précipitent sur la scène.)

## SCÈNE XVI

LES MÊMES, JUDAS TADEO, RIOSCO, TOMASILLO,  
LES BANDITS.

JUDAS TADEO.

Livrez-nous Jean de Hornes ?

DON CARLOS, aux conjurés.

L'épée au poing!... (A Judas Tadeo en l'attaquant.) Voilà ma réponse!... (Combat ; les hommes de Tadeo reculent ; mêlée terrible dans la coulisse.)

FERNAN, voulant les suivre.

Ah!... les forces me manquent... je ne puis!... (Le combat redouble. On entend des détonations mêlées de cris de rage.) Et l'on se bat sans moi!... Ah! (Il s'affaisse et tombe sans mouvement. Les sbires reviennent en courant, Judas Tadeo essaye de les arrêter dans leur fuite.)

## SCÈNE XVII

RIOSCO, JUDAS TADEO, LES BANDITS, FERNAN, endormi.

JUDAS TADEO.

Des hommes qui fuient!... et qui fuient devant des traîtres... devant des ennemis du roi!

RIOSCO.

Nous fuyons devant l'Infant qui se jetait au-devant de nos épées et qu'il aurait fallu tuer. Il a déjà été blessé par vous, c'est assez.

JUDAS TADEO.

Mais ils ont sur eux la preuve de leur trahison ; mais cette preuve peut seule nous excuser d'avoir versé le sang royal?... (Les sbires veulent s'en aller ; les arrêtant.) Ah! vous ne vous en irez pas!... c'est l'acte des Douze... c'est la tête de Jean de Hornes qu'il me faut!

RIOSCO.

Allez les prendre!

JUDAS TADEO.

Eh bien, j'irai!... (Il fait quelques pas et se trouve en face de Fernan.) Le fils de Jean de Hornes!

TOUS.

Son fils!

JUDAS TADEO.

Silence!

RIOSCO.

Mort?

JUDAS TADEO.

Non, endormi !... (A lui-même.) C'est l'effet du narcotique ! (Jetant son manteau sur Fernan.) Le hasard nous devait cette revanche.

RIOSCO.

Que faites-vous ?

JUDAS TADEO.

Jean de Hornes n'est pas homme à abandonner son fils, il s'apercevra bientôt de son absence et reviendra le chercher. (A un homme) Vite... chez Riosco, et revenez ! (Riosco et l'homme emportent Fernan. Tadeo prêtant l'oreille.) Écoutez !... (Regardant.) C'est lui !... c'est Jean de Hornes ! (Sur un geste de Tadeo, ils disparaissent tous derrière les ruines ; regardant de nouveau.) C'est bien lui ! (Il se cache à son tour, arrive Jean de Hornes.)

## SCÈNE XVIII

JEAN DE HORNES, puis JUDAS TADEO et LES BANDITS

JEAN DE HORNES.

Ah ! le pauvre enfant !... comme un soldat stupide, je n'ai vu que mon épée pendant la lutte... et après le combat, je n'ai songé qu'à don Carlos blessé à mes côtés et que j'ai dû faire reconduire par Bibarrambla. (Cherchant.) Mais où est-il donc ?... Serait-il prisonnier ?... se serait-il enfui ?... Il s'est caché peut-être ?... tout est possible à cet âge. (Il court de tous côtés en appelant à voix basse d'abord, sa voix s'élevant avec son émotion, il finit par crier.) Fernan !... Fernan !... Fernan !... Fernan !... Fernan !... (Il recule devant un des hommes de Tadeo qui apparaît l'épée à la main et lui barre le chemin ; il va du côté opposé, même jeu ; toutes les issues sont gardées ; tirant son épée.) J'aurais dû m'y attendre !...

JUDAS TADEO, lui montrant ses hommes.

Regarde et réfléchis !

JEAN DE HORNES.

Mes amis étaient masqués, tu ne les as pas reconnus, ce n'est donc que ma vie que tu peux prendre !

JUDAS TADEO.

Ton fils est prisonnier chez Riosco, nous te le rendrons en échange de l'acte des Douze que tu as sur toi ?...

JEAN DE HORNES, à part.

Nous avons été trahis ! (Haut.) Je ne l'ai plus.



JUDAS TADEO.

Tu ne reverras ton fils qu'à ce prix !

JEAN DE HORNES, à part.

Mon fils !... mais que de têtes tomberaient pour sauver la sienne !

JUDAS TADEO.

Eh bien ?

JEAN DE HORNES, à part, comme frappée d'une idée.

Un combat est ma dernière espérance... je m'adosserai à ce buisson... et pendant la lutte... Oui, c'est cela, l'acte des Douze dans les broussailles, et Dieu fera le reste s'il n'a pas condamné notre cause !

JUDAS TADEO.

J'attends.

JEAN DE HORNES, se mettant en garde.

Vous voulez voir comment meurt un homme de cœur, je vais vous le montrer !

JUDAS TADEO.

Tu l'auras voulu ! (Aux bandits qui sont à sa droite.) Allez ! (Aux autres.) Gardez les issues ! (Trois des bandits attaquent Jean de Hornes conduits par Judas Tadéo.)

JEAN DE HORNES.

Ah ! misérables !... la pointe de mon épée est déjà rougo du sang des vôtres !... Tenez, je me mets là devant ce buisson... je ne reculerai plus d'une semelle ! (Frappant un des bandits.) Allons, à toi.

PREMIER BANDIT.

Ah ! (Il tombe dans les bras de Judas Tadeo ; les autres reculent.)

JUDAS TADEO.

Le damné ! (Le bandit tombe et meurt.)

JEAN DE HORNES, à part.

L'acte des Douze... c'est le moment ! (Il le tire de son pourpoint et le glisse dans le buisson.) Ah !

DEUXIÈME BANDIT, au mort en s'armant de sa hache.

Je te vengerai !... (Il se précipite sur Jean de Hornes.) Tu vas mourir ! (Il lève sa hache, Jean de Hornes lui lâche à bout portant un coup de pistolet.)

JEAN DE HORNES.

Pas encore! (Le bandit pousse un cri, tourne sur lui-même, et va tomber dans la coulisse. Le combat recommence avec un redoublement de fureur, Jean de Hornes se défend avec rage, plus d'une fois ses adversaires reculent, rien n'annonce qu'il peut être vaincu. Riosco revient, il s'arrête sur la hauteur, il arme vivement son pistolet et met Jean de Hornes en joue, mais il hésite à faire feu, car le mouvement du combat amène sans cesse un de ses amis entre son arme tendue et Jean de Hornes.)

JUDAS TADEO, à Riosco.

Tire donc!

RIOSCO.

Impossible, j'atteindrai l'un des nôtres!

JUDAS TADEO, lui arrachant son arme.

Donne! (Il tire et atteint Jean de Hornes.)

JEAN DE HORNES.

Ah! (Il tombe sur un genou.) Les traîtres!... (Il fait un effort pour se relever et retombe.) Ah!...

## SCÈNE XIX

LES MÊMES, DEUX BANDITS.

JUDAS TADEO, à Riosco.

L'acte des Douze?... (Riosco fouille Jean de Hornes, les autres emportent les morts.)

RIOSCO, tirant un papier des poches de Jean de Hornes.

Ah!... (Il le jette après l'avoir parcouru des yeux.) Une invitation de bal!... (Après avoir fouillé de nouveau Jean de Hornes.) Rien!

JUDAS TADEO.

La preuve de sa trahison?...

RIOSCO.

N'est pas sur lui!

JUDAS TADEO.

Elle n'y est pas! (Il cherche à son tour.)

RIOSCO, aux autres.

Une belle affaire!

JUDAS TADEO, cherchant.

Il ne mentait pas! (Se levant, A Riosco.) Rien, que cette invita-

tion de bal!... (Moment de silence. Il ramasse le papier et après l'avoir lu, à part.) Une invitation au bal de la reine... obtenue par don Carlos... (Après un moment de réflexion.) Les conjurés seront cette nuit au château de Valsain. Ils m'y trouveront. (Haut.) Vencz! (Ils sortent. Dona Maleha revient par les ruines; elle est pâle, bouleversée, dans la plus grande agitation.)

## SCÈNE XX

DONA MALEHA, JEAN DE HORNES.

DONA MALEHA, sans voir Jean de Hornes.

Ah! je connais la peur!... Oh! ces coups de feu... Ces hommes terribles que j'ai eu à peine le temps d'éviter... j'ai cru mourir!... (Regardant.) Oui, ils s'éloignent!

JEAN DE HORNES, reprenant ses sens.

Où suis-je?... que s'est-il donc passé?

DONA MALEHA, avec terreur.

On a parlé!

JEAN DE HORNES, portant la main à sa blessure.

J'ai mal!

DONA MALEHA.

Il y a là quelqu'un! (Elle se cache.)

JEAN DE HORNES.

Du sang!... ah! je me rappelle!... (Se redressant.) Je suis seul... ils m'ont cru mort... l'acte des Douze... là!... (Il se traîne vers le buisson.)

DONA MALEHA, allongeant la tête.

Quel est cet homme?...

JEAN DE HORNES, écartant les broussailles.

Il y est encore!... (Le prenant.) Le voilà!... (Il le cache dans son pourpoint.)

DONA MALEHA.

Si c'était Jean de Hornes!...

JEAN DE HORNES.

Je me trainerai jusqu'au prochain village s'il le faut! (Il se dirige vers les ruines.)

DONA MALEHA, courant à lui.

C'est lui!

JEAN DE HORNES, reculant.

Ah! quelqu'un!...

DONA MALEHA.

C'est moi!...

JEAN DE HORNES.

Ah! n'approchez pas!... n'approchez pas!...

DONA MALEHA.

Je suis Maleha?

JEAN DE HORNES.

Maleha?... vous?... ah! soutenez-moi!...

DONA MALEHA.

Blessé!... Ah! mon Dieu!... Au secours... au secours!

JEAN DE HORNES, la retenant.

Non, restez... vous ne me trouveriez plus vivant!... mes dernières volontés vous intéressent. (Lui donnant un médaillon et une bague.) Dans ce médaillon... et cette bague... se trouvent les portraits... des deux personnes... que j'ai le plus aimées... ma mère et vous. Vous donnerez cette bague à Juliano et ce médaillon à Fernan.

DONA MALEHA.

Où sont-ils?

JEAN DE HORNES.

Oh! mon pauvre Fernan!

DONA MALEHA.

Il est en danger?

JEAN DE HORNES.

Prisonnier de Riosco!

DONA MALEHA.

Mon fils?... et Juliano?

JEAN DE HORNES.

Au service de don Carlos. Mais ce n'est pas tout. Vous êtes une de ces âmes sur lesquelles on peut compter. Je n'hésite pas à vous faire une part dans les périls que je laisse après moi.

DONA MALEHA.

Quels qu'ils soient, je les accepte!

JEAN DE HORNES.

Un grand devoir à accomplir, Maleha?...

DONA MALEHA.

Je suis prête !

JEAN DE HORNES.

Vous pouvez sauver mes amis et sauver un peuple avec eux...

DONA MALEHA.

Si leur salut dépend de mon dévouement ou de ma volonté, ils vivront !

JEAN DE HORNES.

Voici l'acte des Douze... le plan des révoltés flamands... le pacte solennel qui nous lie. . Ce cachet doit être sacré pour vous ?

DONA MALEHA.

Il le sera !

JEAN DE HORNES.

Vous remettrez vous-même ce dépôt à don Carlos... ou vous l'antéantirez?...

DONA MALEHA.

Je vous le jure!...

JEAN DE HORNES.

C'est un mourant qui vous parle, c'est un mort qui se redresse de sa tombe pour recevoir votre serment... réfléchissez?...

DONA MALEHA, en étendant la main.

Un serment qui peut me faire une place à vos côtés est doublement sacré, je vous le jure!... (S'agenouillant devant lui.) Je vous le jure!...

JEAN DE HORNES.

Je peux mourir... Voici l'instant !... Je remets mon âme entre vos mains, mon Dieu!... (Il meurt.)

DONA MALEHA.

Hélas!... (Elle prend la main de Jean de Hornes qu'elle porte en pleurant à ses lèvres et reste plongée dans une profonde douleur.)

---

## ACTE TROISIÈME

Un bal au château de Valsain. On danse dans les salons voisins.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

COSTA, JUDAS TADEO, RIOSCO, RUY GOMEZ, puis  
JULIANO, LES INVITÉS. Costa et Ruy Gomez jouent.

RIOSCO, bas à Judas Tadoo.

Vous avez envoyé votre rapport au roi sur ce qui s'est passé cette nuit ?

JUDAS TADEO.

Oui, mais sans parler de la blessure du prince.

RIOSCO.

Tout est pour le mieux, le prince ne s'en vantera pas et Sa Majesté ne pourra vous demander compte du sang royal.

JUDAS TADEO.

C'est bien ! (A part.) Mon rapport !... En ai-je bien pesé toutes les expressions ?... Ne me suis-je pas engagé trop loin ?... Bah ! ma fortune est fille du hasard et le hasard m'a toujours bien servi.

COSTA, se levant.

J'ai perdu, prince ! (A part.) Don Ruy Gomez, le plus prudent des courtisans, le conseiller intime de Philippe a bien voulu faire ma partie... Allons, je ne suis pas encore suspect.

RUY GOMEZ, venant à lui.

Le roi est retourné à l'Escorial ?...

COSTA, jouant.

Oui, il s'est séparé du cortège aux environs de Gétafe.

RUY GOMEZ.

Et la reine est au château de Valsain...

COSTA.

La plus souriante des résidences royales, et donne à danser. (A part.) Jean de Hornes et Bibarrambla sont en retard. Le prince aussi. Ah! quelle nuit! Nous nous sommes éparpillés après le combat comme une volée d'oiseaux effarouchés. (Arrive Juliano.)

JULIANO.

Oh! cette fête!... ces fleurs... cette musique... Tout cela m'enivrel... (A Costa.) Dieu vous garde, monsieur le comte!

COSTA.

Où est donc votre père?

JULIANO.

Vers la nuit j'ai accompagné le prince aux ruines d'Andarax; mon père y était; Son Altesse m'a ordonné de retourner au château... Je les attends. (Belferada paraît au fond.) Ah! Belferada!... (Il va à elle.)

RUY GOMEZ, à Costa.

Quel est ce jeune homme?

COSTA.

Le nouveau majordome du prince.

RUY GOMEZ.

Désigné par le roi?

COSTA.

Choisi par le prince.

RUY GOMEZ, à part.

Un homme de paille alors. (Belferada et Juliano descendent la scène en causant.)

## SCÈNE II

LES MÊMES, BELFERADA.

BELFERADA.

J'ai parlé à la reine de vous.

JULIANO.

Vous avez osé?... Et que lui avez-vous dit?

BELFERADA.

Vous m'aimez, n'est-ce pas?

JULIANO.

Si je vous aime!...

BELFERADA.

Et vous voulez m'épouser?

JULIANO.

Vous voudriez de moi pour mari?

BELFERADA.

La reine approuve mon choix; elle me prend à son service.

JULIANO.

Vous serez de la maison de la reine?

BELFERADA.

Elle se charge de ma dot.

JULIANO.

Mais c'est un rêve?...

BELFERADA.

Que nous faisons tout éveillés.

JULIANO.

J'aurai pour femme la filleule d'une reine?...

BELFERADA.

Un personnage!... Si vous me trompez jamais, je vous ferai enfermer.

JULIANO, la retenant.

Oh! une minute!...

BELFERADA.

Mais du tout, on m'attend. Je dois danser le pas des épées... notre vieille danse nationale. Monsieur mon mari, je vous salue!...

JULIANO, la retenant.

Votre mari?... Oh! à une condition?

BELFERADA.

Des conditions pour m'épouser, je refuse!... Qu'est-ce que c'est?

JULIANO.

Vous allez me promettre de ne plus jamais danser?...

BELFERADA.

Je suis donc bien laide ainsi?



JULIANO.

Au contraire!... Tous ces regards qui vous dévoraient!... Je n'entendais de toutes parts que des choses flatteuses pour vous: « Elle est charmante!... elle est ravissantel... »

BELFERADA.

Eh bien?...

JULIANO.

J'étais furieux. Les entendiez-vous ?

BELFERADA.

Non.

JULIANO.

Coquette, vous ne l'avoueriez pas. Et j'étais obligé de les approuver!... j'étais au supplice. Si, au moins, on vous eût trouvée laide, j'aurais pu me fâcher... Mais non. Vous avez été adorable!... mais vous ne danserez plus ?

BELFERADA.

Que pour vous!... (Ils sortent.)

JUDAS TADEO.

Je ne m'explique pas l'insouciance et la joie de ce jeune homme ; il ignore donc son malheur?...

COSTA.

Quel malheur ?

JUDAS TADEO.

C'est aussi un secret pour vous ? Mais son père a été tué cette nuit.

COSTA.

Jean de Hornes !

JUDAS TADEO, en l'observant.

Aux ruines d'Andarax.

COSTA, à part.

Il veut m'éprouver peut-être!...

JUDAS TADEO.

Et on ne sait par qui.

COSTA.

C'est bien triste... surtout pour ce pauvre Juliano qui ne se doute pas du désespoir qui l'attend.

JUDAS TADEO, à part.

Ce calme... mes soupçons n'ont sans doute encore égaré !...  
(Entre Bibarrambla.)

## SCÈNE III

LES MÊMES, BIBARRAMBLA.

COSTA, allant à lui et le pronant à l'écart.

Ah !... — Savez-vous ce qu'on dit ?... Jean de Hornes...

BIBARRAMBLA.

Il est mort !

COSTA.

Et l'acte des Douze...

BIBARRAMBLA.

Disparu !

COSTA.

Nous sommes perdus !

BIBARRAMBLA.

Pas tout à fait puisque nous sommes encore libres !

COSTA.

Que s'est-il passé enfin ?

BIBARRAMBLA.

Deux heures après le combat, le comte de Gelves, en repassant par les ruines pour se rendre chez lui, a vu descendre dans la vallée une mule conduite par une femme et portant un homme mort. Il a appris depuis que c'étaient les restes de notre malheureux ami. Nous avons pensé que l'acte des Douze devait être au pouvoir de cette femme. Il s'est mis à sa recherche, et je suis venu vous en donner avis. Nous saurons dans un instant le résultat de ses démarches. (Juliano revient en causant et en riant avec de jeunes seigneurs.)

## SCÈNE IV

LES MÊMES, JULIANO.

BIBARRAMBLA.

Juliano !... et il rit !

COSTA, bas à Bibarrambla.

Ne lui dites rien, son désespoir pourrait nous compromettre.

JULIANO.

Ah! Bibarrambla! je ne vois pas mon père. Comment n'est-il pas avec toi?

BIBARRAMBLA.

Il va venir. (Bas à Costa.) Il faut l'éloigner pourtant!

JULIANO.

As-tu vu danser Belferada?

BIBARRAMBLA.

J'arrive. Mais écoute, mon enfant... Tu m'écoutes, n'est-ce pas?... Je ne dois pas avoir de secrets pour toi; nous pouvons être compromis d'un moment à l'autre.

JULIANO.

Mon père est en danger?

BIBARRAMBLA.

Et toi aussi, cher enfant!.. L'acte des Douze est au pouvoir de nos ennemis. Il faut fuir!

JULIANO.

Tu me prends pour un enfant ou pour un lâche?..

BIBARRAMBLA.

Eh non!... mais...

JULIANO.

Je suis otage, je reste.

BIBARRAMBLA.

Juliano!

JULIANO.

Mais je savais que vous conspiriez. Mais en signant l'acte des Douze j'acceptais d'avance ma part dans vos périls. Vous m'avez écarté tant qu'il n'y avait que de la gloire à gagner, maintenant faites-moi place; la mort n'a pas de ces préférences. Place à cet enfant dédaigné, place à Juliano de Hornes, place, messieurs, place!

BIBARRAMBLA, ravi.

Menton imberbe, cœur d'homme, c'est du meilleur sang des Hornes. (Montrant le comte de Gelves qui arrive.) Le comte de Gelves!

## SCÈNE V

LES MÊMES, LE COMTE DE GELVES.

BIBARRAMBLA, au comte.

Eh bien ?

LE COMTE.

Cette femme est rentrée chez elle ; elle s'est enfermée cinq minutes dans sa chambre, puis elle est repartie en évitant ses gens et sans avoir parlé à personne.

COSTA.

Elle est sans doute allée nous livrer au roi !

LE COMTE.

Elle se nomme la dame d'Aceça.

BIBARRAMBLA.

Dans de certains moments, on ne peut compter que sur soi. Notre cause avant tout : quiconque peut la trahir doit périr.

TOUS.

C'est dit ! (On entend des applaudissements dans le salon voisin. Belferada revient entourée et fêtée par toute la cour, la reine elle-même la complimente.)

RUY GOMEZ, à Costa.

Cette petite Belferada a dansé d'une façon merveilleuse !

JULIANO.

Une vraie houri !

## SCÈNE VI

LES MÊMES, LA REINE, LA CAMARERA MAYOR.

LA REINE, à la camarera mayor, en riant.

Oui, j'ose dire à Belferada qu'elle m'a plu, j'ose en être heureuse, duchesse. Mon Dieu ! il faut en prendre votre parti. Je suis du sang des Valois, les larmes sont moins près de mes yeux que le sourire de mes lèvres.

UNE DAME D'HONNEUR, à part.

Attrapel (Bas à sa voisine) La camarera mayor est furieuse.

LA CAMARERA MAYOR, à la reine.

Mais, madame...

LA REINE.

Dénoncez ma bonne humeur au roi, j'y consens. Vous direz à Sa Majesté que je suis née une matinée de printemps, dans un éclat de rire de la nature, et que j'en ai gardé l'enivrement et la gaieté.

LA DAME D'HONNEUR, à part.

Elle étouffe!

LA REINE.

Allons, venez, duchesse. Vous vous amusez comme une autre, vous verrez.

LA CAMARERA MAYOR.

Où jamais, madame!

LA REINE.

Votre confesseur vous le défend?

LA CAMARERA MAYOR.

Reine, on peut vous entendre!

LA REINE, riant.

Ah! c'est vrai... et ce serait un scandale. (Entre le roi, annoncé par un page. Le roi s'arrête sur le seuil; un silence morne succède à la gaieté.)

## SCÈNE VII

LES MÊMES, LE ROI, LA REINE, BELFERADA, JULIANO.

LE PAGE, annonçant.

Le roi!

LE ROI.

Dieu vous garde, messieurs! (Bas à la reine.) Un bal, madame?

LA REINE, tremblante.

Je ne m'explique pas votre étonnement, sire; j'en ai donné ce matin avis à Votre Majesté.

LE ROI.

A moi?

LA REINE.

J'ai remis moi-même ma lettre au courrier du palais.

LE ROI, à Tadeo.

Un courrier est parti ce matin pour l'Escorial, je ne l'ai pas vu, comment expliquez-vous cela?

JUDAS TADEO.

J'ai entendu dire par don Costa, le majordome en service, qu'un envoyé du château avait été trouvé endormi dans le bois de Ségovie.

DON COSTA.

Oui, sire, ivre mort!

LE ROI, à Tadeo.

Vous enverrez cet homme aux présides.

LA REINE.

Ah! je demande sa grâce!...

LE ROI.

Mais, madame...

LA REINE.

La perte de sa place est déjà un châtiment, sire.

LE ROI.

Qu'il en soit comme vous le désirez. (A tous.) Je sors de mes solitudes de l'Escurial, mais je ne veux pas être un trouble-fête; messieurs, amusez-vous, amusez-vous, je vous en prie.

RUY GOMEZ.

Le roi est charmant aujourd'hui!...

LE ROI, à la reine.

Où est l'Infant?

LA REINE.

A son grand regret le prince a dû garder la chambre, il est souffrant. L'idée m'était venue de donner un bal dans l'espérance de distraire Son Altesse; je n'ai pas réussi. (Mouvement du roi, qu'il réprime aussitôt.)

LE ROI, lui baisant la main.

Votre fête languit sans vous. (La reine rejoint ses dames d'honneur et passe dans le salon voisin.)

## SCÈNE VIII

LE ROI, JUDAS TADEO.

LE ROI, à part.

Les souffrances de mon fils préoccupent beaucoup la reine. Ils ont été destinés l'un à l'autre... fiancés même... Regrette-

rait-elle le passé?... (A Judas Tadeo.) Approchez... — J'ai reçu votre rapport sur ce qui s'est passé cette nuit aux ruines d'Andarax. Jean de Hornes était un ennemi ; c'est un homme dangereux de moins. Qu'avez-vous fait de son fils?...

JUDAS TADEO.

Fernan a été conduit dans la salle basse du château ; il est au secret ; il se refuse à toute révélation.

LE ROI.

On peut toujours faire parler quelqu'un.

JUDAS TADEO.

J'attendais les ordres de Votre Majesté. J'ai cru pourtant devoir m'assurer de dona Maleha. Elle a été arrêtée au moment où elle offrait à l'un des gardiens de son fils une somme importante pour la liberté du prisonnier.

LE ROI.

Vous avez été sévère, une mère était peut-être excusable.

JUDAS TADEO.

Je venais d'apprendre qu'une heure avant le combat elle avait eu dans les ruines d'Andarax une entrevue avec Jean de Hornes.

LE ROI.

Eh bien ?

JUDAS TADEO.

D'après mes renseignements Jean de Hornes, en se rendant aux ruines, avait encore sur lui la preuve de sa trahison ; lui mort, l'acte des Douze ne s'est point retrouvé ; j'ai conclu qu'il l'avait confié à cette femme.

LE ROI.

Cette pensée me serait venue.

JUDAS TADEO.

Aucune preuve cependant n'a justifié mes soupçons. La maison que dona Maleha habite a été fouillée, mais en vain.

LE ROI.

Vous n'êtes pas un homme heureux.

JUDAS TADEO.

Sire...

LE ROI.

A-t-elle parlé à son fils ?

JUDAS TADEO.

Non.

LE ROI.

Ils ne se sont jamais revus ?

JUDAS TADEO.

Depuis douze ans, non, sire.

LE ROI.

Vous les conduirez ici tous les deux après le bal. De cette brusque rencontre entre la mère et le fils la vérité peut jaillir. Je les interrogerai moi-même. Qu'ils ignorent surtout devant qui ils vont paraître. (Judas Tadeo s'incline, va au fond, fait un signe à Riosco, lui parle bas et le congédie. Le roi, à part.) Si je pouvais connaître mes ennemis, je ne me débattrai plus dans le vide, au moins !

JUDAS TADEO, revenant.

Les ordres de Sa Majesté seront exécutés.

LE ROI, tirant un papier de sa poche.

Dans votre rapport, il se trouve une expression dont je ne saisis pas toute la portée. (Lisant.) « Cette conspiration est plus près de Sa Majesté qu'elle ne peut croire. »

JUDAS TADEO, à part.

J'ai dit plus que je ne voulais.

LE ROI.

Les mots : « plus près » ont été soulignés ?

JUDAS TADEO, à part.

Maladroit !

LE ROI.

A qui faites-vous allusion ?

JUDAS TADEO.

Je voulais dire que le danger...

LE ROI.

A qui ?

JUDAS TADEO.

Sire...

LE ROI.

A mon fils, n'est-ce pas ?...



JUDAS TADEO.

Sire, je vous assure...

LE ROI.

Vos réticences l'accusent depuis longtemps. Vous y jouez votre tête, prenez garde!

JUDAS TADEO.

Ma tête, oui, sire... Je mérite donc d'être écouté.

LE ROI.

Vous lui en voulez, pour vous avoir publiquement outragé il y a deux ans. Tenez, vous en pâissez encore. Vrai Dieu! qui êtes-vous donc pour tant vous souvenir?

JUDAS TADEO.

Le plus humble esclave de Votre Majesté. Mais je suis gentilhomme, sire, ma joue n'a pas l'habitude de ces affronts-là.

LE ROI.

Vous êtes son ennemi, vous le calomniez.

JUDAS TADEO, s'animant.

Non, sire!...

LE ROI.

C'est une vengeance.

JUDAS TADEO.

Encore moins!... j'ai tenu le prince au bout de mon épée...

LE ROI.

Mon fils?...

JUDAS TADEO, à part.

Je me suis trahi!

LE ROI.

Un Infant d'Espagne?

JUDAS TADEO.

Le masque que portait Son Altesse est tombé pendant le combat... j'avais déjà frappé.

LE ROI.

Blessé?...

JUDAS TADEO.

Je ne pouvais croire...

LE ROI, furieux.

Le sang royal a coulé!... c'est crimo do lèse-majesté, monsieur!... Et il était parmi les conjurés?...

JUDAS TADEO.

Oui, sire.

LE ROI.

Lever l'épée sur le fils de votre roi!... c'est crimo d'État, un crime capital, monsieur!... Et à quoi l'avez-vous reconnu?

JUDAS TADEO.

J'ai eu l'honneur de le dire à Sa Majesté, le masque de Son Altesse...

LE ROI.

J'attendais une preuve, la voilà!... Ah! les misérables qui ne se contentent pas de menacer ma couronne, ils veulent encore armer le fils contre le père!... (A Tadeo.) A-t-il signé l'acte des Douze?

JUDAS TADEO.

Je ne le crois pas.

LE ROI, à lui-même.

Nous pousser l'un par l'autre au parricide!... — Il ne le faut pas, Tadeo... Il faut prévenir ce malheur. — Vous ferez constater sur-le-champ la blessure de l'Infant. Ce sera un coup de foudre pour ses complices : ils croiront que j'ai déjà la main sur eux et ils se trahiront par leur terreur. Allez, allez!... (A lui-même.) Ah! que je les tienne donc!... oh! toutes, toutes ces têtes... et si nombreuses qu'elles soient, je les abattrai d'un seul coup pour en finir plus tôt!...

JUDAS TADEO, à part.

Le tigre est alléché par le sang, je suis sauvé.

LE ROI, à Judas Tadeo qui n'a pas bougé.

Eh bien?...

JUDAS TADEO.

Son Altesse s'est enfermée, personne ne peut l'approcher.

LE ROI.

J'irai moi-même!... (S'arrêtant.) Non, un scandale inutile!.. — Sait-il que je suis de retour?

JUDAS TADEO.

Son Altesse ne doit plus l'ignorer, don Costa vient de quitter le bal.

LE ROI.

Alors il viendra!

JUDAS TADEO.

Le prince songera à éviter cette épreuve, ses souffrances le trahiraient.

LE ROI.

Il croira détourner mes soupçons.

JUDAS TADEO.

Sa Majesté suppose trop d'énergie à Son Altesse.

LE ROI.

C'est mon fils!... il viendra, vous dis-je, il viendra.

LE PAGE, annonçant.

Son Altesse royale l'Infant d'Espagne. (Don Carlos entre; beaucoup de seigneurs l'accompagnent ou viennent an-devant de lui.)

## SCÈNE IX

LES MÊMES, DON CARLOS.

LE ROI, à part.

Il sourit!.. il est plus à craindre que je n'aurais cru.

JUDAS TADEO, bas au roi.

La blessure est au bras droit. (Le roi ne quitte pas des yeux don Carlos.)

DON CARLOS, à part.

La première des prudences était d'affronter ce regard. — (Il va pour lui baiser la main.) Sire!

LE ROI.

Dans mes bras, Carlos, la place d'un fils est sur le cœur de son père. (Il l'attire à lui en lui serrant le bras droit.)

DON CARLOS.

Ah!

LE ROI.

Quoi! donc?

DON CARLOS, ramasse le gant que le roi a laissé tomber.

Votre gant, sire!

BIBARRAMBLA, à part.

Il le sait blessé!

LE ROI.

Je vous ai senti tressaillir ; souffrez-vous ?

DON CARLOS.

Du tout, sire ; j'étais ému de l'accueil paternel que me faisait Votre Majesté. (Aux seigneurs.) Messieurs, je vous salue !

LE ROI, bas à Tadeo.

Eh bien ?

JUDAS TADEO, de même.

Au lieu de désarmer la colère de Votre Majesté, Son Altesse essaye de la tromper.

LE ROI.

Cela ne sera pas. (Haut, aux seigneurs.) Le prince, mon royal fils, est remis de ses fièvres, messieurs ; ses forces sont revenues ; — ce dont je bénis Dieu chaque jour. S'il fallait remplacer demain le duc d'Albe dans les Flandres, il serait prêt à partir... N'est-ce pas, Carlos ?

DON CARLOS.

Oui, sire...

LE ROI.

Et les hérétiques sentiraient en sa présence l'épée victorieuse de votre roi, l'autorité souveraine de l'Église, la main catholique de l'Espagne s'étendant sur eux... N'est-ce pas, Carlos ?

DON CARLOS.

Oui, sire.

LE ROI.

Et moi-même, je saluerais avec orgueil ce rejeton glorieux qui me fortifie, ce digne héritier de Charles-Quint... N'est-ce pas, Carlos ?

DON CARLOS.

Ce serait ma gloire, sire !

LE ROI, lui posant la main sur l'épaule.

Oui, messieurs, le soutien de mon sceptre, le voilà !

DON CARLOS, à part.

Cette épreuve est au-dessus de mes forces.

LE ROI, continuant.

Ce bras sur lequel je m'appuie neme manquera pas ; cette main que je presse avec confiance restera dans la mienne sans frémir, car c'est une main loyale et dévouée... N'est-ce pas... n'est-ce pas, Carlos?...

DON CARLOS.

Elle ne frémira pas, non, mon père !

LE ROI, à part.

Il ne se trahira pas !

BIBARRAMBLA, bas à don Carlos.

Aucun homme n'aurait eu ce courage, prince !

DON CARLOS, bas.

Je me sens défaillir, soutiens-moi !

BIBARRAMBLA.

Le roi vous observe !

DON CARLOS.

Sire, j'étais venu pour vous présenter mes respects ; je crains un nouvel accès de fièvre, je demande à Votre Majesté la permission de prendre congé d'elle ?

LE ROI.

Vous le pouvez, c'est même urgent, prince ; vous avez mal pansé votre blessure ; vos habits sont ensanglantés.

DON CARLOS, vivement en portant la main à son bras droit.

Du sang !

LE ROI, avec un sourire froid.

Ah ! c'est de ce côté?... je croyais que c'était au bras gauche.

BIBARRAMBLA, à part.

Ce sourire est un arrêt !...

LE ROI.

D'où vient cette blessure !

DON CARLOS.

Sire !

LE ROI.

Je veux le savoir !

BIBARRAMBLA, à part.

Notre cause est perdue s'il le fait arrêter.

LE ROI.

Répondrez-vous ?

DON CARLOS.

Cet accident est arrivé par l'imprudence d'un de mes serviteurs.

LE ROI.

Le nom ?

DON CARLOS.

Sa Majesté connaît la sévérité de nos lois... elle n'ignore pas que le malheureux serait traité comme un coupable, car c'est un crime de lèse-majesté...

LE ROI.

Je vous demande son nom ?

DON CARLOS.

Votre Majesté ne peut exiger une lâcheté de son fils.

LE ROI.

Ce nom, je le veux, je l'ordonne !

DON CARLOS.

Je n'ai pas à choisir entre la désobéissance et la honte, sire

LE ROI.

Carlos !

BIBARRAMBLA, au roi.

Le coupable, c'est moi, sire !

LE ROI.

Vous ?

DON CARLOS.

Cela n'est pas !... cela n'est pas !

BIBARRAMBLA, en se rapprochant de don Carlos.

Je remercie Son Altesse du dévouement dont elle m'honore...

DON CARLOS.

Mais...

BIBARRAMBLA, bas.

Vous êtes nécessaire à notre cause !

JUDAS TADEO, bas au roi.

Il lui a parlé bas, sire !

LE ROI, à Bibarrambla.

Rendez-vous dans la salle des gardes ; vous êtes mon prisonnier. (Bibarrambla s'incline et sort accompagné d'un gentilhomme.)

DON CARLOS, à part.

Il est perdu ! (Épuisé par son émotion, il chancelle et tombe sans connaissance sur un fauteuil.) Ah ! (On l'entoure, la reine, ses dames d'honneur, Belferada et Juliano accourent.)

## SCÈNE X

LES MÊMES, LA REINE, BELFERADA, JULIANO.

LA REINE, entrant.

Que se passe-t-il donc ?

LA DAME D'HONNEUR, montrant don Carlos.

Le prince, madame, le prince !

LA REINE, courant à don Carlos.

Ah !

LE ROI, à part.

Elle a pâli !

LA REINE.

Mon flacon ?

LE ROI, à part.

Quelle émotion !... (Riosco revient et parle à Judas Tadeo.)

JUDAS TADEO, bas au roi.

Dona Maleha est au château.

LE ROI.

Bien ; dès qu'on sera parti, vous l'introduirez. (Se levant.)

DON CARLOS, à la reine.

Oh ! je suis mieux... beaucoup mieux !.. vous êtes aussi bonne que belle, madame !..

LA REINE, lui tendant la main.

Appuyez-vous, prince !..

LE ROI.

Non, sur moi ! (Il tend le bras à don Carlos.)

DON CARLOS, s'inclinant.

Je me sens mieux, sire, merci !

LE ROI, à la reine.

Venez, madame! (Le roi et la reine sortent. Tout le monde les suit excepté don Carlos, Juliano et Belferada.)

## SCÈNE XI

DON CARLOS, JULIANO, BELFERADA.

DON CARLOS, à part.

Nul ne peut échapper à sa destinée. (Il se retourne et aperçoit Belferada.) Belferada?... Tais-toi, cœur méconnu... la mort est peut-être ta seule maîtresse désormais! (A Belferada.) Pourquoi cet air contraint?... approchez!... et vous aussi, Juliano... vous êtes dignes de vous aimer; dignes d'être heureux. Je vous parle du bonheur par oui-dire: même mon berceau n'a pas été éclairé par le sourire de ma mère. Il a été vide de ses baisers. Si je meurs avant le temps, venez ensemble prier sur ma tombe; je vous reconnaitrai entre tous, il me semble que vos larmes me feront du bien!

BELFERADA.

Prince, pourquoi ces sombres pensées?

JULIANO.

Quels pressentiments sinistres, Altesse!...

DON CARLOS, changeant de ton.

Nón, je plaisanto, je voulais savoir si l'idée de ma mort vous attristerait. (Il leur serre la main et sort.)

## SCÈNE XII

BELFERADA, JULIANO.

JULIANO.

C'est singulier!

BELFERADA.

Même son sourire avait quelque chose de douloureux.

JULIANO, à part.

S'il peut craindre, mon père à tout à redouter alors?...

BELFERADA.

Qu'avez-vous donc, vous avez aussi l'air inquiet?...



JULIANO.

Moi?... oh ! non !... et de quoi, bon Dieu?...

BELFERADA.

A la bonne heure!... au revoir, pensez à moi !...

JULIANO.

Toujours!

BELFERADA.

Adieu! (Elle sort.)

JULIANO, seul.

Adieu!... comme ce mot est triste à de certaines heures. Si c'était un adieu que j'avais dit hier au soir à mon père?... Non, je ne veux plus penser à cela!... (Il veut s'en aller et recule en frémissant.) Ciel, Fernan!... au milieu des gardes!... serait-il prisonnier?... (Il se cache à droite derrière la draperie, Tadeo et deux gardes introduisent Fernan.)

### SCÈNE XIII

FERNAN, JUDAS TADEO, JULIANO, caché.

JUDAS TADEO, à Fernan.

Vous attendrez ici. (Bas aux gardes.) La prisonnière! (A part.) Prévenons le roi! (Il sort par la droite, Juliano reparait; il va à pas de loup, écarte les rideaux du fond et la draperie de droite pour bien s'assurer qu'ils sont seuls.)

### SCÈNE XIV

JULIANO, FERNAN.

FERNAN, à part.

Comment finira tout ceci?...

JULIANO, refermant les rideaux du fond.

Ils sont partis!

FERNAN, à part.

Personne n'a pu m'approcher... je n'ai pu parler à personne.

JULIANO, écartant la draperie.

Tadeo aussi!

FERNAN.

Qu'est donc devenu mon père ?

JULIANO, à Fernan.

C'est moi !

FERNAN.

Juliano !

JULIANO.

Nous sommes seuls !.. comment es-tu ici ?

FERNAN.

J'ai été fait prisonnier par Riosco.

JULIANO.

Mon père ne t'a donc pas défendu ?... où est-il enfin ?

FERNAN.

Je ne sais... j'ai été comme frappé d'un sommeil de plomb...  
Même en ce moment j'ai l'esprit appesanti et troublé !..

JULIANO.

Ne te laisse pas abattre !... Si on t'interroge ne réponds pas.

FERNAN.

Je réponds de moi !

JULIANO.

Je ne sais plus où nous allons !.. (Lui donnant un poignard.) Tiens,  
prends cette arme, tu peux en avoir besoin.

FERNAN.

Merci, je ne craignais que l'échafaud !

JULIANO.

Un grand malheur est dans l'air.

FERNAN.

Je peux tout entendre. Parle !

JULIANO.

L'acte des Douze est perdu.

FERNAN.

Au pouvoir d'un ennemi ?

JULIANO.

Entre les mains de la dame d'Aceça.

FERNAN.

Mais alors...

JULIANO.

Elle peut le livrer au roi, et ce serait l'arrêt de mort de notre  
père !

FERNAN.

Mais ce serait ta perte aussi !

JULIANO.

Oh ! ma vie, je la donnerais avec joie pour lui !

FERNAN.

La dame d'Aceça... Ah ! si j'étais libre !

JULIANO.

On vient !...

FERNAN.

Cache-toi !

JULIANO.

Il est trop tard ! (Judas Tadeo introduit dona Maleha.)

## SCÈNE XV

LES MÊMES, DONA MALEHA, JUDAS TADEO.

JUDAS TADEO.

Attendez.

DONA MALEHA.

Tout ce mystère est inutile. Je vous ai deviné ; je suis au château de Valsain. Vous pouvez dire à Sa Majesté que la dame d'Aceça est à ses ordres.

JULIANO.

La dame d'Aceça !

FERNAN.

La dame d'Aceça !

JUDAS TADEO.

Quoi donc ?

TOUS LES DEUX.

Rien... rien !...

DONA MALEHA, à part.

Mes fils !... Ce sont eux !

JUDAS TADEO, à Juliano.

Comment êtes-vous ici ?

JULIANO.

J'y étais quand Fernan est entré.

JUDAS TADEO.

Suivez-moi.

JULIANO.

Encore un moment?... Oh! je vous en prie, monsieur... le temps de lui dire adieu?...

JUDAS TADEO.

Faites.

DONA MALEHA, à part.

Celui-ci est Fernan et l'autre est Juliano!

JULIANO, bas à Fernan.

Tu vas rester seul avec elle.

FERNAN.

Je comprends.

JULIANO.

Dieu soit avec toi!

FERNAN,

Dieu n'abandonne pas celui qui fait son devoir!

JULIANO.

Au revoir! (Ils s'embrassent ; Juliano va pour sortir, dona Maleha, très-ému, l'arrête.)

DONA MALEHA.

Monsieur !...

JULIANO.

Ah! ne me touchez pas!

DONA MALEHA.

Je vous fais horreur ?

JULIANO.

Je ne vous connais pas, madame... je ne vous connais pas!...  
(Il sort, Tadeo le suit.)

## SCÈNE XVI

DONA MALEHA, FERNAN.

DONA MALEHA, à part.

Pourquoi ce sentiment de répulsion ? (A Fernan.) Qu'ai-je donc fait à votre frère?

FERNAN.

Vous le demandez?

DONA MALEHA.

Sans doute.

FERNAN.

Ah! vous avez osé venir!

DONA MALEHA.

Quoi donc?

FERNAN.

Vous l'avez osé!... Mais si Philippe vous espérait, je vous attendais aussi, moi.

DONA MALEHA.

Votre frère m'évitait et vous me parlez la menace à la bouche?...

FERNAN

Je suis Fernan!...

DONA MALEHA, à part.

Ah! mon Dieu, on a tourné leur cœur contre moi!

FERNAN.

Le fils de Jean de Hornes!

DONA MALEHA, à part.

Mes enfants me haïssent!

FERNAN.

Le crime ne triomphe pas toujours. Ce n'est pas la récompense du roi qui vous accueille, c'est ma vengeance!...

DONA MALEHA.

Une vengeance?

FERNAN.

L'acte des Douze?... Oh! ne mentez pas, vous l'avez!... il me le faut, entendez-vous, et sur l'heure?

DONA MALEHA.

Oh! taisez-vous... taisez-vous!...

FERNAN.

Nous sommes seuls, et vous êtes bien en mon pouvoir, allez!...

DONA MALEHA, à part.

Toujours ce regard et cet air menaçants!...

FERNAN.

Ah! vous faites marché de trahison!...

DONA MALEHA, à part.

Nous sommes face à face, et rien dans son cœur ne lui dit que je suis sa mère!

FERNAN.

Ah! vous vendriez ainsi douze têtes, comme Judas a vendu son maître!

DONA MALEHA, à part.

Rien!... rien!...

FERNAN.

Eh bien, je serai sans pitié à mon tour!... (Se troublant en rencontrant les yeux de dona Maleha.) Oh! non!... je ne suis pas né pour le crime. (En priant.) Oh! sauvez-moi de moi-même... Le sang me fait horreur... Oh! ce papier, l'acte des Douze, oh! je vous le payerai de tout mon sang s'il le faut!... Oui, rendez-le moi?... (Tombant à ses pieds.) Tenez je vous en prie à genoux... Oh! je vous en prie, madame, je vous en prie?

DONA MALEHA.

Et vous pourriez me tuer?...

FERNAN.

Une fatalité pèse sur nous, vous pouvez la conjurer...

DONA MALEHA.

Je ne m'attendais pas à cette torture!... Mais pour que votre âme soit muette... mais pour que votre cœur se taise... mais pour que la nature ne se soulève pas d'horreur chez vous... mais dites-moi donc que l'ombre de votre père est entre nous et que vous me croyez complice de sa mort?

FERNAN.

Mon père?... mon père est mort?...

DONA MALEHA.

Il l'ignorait!

FERNAN, dans un sanglot.

Il est mort?...

DONA MALEHA, le prenant dans ses bras.

Ah! mon pauvre enfant!

FERNAN, la repoussant.

Ah! laissez-moi!... laissez-moi!

DONA MALEHA.

Fernan !...

FERNAN.

Assassiné, n'est-ce pas ?

DONA MALEHA.

Oui... mais...

FERNAN.

Assassiné!... tu vas mourir!

DONA MALEHA.

Fernan!... Fernan!...

FERNAN, tirant son poignard.

Tu vas mourir, te dis-je!

DONA MALEHA, avec douceur.

Regardez-moi d'abord?...

FERNAN, à part.

Ah! qu'est-ce que j'éprouve?... (il laisse tomber son poignard.)

DONA MALEHA, de même.

Par les yeux, on voit jusqu'au fond de l'âme, parfois?...

FERNAN, à part.

Quelle bonté, quelle tendresse dans son regard!...

DONA MALEHA.

Oui, cette preuve terrible, je l'ai ; elle est en lieu sûr ; c'est un dépôt sacré que votre père m'a confié en mourant et que j'ai juré de défendre au prix de ma vie... Je me serais laissé tuer, allez... même par vous, plutôt que de m'en dessaisir.

FERNAN.

Mais qui êtes-vous donc ?

DONA MALEHA.

Je suis votre mère, mon enfant.

FERNAN.

Vous ?

DONA MALEHA, lui présentant le médaillon.

Jugez-en.

FERNAN, sans le prendre.

Ce médaillon?... Une relique de famille où se trouve le portrait de ma mère?...

DONA MALEHA, lui mettant le médaillon sous les yeux.

La reconnaissez-vous? (Fernan après avoir tour à tour porté ses yeux de dona Maleha au médaillon et du médaillon à dona Maleha, se jette dans les bras de sa mère en poussant un cri de joie.)

FERNAN.

Ah!...

DONA MALEHA.

Mon fils! (Le roi entre.)

## SCÈNE XVII

LES MÊMES, LE ROI.

TOUS LES DEUX.

Le roi!...

LE ROI, froidement, à dona Maleha,

Vous n'avez plus rien à m'apprendre; j'étais là, j'ai tout entendu.

DONA MALEHA.

Ciel!

LE ROI.

Pour un fils on peut braver la mort. Ce n'est donc pas votre tête qui tombera, c'est la sienne, si dans les vingt-quatre heures... vous m'entendez?... si dans les vingt-quatre heures l'acte des Douze n'est pas entre mes mains.

FERNAN.

Mère, je suis fils de gentilhomme. L'un des miens a soulevé les Flandres, et marche peut-être à l'échafaud à cette heure; mon père est mort assassiné, je suis l'héritier de ces martyrs... Ne fais pas de nos premiers embrassements un souvenir de honte... ne rachète pas ma vie par une infamie!...

DONA MALEHA, d'une voix étouffée en tombant aux pieds du roi.

Oh! grâce, sire... grâce... grâce!...

LE ROI.

Philippe II ne s'émeut pas; ce qu'il veut se fait. Dieu l'a placé au sommet de la foi pour mieux discipliner les âmes, au sommet du pouvoir pour mieux châtier la matière. Pas une conscience, pas une tête n'aura un autre but que le sien. Il mesurera à



chaque homme sa croyance, à chaque homme il mesurera son dieu. Peuples et rois s'agitent sous son impassible étreinte; les Flandres palpitent sous sa main, l'Italie et l'Allemagne tremblent à sa voix, les Indes se débattent sous ses pieds. Ce n'est pas au moment où le monde se transforme par sa volonté qu'il tiendra compte d'une larme. Tu me connais.

DONA MALEHA.

Vous me placez entre l'horreur de mes propres enfants et l'échafaud de mon fils, sire?...

LE ROI.

Dans vingt-quatre heures.

DONA MALEHA, sans quitter le roi des yeux, tend une main suppliante vers Fernan.

Fernan... Fernan... (Fernan lui prend la main.) Humilie-toi à ton tour?... (Mouvement de Fernan, se retournant vers lui.) Oh! je t'en prie! (L'agenouillant devant le roi.) À genoux, mon fils. . . à genoux!... (Au roi.) Je le mets sous votre protection, sire!...

LE ROI.

Vingt-quatre heures.

DONA MALEHA.

Sire... sire!... (D'un geste impérieux le roi lui montre la porte; elle prend la tête de Fernan entre ses mains et la couvre de baisers désespérés, puis le relève avec fierté. Au roi d'une voix hautaine :) Jamais!

---

## ACTE QUATRIÈME

Le cabinet du roi au palais de Madrid. Un brasero à gauche. Au fond un prie-Dieu surmonté d'une croix sur lequel sont posés les Évangiles.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI, RUY GOMEZ, JUDAS TADEO. Le roi est assis.

RUY GOMEZ.

Enfin, Bibarrambla ne s'est pas rétracté pendant la torture.

LE ROI, à Tadeo.

Vous l'entendez?...

JUDAS TADEO.

Bibarrambla veut sauver le prince. Quo Votre Majesté m'envoie à mon tour à la question, elle verra si je me démentirai.

LE ROI, à part.

L'un brave la torture en affirmant l'innocence, l'autre la provoque pour constater le crime. Où est la vérité, et cette dona Maleha qui ne revient pas!... l'heure est passée. Oh! elle viendra; c'est une mère, la vie de son fils m'en répond. Mais si elle ne venait pas?... (A Ruy Gomez.) L'agent que vous avez envoyé à la recherche de dona Maleha est-il encore au palais?

RUY GOMEZ.

Non, sire.

LE ROI.

On ne sait ce qu'elle est devenue, alors?...

RUY GOMEZ.

Non, sire. Cette nuit, en quittant Votre Majesté, elle a abordé Juliano qui attendait au bas du grand escalier et prêtait l'oreille avec anxiété au moindre bruit; elle lui a remis une bague... puis, se déroband à ses embrassements, elle s'est enfuie, et on ne l'a plus revue.

LE ROI, à part.

Disparue!... non ; elle ne croit pas que son fils mourra, voilà tout. (Avec un rire sinistre.) Ah! la malheureuse! (A Tadeo.) C'est aujourd'hui, je crois, qu'on annonce le prochain auto-da-fé?

JUDAS TADEO.

Oui, sire, à son de trompe, dans tous les quartiers de Madrid.

LE ROI, à part.

Je la forcerai bien de ne plus douter. (Il s'assied à la table et écrit; tout en écrivant, à Judas Tadeo.) Vous remettrez cet ordre au cardinal inquisiteur. Il inscrira sur-le-champ, et sous vos yeux, parmi les hérétiques destinés au bûcher le nom de Fernan de Hornes. Tous ces noms devront être lus à haute et intelligible voix au peuple assemblé.

JUDAS TADEO.

Ce sera fait, sire.

LE ROI, lui remettant l'ordre.

Ne perdez pas un instant!

JUDAS TADEO.

Oui, sire!... (Il sort.)

## SCÈNE II

LE ROI, RUY GOMEZ.

LE ROI.

Nous verrons, maintenant!

RUY GOMEZ.

Votre Majesté se précipite au-devant de son malheur avec une cruelle impatience.

LE ROI.

J'y suis condamné.

RUY GOMEZ.

Don Carlos est votre fils, sire... Pourquoi Sa Majesté ne chercherait-elle pas à le ramener, une bonne parole suffirait peut-être?...

LE ROI.

Faites-le venir. (Ruy Gomez sort.)

## SCÈNE III

LE ROI, seul.

Tenter un suprême effort pour apaiser, pour dominer cette âme exaltée, n'est-ce pas un devoir?... Ne serait-ce pas dans l'intérêt de ma couronne aussi, n'est-il pas mon héritier?... Si je mourais demain, que deviendrait l'Espagne? (Moment de silence.) C'est une heure sombre que celle où l'on sent peser dans ses mains la vie de tout un peuple. J'ai charge d'avenir. Mon cœur n'est pas à un seul, il est à tous. Un homme ne s'arrête plus quand une idée le mène; il est l'instrument de sa propre pensée, le pivot sur lequel tourne son rêve. Un rêve?... Non, la réalité!... C'est au plus profond du cœur humain que j'ai cherché la base du formidable édifice que j'ai conçu. Aucune main ne l'ébranlera. Au sommet Dieu, et sous les ordres de Dieu le roi. L'Espagne pour moyen. La police des âmes au saint-office, celle des hommes aux sbires; et, de cette double force, la grandeur, et de cette action multiple et virile, l'unité. L'épée a fait son temps. Le salut du monde est ailleurs. Charles-Quint l'a tenté par la gloire : mauvaise lumière qui éblouit plus qu'elle n'éclaire. J'ai le flambeau de la foi, moi. Comme un mineur, je descendrai dans les profondeurs de la conscience humaine pour l'explorer. Je tiendrai le corps et l'âme. Le continuateur de mon œuvre sera mon véritable héritier. Si mon fils ne me continue pas, il m'énerve. Tout croule; le monde est livré à Luther, les trônes vacillent, l'Église chancelle, Dieu est controversé, le pape n'est qu'un prêtre, et l'hérésie, cette hydre invisible qui se fait une force de ses ténèbres, l'hérésie qui dévore les âmes en dessous, marche sourdement sous nos pieds, grandit de nos défaillances, l'hérésie se redresse et l'humanité est perdue! Chaque peuple à déjà ce cancer au sein : la France ses huguenots, l'Allemagne les luthériens, les iconoclastes dans les Flandres, l'Espagne, notre Espagne aussi a ses hérétiques!... Et don Carlos les soutiendrait!... Le fils de Philippe II serait le complice de Luther... C'est de la plus haute marche de mon trône qu'il aurait fait cet appel à l'impiété... Ah! quel soudroisement terrible je me sens dans les mains!... Mais non, mon fils n'a pas dégénéré à ce point. Un rebelle, c'est possible, l'impatience du pouvoir et l'orgueil ont pu l'égarer. — Oh! le doute... le doute... le doute!... Tenir peuples et rois inclinés sous mon

regard, et ne pouvoir dire : « Doute, évanouis-toi, va-t'en, fais place à la vérité! » A quoi bon régner si on ne peut vouloir ce qui est possible!... — Humilie-toi, Philippe, tu n'es qu'un homme! (Entre la reine; le roi est profondément absorbé.)

## SCÈNE IV

## LE ROI, LA REINE.

LA REINE, se penchant sur son fauteuil.

Ne pensez pas trop haut, sire... Vous pourriez m'apprendre vos secrets ?...

LE ROI.

Vous, madame?...

LA REINE.

J'attendais que vous fussiez seul pour me présenter. Je vous ai pris pour votre fils en entrant... Vous avez dix ans de moins ce matin, sire.

LE ROI.

L'Infant n'a pas ces cheveux gris, madame.

LA REINE.

Je vous dérange peut-être ?

LE ROI.

Vous êtes toujours la bienvenue. (A part.) Le souvenir de don Carlos la poursuit sans cesse.

LA REINE.

L'Infante se porte bien.

LE ROI, vivement.

Ah! oui, parlez-moi de ma fille!

LA REINE.

De notre fille, sire!... En se réveillant elle m'a parlé de son père.

LE ROI.

Vraiment?... Ah! la chère enfant!...

LA REINE.

Vous voyez une suppliante devant vous, sire.

LE ROI.

Philippe n'a rien à vous refuser.

LA REINE.

J'implore une grâce... une vraie grâce, je vous en prévient ?

LE ROI.

Vous avez là un joli collier, madame ?

LA REINE.

C'est un cadeau de Votre Majesté. Il s'agit d'un malheureux jeune homme qu'on retient prisonnier à Simancas ?...

LE ROI, occupé du collier.

Un travail merveilleux !

LA REINE.

Oui, délicieux !... Je suis convaincue de son innocence, sire ?...

LE ROI.

Ce saint Michel rappelle celui que portait Chimène.

LA REINE.

Accordez-moi son pardon, sire ?

LE ROI.

Un vrai chef-d'œuvre, regardez donc ?

LA REINE.

Oh ! admirable !... C'est par la clémence, sire, que les rois ressemblent à Dieu ?...

LE ROI.

Et par la justice.

LA REINE.

Ce serait aussi justice !... Ce pauvre enfant est le frère du fiancé de Belferâda. J'ai pris cette jeune fille en affection. Son mariage s'annoncerait sous de mauvais auspices si Votre Majesté repoussait ma prière ?

LE ROI, galamment.

Mon refus me ferait passer pour un tyran à vos yeux ?

LA REINE.

Peut-être !

LE ROI.

Alors votre protégé vivra.

LA REINE.

Oh !

LE ROI.

Mais à une condition ?

LA REINE.

Non, je ne peux moins demander ; c'est la moitié du pardon déjà que vous reprenez !...

LE ROI.

Sa grâce est accordée à moins qu'on n'y mette obstacle par une résistance coupable...

LA REINE.

Oh ! vous êtes un grand roi, sire !... (Revenant sur ses pas.) Je ne me suis pas informée de la santé de l'Infant ?...

LE ROI, à part.

Encore ?...

LA REINE.

Et vous, sire ?

LE ROI.

Ni moi.

LA REINE.

Son Altesse paraissait bien souffrante hier au soir ?

LE ROI.

Oui.

LA REINE.

Sa Majesté voudrait-elle me donner de ses nouvelles dès qu'elle en recevra ?

LE ROI.

Sans doute.

LA REINE.

J'y compte, sire !... (Elle sort.)

## SCÈNE V

LE ROI, puis JUDAS TADEO, puis RUY GOMEZ.

LE ROI, seul.

Toujours lui ! (Entre Judas Tadeo.)

JUDAS TADEO.

Les ordres de Sa Majesté ont été exécutés. L'alguazil mayor

du saint-office parcourt déjà la ville. L'annonce d'un nouvel auto-da-fé est accueillie partout avec joie. (Entre Ruy Gomez )

RUY GOMEZ, au roi.

Son Altesse le prince d'Espagne !

LE ROI, à part.

Mon rival peut-être!... — Disparaissez, pensées mauvaises, ensevelissez-vous au fond de ma conscience, c'est bien assez que je vous connaisse ! (Sur un signe du roi, Ruy Gomez introduit don Carlos. Judas Tadeo et Ruy Gomez s'inclinent profondément devant le prince et sortent.)

## SCENE VI

LE ROI, DON CARLOS.

LE ROI, à part.

Comme il ressemble à sa mère!... elle m'aimait, elle.

DON CARLOS.

Votre Majesté m'a fait demander.

LE ROI.

Asseyons-nous.

DON CARLOS, à part.

Que peut-il me vouloir ? (Ils s'asseyent.)

LE ROI.

Je veux vous ouvrir mon cœur, Carlos. Je reconnais que j'ai eu des torts envers vous.

DON CARLOS.

Ah ! sire !...

LE ROI.

Je le reconnais. J'aurais dû m'aider de vos conseils pour régner ; vous êtes mon appui naturel, plus que personne vous avez intérêt à fortifier l'Espagne, votre patrimoine, et à voir grandir mon nom qui est le vôtre. J'entends que l'avenir rachète le passé. Je vous investirai du gouvernement des Flandres dès qu'elles seront pacifiées. Vous aurez la présidence du conseil des ministres en mon absence et avec moi quand j'y serai. Vos amis seront les miens. Bibarrambla est libre.

DON CARLOS, à part.

Est-ce bien Philippe II qui parle ?



LE ROI, à part.

Pas même un remerciement. Que peut-il vouloir de plus?... (Haut.) Vos affaires sont en mauvais état, votre maison souffre, vous faites des dettes. (Mouvement de don Carlos.) Ce n'est pas un reproche que je vous adresse ; c'est plutôt moi que j'accuse, j'aurais dû prévoir l'étendue de vos besoins.

DON CARLOS.

Mes libéralités ont peut-être passé la mesure, sire... mais qui donnerait, si les princes ne donnaient pas ?

LE ROI.

Ces sentiments vous honorent. Ce n'est plus soixante mille ducats de pension, ce sera cent mille ducats que vous toucherez par an désormais. Êtes-vous content, mon fils ?

DON CARLOS.

Oui, sire.

LE ROI.

Pourquoi pas : Oui, mon père?... vous me privez de mon titre le plus doux.

DON CARLOS.

Ce n'est donc plus le roi qui parle ?

LE ROI.

Non, c'est le père, Carlos, un père heureux qui ne veut plus de nuage entre son fils et lui.

DON CARLOS.

Sire... prouvez-le! Autre chose nous divise qu'une étroite question d'intérêt ou d'influence... Envoyez-moi dans les Flandres ?

LE ROI, se levant.

En Flandre ?...

DON CARLOS.

Oh! je vous en prie!... Le duc d'Albe pousse ces peuples au désespoir par l'oppression et la terreur, je les soumettrai par la bonté... c'est une grande force que la bonté, sire, croyez-le... Je vous réponds de leur soumission... Vous l'avez dit, personne n'a autant d'intérêt que moi à votre grandeur... Ah! sire, faites cela, et je crois tout... (Tombant à ses pieds.) C'est votre fils repentant qui vous implore ?...

LE ROI, à part.

Il se savait donc coupable ?

DON CARLOS.

Sire... sire ?...

LE ROI.

J'y consens.

DON CARLOS.

Ah!... mon père !... mon noble père!...

LE ROI, à part.

La souveraineté des Flandres le tentait !

DON CARLOS.

Oh ! je ne serai pas seul à vous bénir... Tout un peuple joindra sa reconnaissance à la mienne... et le surplus de ma pension, c'est aux pauvres que vous le donnerez, mon père... je ferai un plus grand nombre d'heureux, voilà tout !

LE ROI, à part.

Un plus grand nombre de partisans, peut-être ?

DON CARLOS.

Ah ! mais embrassez-moi donc, Majesté... mais embrassez-moi donc, sire... mais embrassez-moi... embrassez-moi donc, mon père... vous m'avez si longtemps écarté de votre cœur... j'ai été si longtemps privé de vos baisers !... (Il le prend dans ses bras et l'embrasse avec effusion.) Sire!... mon roi!... mon père !

LE ROI, d'un air glacial.

C'est bien... calmez-vous... laissons cela aux femmes. — Au revoir, mon fils. (Il sort.)

## SCÈNE VII

DON CARLOS.

Se serait-il joué de moi ?... (Marchant à grands pas.) Ah ! je ne voudrais pas le croire !... Évidemment, j'étais un jouet... un pantin stupide dont il tirait les fils !... Oui, moi !... le fil du repentir : Humilie-toi, Carlos... le fil du bonheur : Ris, Carlos... le fil de la réconciliation suprême qui va jusqu'au délire : Pleure de joie, Carlos !... O rage !... Par le Dieu vivant, sire, vous ne rirez plus de mes larmes !... (En pleurant.) Ah ! c'était un jeu ! c'était un jeu !... (Entre Juliano, il est très-agité.)

## SCÈNE VIII

DON CARLOS, JULIANO.

JULIANO.

C'est moi, prince !...

DON CARLOS.

Vous me cherchiez?... Qu'avez-vous à me dire ?

JULIANO.

J'ai signé l'acte des Douze, j'ai le droit de m'intéresser à  
Votre Altesse.

DON CARLOS.

Que se passe-t-il ?

JULIANO.

Le roi s'est enfermé dans son oratoire avec le cardinal in-  
quisiteur...

DON CARLOS.

Son mauvais génie !

JULIANO.

Après'avoir donné des ordres secrets à Judas Tadeo....

DON CARLOS.

Son âme damnée !

JULIANO.

Judas Tadeo a fait doubler les gardes du palais...

DON CARLOS.

Que dis-tu ?

JULIANO.

La liberté de Son Altesse est peut-être menacée, partez,  
prince !

DON CARLOS.

Non.

JULIANO.

Dans un instant...

DON CARLOS.

On ne fait pas disparaître ainsi un Infant d'Espagne ; j'ai  
des amis, je suis aimé à Madrid. Si ma chute est résolue

je tomberai de si haut que le retentissement en sera terrible!...  
(On entend au loin des sons de trompe.) Qu'est-ce que cela ?

JULIANO.

L'alguzil mayor du saint-office qui annonce le prochain auto-da-fé! (On entend des applaudissements frénétiques.)

DON CARLOS.

Ils applaudissent à cela!... Il y a de la bête fauve dans l'homme.  
(On entend une proclamation lue à haute voix.)

JULIANO.

On crie aussi les noms des condamnés. (Il va vers la fenêtre pour mieux entendre et recule en poussant un cri.) Ah!

DON CARLOS.

Quoi donc ?

JULIANO.

On l'a livré au saint-office!

DON CARLOS.

Qui ?

JULIANO.

Mon frère, Altesse, mon frère!

DON CARLOS.

Fernan?...

JULIANO.

Écoutez!... écoutez!...

DON CARLOS.

On me frappe même dans cet enfant!

DONA MALEHA, au dehors.

Où est le roi?... où est le roi?...

JULIANO.

Vous ne le laisserez pas périr dans les flammes, n'est-ce pas ?

DON CARLOS.

Non, non! (Entre Maleha.)

## SCÈNE IX

LES MÊMES, DONA MALEHA.

DONA MALEHA.

Où est le roi ?... Ah ! c'est toi, Juliano ?...

JULIANO.

Ma mère ! (On entend la voix qui se rapproche.)

DONA MALEHA, cachant sa tête dans les bras de son fils.

Ah ! cette horrible voix me suivra partout !

JULIANO.

N'écoute pas... n'écoute pas !..

UNE VOIX, au dehors.

La procession de la croix verte sortira demain ; pour la plus grande gloire de Dieu et de l'Église il sera célébré un auto-da-fé dans trois jours.

DON CARLOS.

Voilà ce qu'on entend en Espagne !

LA VOIX.

Comme relaps ou convaincus d'hérésie, seront brûlés vifs, Alonzo de Ortega, curé de Hormingo ; Piétro Padilla, prieur de Castille et de Léon ; le licencié Antonio et Fernan de Hornes.

JULIANO, serrant sa mère contre son cœur.

Oh ! j'avais bien entendu !

DON CARLOS.

Les pauvres gens !

LA VOIX.

L'auto-da-fé s'accomplira sur la grande place à sept heures du matin. Chrétiens, dans trois jours. (Applaudissements frénétiques.)

DONA MALEHA.

Dans trois jours !

DON CARLOS.

Non, vrai Dieu, non !... (Bas à Juliano.) Fernan est encore à Simancas, nous le délivrerons cette nuit ; préviens nos amis, nous quitterons l'Espagne après. Je vais préparer mes armes.

(Il sort.)

## SCÈNE X

DONA MALEHA, JULIANO.

JULIANO.

Que veux-tu, c'est une fatalité!

DONA MALEHA.

Oui, et qu'il faut conjurer à tout prix!

JULIANO.

N'est-ce pas?

DONA MALEHA, à part.

J'ai l'acte des Douze, j'accepte le crime, j'ai assez lutté!...  
(Haut.) Conduis-moi vers le roi!

JULIANO.

Le roi?... Il ne pardonne pas, il vend sa clémence.

DONA MALEHA.

Je l'achèterai!... Où est-il?

JULIANO.

Pauvre mère, si tu ne peux payer chaque goutte du sang de ton fils par une infamie, ne songe pas à attendre Philippe!...

DONA MALEHA.

Ceci me regarde!... Oh! Laisse-moi avec mon désespoir...  
laisse-moi avec mon dévouement... va-t'en!... va-t'en!

JULIANO.

Oui!... on m'attend d'ailleurs. Je demanderai sa délivrance à mon épée!

DONA MALEHA.

Tu peux le sauver?

JULIANO.

Nous attaquons Simancas cette nuit.

DONA MALEHA, avec joie.

Cette nuit?... (Tressaillant.) Mais Simancas sera défendu?... et alors...

JULIANO.

Dieu décidera! (Entre Belferada.)

## SCÈNE XI

LES MÊMES, BELFERADA.

JULIANO.

Belferada !

BELFERADA.

Je voulais vous parler !

JULIANO.

Oui, venez !... Je vous confie ma mère, Belferada... restez avec elle... Oh ! ne la quittez plus, ne la quittez plus !

BELFERADA.

Mais...

JULIANO.

Au revoir !... Adieu, mère, adieu ! (il sort.)

## SCÈNE XII

DONA MALEHA, BELFERADA.

BELFERADA.

Où va-t-il donc ?

DONA MALEHA.

Où Dieu, où son devoir le conduit.

BELFERADA.

Un malheur est dans vos paroles ?...

DONA MALEHA.

Ah ! tu crois que je suis malheureuse à demi... Mais mes espérances à moi sont encore des tortures !

BELFERADA.

Que voulez-vous dire ?

DONA MALEHA.

Il peut être la victime de son dévouement.

BELFERADA.

Juliano ?

DONA MALEHA.

Si Dieu les protège, ils délivreront Fernan !

BELFERADA.

Une révolte ?

DONA MALEHA.

Une lutte !

BELFERADA.

Ah ! malheureuse mère !... il faut le rejoindre... oh ! sur l'heure... Oh ! venez... venez !...

DONA MALEHA.

Que crains-tu donc ?

BELFERADA.

Tout pour eux !

DONA MALEHA.

Explique-toi ?

BELFERADA.

La reine a demandé la grâce de Fernan à Sa Majesté...

DONA MALEHA.

Eh bien ?

BELFERADA.

Le roi pardonne, mais à une condition...

DONA MALEHA.

Laquelle ?... Mais parle donc ?

BELFERADA.

A la première hostilité la tête de Fernan...

DONA MALEHA.

Ah !

BELFERADA.

Vous voyez bien que le temps presse, venez !

DONA MALEHA.

Oh ! Philippe, Philippe, comme tu sais torturer les âmes !...

BELFERADA.

C'est un homme odieux !

DONA MALEHA.

Où retrouver Juliano maintenant ?... qui peut répondre de la parole du roi, d'ailleurs ?... Pourquoi le nom de Fernan parmi les victimes du saint-office ?... Ah ! nous sommes bien perdus, va !



BELFERADA.

Perdus?... Et c'est vous qui le dites?

DONA MALEHA.

Dieu m'a abandonnée !

BELFERADA.

Oh! si j'étais mère, moi, j'aurais de ces dévouements que rien n'arrêtel...

DONA MALEHA.

Cela devrait être!... vois-tu ce papier?... il contient la délivrance de Fernan!...

BELFERADA.

Qu'attendez-vous?... En vous en servant, vous rendez l'entreprise de Juliano inutile et vous le sauvez à son tour?...

DONA MALEHA.

Écoute!... Fernan, tu le sais, est accusé d'avoir conspiré contre le roi... Si je te disais que pour prouver son innocence il suffirait de livrer au roi le nom des conjurés qui sont là... que ferais-tu?

BELFERADA.

Mon devoir, mon devoir en démasquant des traîtres, mon devoir en protégeant mon fils !

DONA MALEHA.

Et si cette preuve était un dépôt sacré... et si tu avais juré à un mort que son secret serait enseveli avec lui... Pour sauver ton fils, serais-tu parjure, trahirais-tu ce mort, mentirais-tu à cette tombe ?

BELFERADA.

Je n'hésiterais pas devant le salut d'un innocent !

DONA MALEHA.

Et tu braverais même le mépris de tes enfants ?

BELFERADA.

Tout pour les sauver !

DONA MALEHA.

J'aurais dû te consulter plus tôt!... (Lui donnant la lettre.) Tiens, prends la moitié de mon crime, brise ce cachet si tu l'oses?

BELFERADA, prend et brise le cachet.

C'est fait!

DONA MALEHA.

Lis maintenant !

BELFERADA.

Pourquoi ?

DONA MALEHA.

Tu es fiancée à Juliano, tu dois connaître l'héritage fatal que je lui apporte... Lis... lis !...

BELFERADA, laissant tomber son regard sur le parchemin.

Ah !

DONA MALEHA.

Quoi donc ?

BELFERADA.

Sainte Vierge !

DONA MALEHA.

Rends-moi ce papier... Je veux connaître ce malheur, s'il y a encore un malheur possible pour moi ! (Elle lui arrache le papier.)

BELFERADA, lui montre le nom de Juliano.

C'est votre arrêt et le mien !... Tenez, là... là !...

DONA MALEHA, tombant anéantie dans le fauteuil.

Juliano !

BELFERADA.

Lui-même !

DONA MALEHA.

Que vais-je devenir ?

BELFERADA, tombant à ses genoux.

Ah ! sauvez Juliano !

DONA MALEHA.

Qui sauvera Fernan ?

BELFERADA.

Oh ! grâce !... grâce !...

DONA MALEHA.

L'un ou l'autre, oui, mon enfant !

BELFERADA.

On vient !... C'est peut-être le roi !... (Voulant lui reprendre le papier.) Mais brûlez, brûlez donc cela !

DONA MALEHA.

Non !

BELFERADA.

Quelle est votre pensée ?

DONA MALEHA.

Dieu m'inspirera !

BELFERADA.

Madame!... madame !

DONA MALEHA.

Va prier !

BELFERADA.

Oh ! sauvez... sauvez Juliano !

DONA MALEHA.

Prie pour tout le monde ! (Le roi paraît.)

LE ROI, à Belferada.

Sortez !

BELFERADA.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! (Elle sort.)

## SCÈNE XIII

LE ROI, DONA MALEHA.

LE ROI.

Pourquoi ce désespoir ?

DONA MALEHA.

Belferada me priait de sauver Fernan.

LE ROI.

Vous hésitez ?

DONA MALEHA.

Oui, sire.

LE ROI.

Alors qu'il s'agit d'un attentat contre votre roi, d'un danger pour votre pays ?

DONA MALEHA.

Oui, sire.

LE ROI.

Quand la vie de votre fils dépend de votre soumission ?

DONA MALEHA.

Cette preuve de trahison que vous demandiez, la voilà. Je ne m'aveugle pas sur l'action que je peux commettre. Je serai misérable, je serai infâme en vous la livrant. Je veux pouvoir m'excuser à mes propres yeux ?

LE ROI.

Des conditions?... à moi?...

DONA MALEHA.

Sa Majesté excusera mon audace.

LE ROI.

Et s'il convenait au roi de passer outre ?

DONA MALEA.

Votre Majesté s'est-elle demandé combien de temps il faudrait à ce brasero pour réduire cette feuille de papier en cendres?...  
(Moment de silence.)

LE ROI.

Voici la grâce de Fernan.

DONA MALEHA.

Ce n'est pas tout, sire.

LE ROI.

Je n'ai rien promis de plus.

DONA MALEHA.

Fernan était innocent, Votre Majesté ne fait que justice en l'épargnant. Parmi les conjurés, il y en a un qui m'est cher et que je voudrais sauver, sire ?

LE ROI.

Pardonner à un coupable, c'est se désarmer devant le crime.

DONA MALEHA.

Votre trône s'affermirait par la clémence, sire.

LE ROI.

Jamais! jamais!

DONA MALEHA.

Le feu ne garde pas, il anéantit les secrets qu'on lui confie; prenez garde, sire?...

LE ROI.

Non, par le ciel, non!... Ah! l'on conspirait, et je l'ignorais; j'avais des rebelles dans mes États, et ils vivaient; et quand je tiens sous mes pieds cette couvée de traîtres, j'hésiterais à l'écraser tout entière... Par le Dieu vivant, le monde croulerait sur ma tête, les os de Charles-Quint seraient là et me prieraient que je ne fléchirais pas!...

DONA MALEHA.

Votre Majesté l'aura voulu! (Elle va pour brûler l'acte des Douze.)

LE ROI.

Non, arrête!

DONA MALEHA, lui présentant une plume.

La grâce, sire? (Le roi prend la plume, hésite un moment, puis la brise entre ses doigts.)

LE ROI.

Je ne donnerai pas cet exemple de trahison envers la justice!... (A dona Maleha.) Tous ou pas un; tu peux anéantir cette preuve.

DONA MALEHA.

Vous vous condamnez vous-même?...

LE ROI.

Brûle!

DONA MALEHA, ouvrant l'acte des Douze et désignant chaque nom du doigt.

Vous ne connaissez pas vos implacables ennemis. Les voilà tous... là!... chaque nom est une menace... chaque nom équivaut à une armée... chaque nom... (S'arrêtant, à part.) Oh!... (Avec joie.) Don Carlos!... lui aussi!

LE ROI.

Qu'attends-tu?

DONA MALEHA, à part.

L'Infant d'Espagne!

LE ROI.

Tu hésites?

DONA MALEHA, à part.

C'est son fils, et il est père... c'est son héritier, et il est roi...

Son cœur paralysera sa colère, l'intérêt de sa dynastie désarmera sa vengeance!... (Haut.) Tous ou pas un, a dit Votre Majesté?

LE ROI.

Oui.

DONA MALEHA.

Votre parole royale, sire?...

LE ROI.

Je te la donne.

DONA MALEHA, montrant le prie-Dieu.

Que Votre Majesté le jure sur les Évangiles et sur la croix... Faites cela, sire, et vous aurez conjuré le plus grand péril de votre règne... Oui, sur les saints livres et sur la croix, jurez que si un seul des coupables est épargné, fût-ce votre meilleur ami, fût-ce votre plus proche parent, vous pardonneriez à tous?...

LE ROI, étendant la main.

Je le jure!

DONA MALEHA, à part.

La nature conserve toujours ses droits. (Elle lui remet l'acte des Douze.)

LE ROI.

Enfin! (Il lit avec stupeur.) Don Carlos!... don Carlos! Me voilà face à face avec mon malheur!... un malheur!... si ce n'était que cela!... Un abîme où mon cœur roule en éclats, où mes espérances d'avenir s'anéantissent!... Mauvais père ou mauvais roi; parricide, ou l'Europe chrétienne livrée à un hérétique!... Mon âme se brise!... Ah! (Il tombe comme foudroyé dans son fauteuil.)

DONA MALEHA, à part.

Il pleure, ils sont sauvés!

## SCÈNE XIV

LES MÊMES, DON CARLOS, JULIANO, RUY GOMEZ, JUDAS TADEO, SEIGNEURS.

DON CARLOS, en dehors.

Sire, sire, justice!

LE ROI.

Qui donc ose parler si haut ici ?

DON CARLOS, entrant avec impétuosité, la colère aux yeux et les lèvres frémissantes.

C'est moi, sire!... (Beaucoup de gentilshommes l'accompagnent. Parmi eux Judas Tadeo et Juliauo.) Je viens demander justice à Votre Majesté... et une justice éclatante, sire, car l'injure a été publique. Un de vos mercenaires, Judas Tadeo, cet homme, a osé me refuser la sortie du palais. Par le ciel! il l'a osé!... à moi, don Carlos, à moi, votre fils, l'Infant d'Espagne, le prince des Asturies!... Ceci passe le possible qu'un valet puisse prendre au collet le fils de son maître!... Suis-je prisonnier?... si je le suis, quel est mon crime?... (Mouvement des seigneurs pour se retirer.) Oh! vous n'êtes pas de trop, messieurs, restez!... Sire, c'est le sang des Habsbourg qu'on outrage en moi; c'est le petit-fils de Charles-Quint qu'on livre à la risée de vos laquais!... Justice!... Votre Majesté peut s'en émouvoir, cela en vaut bien la peine.

LE ROI, froidement.

Justice?... Et c'est vous qui la demandez?...

DON CARLOS.

Oui, sire, justice!

LE ROI.

Et vous la demandez tête haute, devant tous, l'œil assuré?...

DON CARLOS.

Tête haute devant tous!

LE ROI.

Je ne l'ai jamais refusée à personne, je ne commencerai pas par vous. — A moi, mes gardes!... (Les gardes entrent.) Qu'on arrête don Carlos!

DONA MALEHA.

Ciel!

DON CARLOS.

Moi!

LE ROI, lui mettant sous les yeux l'acte des Douze.

J'ai tort peut-être ?

DON CARLOS.

Ah!

LE ROI, se penchant vers lui.

Fils impie qui n'a même pas le respect de son père!...

DON CARLOS.

Sire!...

LE ROI.

Chrétien bâtard qui n'a même pas la pudeur de son Dieu!

DON CARLOS.

Sire!... sire!...

LE ROI.

Ce n'est pas en vain que mes peuples m'appellent le justicier.  
 (A don Carlos.) Don Carlos, prince des Asturies, Infant d'Espagne, votre épée? (Don Carlos, toujours à genoux, tend son épée. Le roi à Judas Tadeo.) Prenez!

JUDAS TADEO, à don Carlos.

Prince!...

DON CARLOS, se lève et tend de nouveau son épée au roi.

Je ne puis la rendre qu'au roi, sire?...

LE ROI, à Judas Tadeo.

Faites!

DON CARLOS, brisant son épée.

Qu'au roi!

DONA MALEHA, prenant Juliano dans ses bras.

Juliano!

LE ROI, bas à dona Maleha.

Je tiendrai mon serment: tous ou pas un! Hâtez-vous de l'embrasser.

DONA MALEHA, tombant à ses pieds.

Ah! grâce... grâce, sire!... (Aux assistants.) Messieurs, priez avec moi!... Cette arrestation est un arrêt de mort!... c'est votre Infant et Juliano est si jeune!... (Au roi.) Oh! c'est vrai, sire... Oh! grâce... grâce pour cette pauvre mère que vous tueriez du même coup, sire... grâce!... grâce!...

LE ROI, à Judas Tadeo, montrant Juliano.

Cet homme est aussi votre prisonnier.

DONA MALEHA, aux gardes.

Oh! attendez... attendez!... (Au roi.) Voyons, sire!... c'est horrible, voyez-vous!... mais c'est votre nom que vous livrez à l'exécration publique?...



LE ROI.

Le service de Dieu d'abord.

DONA MALEHA.

Mais moi... moi, sire... mais j'aurais livré mon fils à la mort?...

LE ROI.

Fils , père, paroles humaines... Dieu, Église, paroles sacrées!

DONA MALEHA.

Un parricide?... Ah! songez-y... songez-y!...

LE ROI.

Ni fils ni père, un rebelle et un roi!

DONA MALEHA.

Mais l'Infant peut mourir... mais c'est aussi l'Espagne que vous condamnez?...

LE ROI.

Ni fils ni père, un athée qui menace et le défenseur de la foi!

DONA MALEHA.

Mon Dieu, nous sommes perdus!... (Elle prend Juliano dans ses bras.)

JULIANO.

Ma mère!

DONA MALEHA, repoussant les gardes.

Ah! vous me tuerez d'abord!... Oui, vous me tuerez!... (On enlève Juliano.) Ah! les misérables!... (Au roi.) Eh bien, que la malédiction d'une mère soit votre éternel et suprême châtiement... J'attache mon imprécation comme une furie à votre âme... sire, je vous...

LE ROI.

Étendez la main et maudissez votre roi, si vous l'osez?

DONA MALEHA, reculant.

Non... non, sire!... (A part.) Il tuerait peut-être aussi Fernan!

LE ROI, aux gardes.

Allez!

DON CARLOS.

Réfléchissez, sire, réfléchissez! (On les emmène.)

DONA MALEHA.

Ah Die Elle tombe comme morte dans le fauteuil.)

---

## ACTE CINQUIÈME

La galerie de la tour du palais de Madrid. De grandes arcades s'ouvrent sur une terrasse et laissent voir des jardins s'étendant sur la droite. A gauche tout au loin, on aperçoit la tour éclairée. Une grande porte latérale, à gauche, conduisant aux appartements; à droite, en pan coupé, l'entrée d'une chapelle; l'une de ses fenêtres est fermée par de grands rideaux.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

JUDAS TADEO, seul, écoutant.

La même inquiétude, la même agitation règne encore dans le palais. L'Infante Isabelle a été frappée de convulsions cette nuit... au moment où le roi allait peut-être prendre une décision contre don Carlos... Et le roi, pressé par la reine, est parti sur-le-champ en pèlerinage pour demander la guérison de sa fille à Notre-Dame de Guadalupe. — Et Juan Gutierrez, le médecin de chambre, a fait appeler dona Maleha à son aide... (Moment de silence.) La princesse est-elle si sérieusement atteinte?... Ne veut-on pas faire un mérite à dona Maleha de sa guérison, afin qu'elle puisse tout obtenir du roi... même le pardon de Juliano... même la grâce de don Carlos... Oh! cela ne sera pas. Don Carlos m'appartient. (Montrant la tour.) Il est là, prisonnier, à ma merci! j'attends sa mort depuis six mois. Je ne suis pas un géôlier, je suis un chien attaché à un anneau près d'une porte, je traîne ma corde jusqu'ici, voilà tout. (Pause.) Pourquoi moi plutôt qu'un autre?... Philippe ne fait rien au hasard. Pourquoi moi?... Cette longue captivité doit lui peser, c'est évident. Elle entretient les soupçons de l'Europe. — A-t-il compté sur moi pour abrégé son supplice?... (Après un moment de réflexion.) Philippe, je te devine enfin, tu ne me diras pas une seconde fois : « Vous n'êtes pas un

homme heureux ! » Non sire. (Il fait un pas pour sortir et s'arrête.) Mais si sa fille mourait, le roi faute d'héritier... — Oui, il pourrait regretter don Carlos et je serais un homme perdu... Attendons!... (Avec rage.) Attendre, attendre toujours ! (Entre Belferada.)

## SCÈNE II

JUDAS TADEO, BELFERADA, puis LA REINE.

BELFERADA.

Où est la reine, monsieur, où est la reine ?

JUDAS TADEO.

Dans la chapelle.

BELFERADA.

Elle prie, la pauvre mère !

LA REINE, paraissant sur le seuil de la chapelle.

Qu'est-ce que c'est ?

BELFERADA.

La princesse va mieux, madame !

LA REINE.

Dona Maleha ne désespère plus ?

BELFERADA.

Au contraire, reine, au contraire !

LA REINE.

Ah ! qu'on prévienne le roi !... mais non !... Une rechute est possible ; si nos espérances devaient être déçues, j'aime mieux en garder toute la douleur pour moi ! (Elle entre chez elle.)

BELFERADA, à part.

Dieu veuille que le roi revienne de son pèlerinage avec des sentiments de clémence !

JUDAS TADEO, à part.

L'Infante Isabelle n'est plus en danger... Pourquoi attendre alors ?... (A Belferada.) Toute inquiétude a donc disparu ?

BELFERADA.

A peu près.

JUDAS TADEO.

La certitude d'une mort prochaine n'est plus à redouter alors ?

BELFERADA, se levant.

Dieu merci !

JUDAS TADEO.

Et c'est à dona Maleha qu'on doit ce bonheur ?

BELFERADA.

Oh ! oui.

JUDAS TADEO.

Elle s'est ainsi assurée à tout jamais du roi... Le père surtout n'aura rien à refuser à celle qui lui a rendu sa fille ?...

BELFERADA, vivement.

N'est-ce pas ?

JUDAS TADEO.

C'est mon avis. (A part.) Je ne m'étais pas trompé. (Entre Riosco.)

### SCÈNE III

LES MÊMES, RIOSCO.

RIOSCO, bas à Tadeo.

J'ai fait servir à déjeuner au prince. Son Altesse dormait, je n'ai pas cru devoir la réveiller.

JUDAS TADEO.

Il dort ?

RIOSCO.

Profondément. Il provoque sa destruction par tous les moyens possible, je vous en prévient; il marchait pieds nus ce matin et buvait de la neige fondue à pleine coupe, il venait de se rouler en sueur et sans vêtements presque sur les dalles glacées de sa chambre. Attendez-vous à quelque chose.

JUDAS TADEO, à part.

Il facilite ma vengeance ! (A Riosco.) Viens ! (Ils sortent.)

BELFERADA, à part.

Que se sont-ils dit ?... un éclair sinistre à traversé le regard de Tadeo... — Ah ! cet homme !... — Oserait-il ?... Je suis folle !... (Regardant.) Le roi !... (Elle entre chez la reine.)

## SCÈNE IV

LE ROI, puis RUY GOMEZ et JUDAS TADEO.

LE ROI, à part, les yeux fixés sur la fenêtre de la tour.

Ah! cette lumière !... il vit encore lui!... Et ma fille, la retrouverai-je vivante ? (Judas Tadeo revient. Le roi à Ruy Gomez.) Le prieur d'Atocha m'a suivi, c'est un saint homme. Que toute ma maison se rende à la chapelle avec lui et prie pour ma fille...

RUY GOMEZ, à Tadeo.

Qu'avez-vous ?

JUDAS TADEO.

Rien... rien !... (Ruy Gomez sort.)

LE ROI, à part.

Cette lumière !... elle semble me dénoncer au monde entier !... On dirait l'âme de mon fils qui me poursuit... un œil vengeur ouvert sur moi!... Ah! j'ai peur !... Serait-ce un châtiment ?... Non, j'ai fait mon devoir. — Mais ma fille se meurt, mon Dieu!... Pauvre Infante !... pauvre roi !... J'irai au-devant de mon malheur ! (A Ruy Gomez qui revient, et à Tadeo.) Venez... venez ! (Ils sortent. La scène reste vide un moment. Arrive don Carlos par la galerie de la tour; il est pâle, amaigri, sans forces; il se traîne avec peine en jetant des regards inquiets autour de lui.)

## SCÈNE V

DON CARLOS, seul.

Que se passe-t-il donc ?... On a laissé la porte de ma prison ouverte. — Oh! le soleil!... oh! des fleurs!... oh! comme cet air est doux!... Je suis bien libre!... ô fleur, mêle le parfum de mon âme avec le tien, ô oiseau, prends les ailes de ma pensée avec les tiennes, ô brise, confonds le souffle de mes lèvres avec ton souffle, et vivons... ô nature, vivons toute une longue vie dans une minute d'enivrement et d'oubli!... (Portant douloureusement la main à son cœur.) Ah!... non, ce n'est rien... le vin que m'a servi Tadeo avait une saveur inconnue... étrange... Qu'est-ce que j'éprouve?... Ah! cette sueur froide!... serai-je empoisonné?... (Avec terreur.) Empoisonné!... Oh! saints du ciel!... Ah! je veux vivre... ah! la vie, mon Dieu, la vie!... la vie!... (Tombant sur ses genoux.) Non, c'est fini!... (On entend l'orgue.)

Ah! des chants!... (S'affaissant de plus en plus) La mort est moins farouche de près que de loin. Je ne souffre plus, je m'éteins. Ils m'ont fait une mort douce au moins. (Il tombe sans mouvement. Le roi revient.)

## SCÈNE VI

## DON CARLOS, LE ROI.

LE ROI, sans voir don Carlos.

Ah! ce sont des heures terribles que celles-là!... Je n'ai pas osé franchir le seuil de sa porte. J'ai cru entendre des gémissements, mon cœur s'est serré, je me suis sauvé!... (Écoulant l'orgue.) Ah! ce chant est si triste, si suppliant, qu'il devrait vous désarmer, mon Dieu!... (Apercevant don Carlos.) Carlos!... en cet état!... Il est mort peut-être!... (Il pose la main sur son cœur.) Il est mort!... (Pause.) Voilà donc où j'en suis venu, seul, avec des cheveux blancs, entre mon fils mort et ma fille qui se meurt!... La mort me le prend quand j'allais pardonner peut-être!... (Il va s'asseoir, plonge sa tête entre ses mains et reste dans cette attitude désespérée. Don Carlos revient peu à peu à lui.)

DON CARLOS, accoudé sur les dalles.

Où suis-je donc? On m'eût laissé mourir comme un chien!... (Apercevant le roi, mais sans le reconnaître.) Non, un ami me pleure!... (Il se lève, s'approche et reconnaît Philippe.) Mon père!... c'est mon père!... anéanti dans sa douleur!... Il m'aimait donc?... Ah! j'ai été bien injuste alors envers lui. (Avec une émotion profonde.) Oh! pardonne!... pardonne!... (Philippe relève lentement la tête au moment où don Carlos allait le prendre dans ses bras pour l'embrasser.)

LE ROI, avec une profonde anxiété.

Qui régnera après moi?...

DON CARLOS, reculant.

Oh!

LE ROI.

Qui?...

DON CARLOS, à part.

C'était son ambition qui pleurerait!

LE ROI, de même.

Qui?

DON CARLOS, se penchant vers lui, d'une voix sourde et terrible.  
La mort!...

LE ROI, reculant.

Don Carlos!

DON CARLOS.

Oui, la mort, la mort, la mort!... Tu n'auras travaillé que pour elle. Ah! devant le cadavre de ton fils tu n'as trouvé de larmes que pour toi-même... Il était là, gisant, et tu calculais tes chances d'avenir... O Tibère d'Espagne!... N'invoque pas le nom de Dieu pour masquer tes cruautés... Non, Dieu te tient... c'est dans ta propre race qu'il te frappera... il la perpétuera par la décadence... Tes fils naîtront dans la stupeur... l'imbécillité et la folie monteront sur le trône avec eux... ils dégraderont même l'Espagne... même l'Espagne descendra de sa splendeur avec eux... et si bas, qu'on la croira un instant ensevelie dans leur honte... et si profondément qu'il faudra un sang nouveau pour la régénérer!...

LE ROI.

Dieu!...

DON CARLOS.

Voilà ce qui t'attend!

LE ROI.

Ne me maudis pas!...

DON CARLOS.

Roi du passé, tu as décapité l'avenir!

LE ROI.

Mon fils!

DON CARLOS.

Je veux mourir loin de toi comme j'ai vécu!...

LE ROI.

Je te pardonne... je te pardonne!...

DON CARLOS.

Oui... parce que je meurs!... (Il va tomber dans la chapelle.)

LE ROI.

Oh! (Avec terreur.) On vient!... (Il ferme les rideaux de la chapelle. Entrent la reine et Ruy Gomez.)

## SCÈNE VII

LE ROI, LA REINE, RUY GOMEZ, DONA MALEHA,  
BELFERADA.

RUY GOMEZ, accourant.

Sire... sire!...

LE ROI, tremblant.

Quoi?... que me veut-on?...

LA REINE.

Notre fille est sauvée, sire!

RUY GOMEZ.

Oui, sire, sauvée, sauvée!...

LE ROI.

Ma fille?

LA REINE.

Nous pouvons en bénir le ciel, sire... (montrant dona Maleha qui arrive, accompagnée de Belferada) et c'est dona Maleha qui a accompli ce miracle!

LE ROI, tombant dans un fauteuil.

Dieu a eu pitié de moi, ma fille vivra!...

DONA MALEHA, à part.

Pourrai-je en dire autant de Juliano?...

LE ROI.

Où reine!

DONA MALEHA, à part.

Sa joie me fait mal. J'ai besoin de pleurer... j'ai besoin de prier. (Elle se dirige vers la chapelle, entr'ouvre les rideaux et recule épouvantée.) Ah! (Le roi se relève brusquement.)

LA REINE.

Quoi donc?

DONA MALEHA.

Ah! mon Dieu!...

LA REINE, faisant un pas.

Pourquoi tremblez-vous ainsi?...

DONA MALEHA.

Ah! n'approchez pas!...



LE ROI, à la reine.

Laissez-nous... laissez-nous!...

BELFERADA, bas à la reine.

Demeurez, reine... Votre présence ne peut conseiller que la clémence et le pardon.

LE ROI, bas à Maleha.

Qu'espérez-vous en sauvant ma fille?

DONA MALEHA, bas.

Je n'ai songé qu'à mon devoir. J'avais consacré ma vie aux enfants malheureux, j'ai continué ma mission.

LE ROI.

Qu'attendez-vous?

DONA MALEHA.

J'attends mon arrêt, sire... l'Infant est mort!

LE ROI.

Ah! plus bas!

DONA MALEHA.

Mort!... Si c'est par ordre de Votre Majesté, Juliano périra, je le sais... — Mais, pour unique grâce, sire, je demande à entendre mon arrêt en présence de la princesse Isabelle?...  
(Moment de silence. Le roi reste impénétrable et impassible; il écrit quelques mots sur des tablettes qu'il remet à Ruy Gomez.)

LE ROI.

Pourquoi devant cette enfant?

DONA MALEHA.

Parce que devant cette enfant, sire, que je viens d'arracher à la mort... devant cette enfant qui est la dernière consolation, la dernière espérance du roi... Sa Majesté ne peut céder à des passions mauvaises... Si elle me condamne devant elle, je croirai à la nécessité de mon malheur, et je m'y résignerai! (Moment de silence. Le roi reste impénétrable et impassible; il écrit quelques mots sur des tablettes qu'il remet à Ruy Gomez.)

LE ROI.

Que cet ordre soit exécuté. (Ruy Gomez sort.)

DONA MALEHA.

Quel ordre, sire?... Ah! ne me laissez pas dans cette anxiété?

LA REINE.

Je joins mes prières aux siennes, Majesté. Souvenez-vous que sans elle nous n'aurions plus d'Infante, sire? (Ruy Gomez introduit Juliano et Fernan.)